
COLLEGE DE MONTRÉAL

LE

DERNIER DES MOHICANS

1re SÉRIE GRAND IN-8°



Les jeunes Indiennes se retirèrent modestement de côté, et Daniel, ouvrant son livre, entonna un chant sacré.

LES CONTEURS ÉTRANGERS

LE

DERNIER DES MOHICANS

DE

FENIMORE COOPER

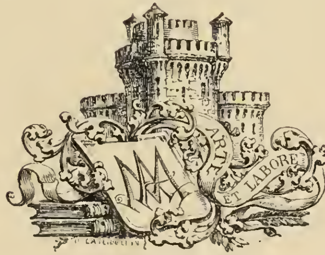
ADAPTATION ET RÉDUCTION A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR

A.-J. HUBERT

ORNÉ DE 24 GRAVURES SUR BOIS

D'APRÈS LES DESSINS DE RIOU ET LIX



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXXVII

AVANT-PROPOS

« Adaptation et réduction à l'usage de la jeunesse, » avons-nous écrit en tête de ce volume : ces quelques mots suffiraient, pensons-nous, pour donner une idée exacte de ce travail, et justifier les modifications forcément apportées par nous aux ouvrages que nous publions sous ce titre général : LES CONTEURS ÉTRANGERS.

Cela est vrai, mais pour ceux-là seuls qui connaissent à fond l'œuvre de Walter Scott et de Fenimore Cooper, et qui de plus l'ont étudié au même point de vue que nous, afin de pouvoir le mettre sans danger entre les mains de la jeunesse. Dans les traductions ordinaires et plus complètes, il faut renoncer, en effet, à trouver une lecture qui puisse être faite en toute sécurité autour du foyer, le soir, en famille.

Ceux qui n'ont point songé à cela ne sauraient comprendre l'*adaptation* ni la *réduction,* et peut-être nous

accuseront-ils d'avoir défiguré à plaisir l'œuvre des maîtres, de lui avoir manqué de respect.

Défigure-t-on un tableau de Raphaël ou une statue de Michel-Ange en les réduisant à de moindres dimensions par la gravure ou la photographie? Manque-t-on de respect aux grandes productions du génie en leur donnant des proportions qui permettent à tous d'en avoir un exemplaire sous les yeux?

Nous avons eu entre les mains une édition de l'excellente traduction de Defauconpret, ayant appartenu à une femme très intelligente et très distinguée, qui se plaisait, devenue grand'mère, à lire à la veillée, — elle lisait admirablement bien, — à ses enfants et à ses petits-enfants Fenimore Cooper et Walter Scott; tous les volumes portent la trace de discrètes et habiles corrections; bien des parenthèses s'ouvrent qui suppriment à coups de crayon, là un mot ou une phrase, ici de longues pages et des épisodes tout entiers.

C'est là précisément ce que nous avons fait nous-même, en donnant toutefois une traduction entièrement nouvelle, qui ne laisse point soupçonner les coupures et rétablit l'équilibre entre les diverses parties du livre ainsi remanié.

Walter Scott et Fenimore Cooper excellent dans le genre descriptif; mais, de l'aveu de tous, ils en abusent quelquefois; ils surchargent leurs récits de trop de détails, de longueurs, disons le mot, dont souffre le jeune lecteur, — et nous pourrions bien ajouter : le lecteur français en général, accoutumé à des procédés plus courts et plus vifs, emporté par l'intrigue et désireux

d'en connaître le dénouement. La mise en scène des situations et des personnages est trop considérable, surtout dans une traduction, qui ne saurait avoir ni le piquant ni le charme de l'original.

Plusieurs de ces ouvrages renferment aussi des discussions philosophiques, psychologiques, politiques même; la controverse religieuse et le parti pris s'y laissent entrevoir de temps en temps; on y rencontre, traitées parfois longuement, des questions commerciales, sociales aussi : toutes choses intéressantes pour l'Anglais ou l'Américain, mais que *saute* invariablement le jeune lecteur français.

L'*adaptation* et la *réduction* ont eu pour but de dégager le récit de ces longueurs, superfétations admirables, si l'on veut, comme œuvres littéraires et dans l'original, mais entraves assurément à notre point de vue.

Je n'ajouterai point qu'il y a aussi par-ci par-là, dans ces livres, plus d'une situation particulièrement délicate et passionnée, qu'il importait de remanier de fond en comble pour pouvoir les donner impunément à tous les enfants.

L'œuvre du maître reste donc entière; elle n'est point défigurée; nous n'avons point manqué de respect à l'auteur; nous avons gardé la forme originale, autant que nous l'avons pu, conservé la marche des événements, la façon de voir et les jugements de l'auteur; les caractères demeurent entiers; les situations sont les mêmes; avant tout nous nous sommes attaché à faire revivre l'émotion simple et vraie qu'excitent à chaque pas dans ces romans

d'une école étrangère la sensibilité naturelle et la bonne foi de l'écrivain, en leur donnant une allure plus vive et en les dégageant d'accessoires trop lourds et parfois encombrants.

Les enfants au moins nous sauront gré d'avoir mis à leur portée les œuvres de Fenimore Cooper et de Walter Scott, qu'une censure justifiée pouvait trouver trop longs, fatigants et parfois dangereux pour eux.

A.-J. H.

Une illustration nouvelle et soigneusement étudiée donnera aux récits des *Conteurs étrangers* un charme nouveau, en rendant plus vivantes encore les scènes si dramatiques qu'on y rencontre à chaque pas. Le texte y gagnera, l'intérêt sera augmenté d'autant, et le but final sera atteint : donner à la jeunesse un livre utile en même temps qu'agréable.

LE

DERNIER DES MOHICANS

I

Les événements que nous allons raconter arrivèrent dans le nouveau monde pendant une de ces guerres longues et cruelles que la France et la Grande-Bretagne soutinrent vers la fin du siècle dernier, pour la possession d'un pays qui finalement ne devait appartenir ni à l'une ni à l'autre. Les établissements des deux puissances rivales étaient séparés par de vastes territoires couverts d'impénétrables forêts; pour se rejoindre et se combattre, les armées ennemies devaient, durant des mois entiers, se frayer un passage à travers les bois; et, avant d'avoir l'occasion de se livrer bataille, il leur fallait franchir les montagnes, les défilés, les torrents et parfois les fleuves : les colons accoutumés aux rudes travaux des champs, et les Européens les mieux disciplinés, pouvaient à peine supporter ces rudes campagnes. Le plus souvent, après une rencontre et une lutte de quelques jours, la moitié des hommes morts de fatigue ou tombés sous le glaive, les débris des régiments

rentraient dans leurs provinces respectives, s'attribuant parfois la victoire de part et d'autre, mais des deux côtés toujours vaincus, épuisés par la maladie et le manque de ressources.

A l'heure présente cette contrée, qui a été le théâtre des événements de notre histoire, a subi bien des changements, comme d'ailleurs la plupart des districts d'une semblable étendue, dans les limites des États-Unis. Sur l'emplacement même où nous verrons nos personnages retrouver une source cachée au fond des bois pour se désaltérer, s'élève aujourd'hui une ville d'eaux très fréquentée et fort à la mode; de larges routes, tracées dans tous les sens, traversent les forêts où la sagacité du sauvage la plus exercée devait recourir à mille indices pour retrouver son chemin; les rochers perdus de Glenn, où une partie vive et intéressante de notre action se déroulera sans autres témoins que les acteurs directement intéressés, abritent maintenant un village considérable et en pleine prospérité; d'autre part, les forteresses dont nous aurons si souvent l'occasion de parler ont disparu, et l'on chercherait vainement leurs ruines : la charrue a déchiré le sol où elles étaient assises; car le désert a reconquis dans bien des endroits, en notre pays, des portions de territoires distraites autrefois de son empire par l'ambition ou la cupidité des hommes. Quoi qu'il en soit, on se figurera aisément ce qu'étaient ces districts à l'époque dont nous parlons.

Une contrée cependant, située sur les bords du grand lac Champlain, grossi des eaux du Saint-Sacrement, — autrefois nommé le lac Horican, — présentait par ses dispositions particulières un théâtre plus large et plus libre. Cette région, à peu près également éloignée des frontières du Canada et des confins de la province voisine de New-York, devint de fait l'arène sanglante dans laquelle se livrèrent la plupart des batailles qui, dans la pensée des deux peuples

rivaux, devaient décider de la souveraineté des colonies.

Les ressources naturelles de défense ou d'attaque ne suffisant plus, on construisit sur différents points des forts qui furent pris, repris, rasés et reconstruits suivant les besoins ou les hasards de la lutte. Peu à peu les cultivateurs paisibles, peu nombreux d'ailleurs, s'écartèrent, laissant le champ libre au carnage et à la dévastation.

C'est dans cette région désolée qu'apparaîtront d'abord les principaux personnages de notre récit. La période qui correspond à ces débuts n'était point favorable à la Grande-Bretagne; depuis longtemps déjà l'influence anglaise avait été compromise par l'incapacité des chefs de l'armée et par le manque d'énergie des soldats découragés ; et, dernièrement encore, pour achever de tout perdre, une armée d'élite cette fois, et commandée par un général fort en renom, venait de lâcher pied devant une poignée de Français et d'Indiens.

Ce désastre laissa à découvert une vaste étendue de pays, et la terreur gagna les rares colons demeurés encore dans leurs exploitations ; ils croyaient toujours entendre les hurlements des sauvages retentir à leurs oreilles : des massacres récents, de terribles représailles, trop souvent exercées après la victoire, ne donnaient que trop de raison à ces craintes, peut-être exagérées, mais non sans fondement.

Le bruit se répandit bientôt que Montcalm remontait le Champlain avec une nombreuse armée. Cette nouvelle, apportée un soir par un courrier indien au fort Édouard, situé sur les bords du lac du Saint-Sacrement, jeta la consternation parmi les habitants du fort et les soldats de la garnison. L'Indien était porteur d'un message de Munro, qui commandait le fort William-Henry, à la tête d'un seul régiment de troupes provinciales, abrité derrière des murs de terre, et réellement trop faible pour résister à un ennemi sérieux. Il demandait qu'on voulût bien lui envoyer en toute hâte des

renforts; car, établi à l'extrémité septentrionale du territoire, il devait recevoir le premier choc. Une distance de cinq lieues séparait les deux forts, et ils étaient reliés par un chemin, ou mieux par un sentier, un peu élargi et aplani, où les chariots pouvaient passer. L'enfant du désert avait franchi cette distance en deux heures; une troupe armée, avec ses munitions et ses bagages, avait besoin d'une journée pour se rendre à l'appel du vieux chef écossais.

Le général Webb, qui commandait au fort Édouard, avait sous ses ordres toutes les troupes du nord; sa garnison était composée de cinq mille hommes, et, en réunissant ses divers détachements, il pouvait en opposer le double aux Français qui s'étaient si audacieusement portés en avant.

L'arrivée du messager de Munro et sa requête ne parurent point tout d'abord exciter un vif enthousiasme; l'idée de quitter l'abri de bonnes murailles pour courir au-devant de l'ennemi ne séduisait point les soldats anglais; néanmoins, à la fin de la soirée, on apprit qu'un détachement de quinze cents hommes d'élite se mettrait le jour suivant, dès l'aurore, en marche pour le fort William-Henry. L'animation qui régna bientôt dans le camp ne laissa plus de doute sur la réalité de cette entreprise et les intentions du général Webb.

Le lendemain, dès le point du jour, le détachement chargé de l'expédition se rangea en ordre de marche : les soldats réguliers prirent la droite, les colons se placèrent à gauche. Bientôt les éclaireurs partirent en avant; le convoi des bagages, accompagné par une solide escorte, ne tarda guère à les suivre, et le gros du corps expéditionnaire, s'étant formé en colonne, sortit à son tour du camp avec un air de fierté capable de faire illusion et de donner du cœur aux plus novices; peu après les sons du fifre cessèrent de se faire entendre, et le régiment tout entier disparut dans les profondeurs de la forêt.

Les curieux,—ils étaient accourus en grand nombre pour saluer leurs camarades, — ne se dispersèrent point aussitôt. Devant la cabane en bois où logeait le général anglais, on remarquait les préparatifs d'un autre départ qui devait, quelque temps encore, occuper l'attention des désœuvrés. A la porte de Webb, six chevaux tenus en main attendaient impatiemment leurs maîtres. L'équipement annonçait des voyageurs de qualité; deux de ces chevaux avaient des selles de dames; un troisième portait le harnais et les armes d'un major de l'armée royale. Les autres, chargés de colis et de bagages, semblaient destinés aux domestiques.

Ce spectacle ne pouvait manquer d'intriguer les oisifs, qui firent immédiatement cercle à quelque distance de la cabane du général en chef; les uns admiraient les belles proportions des chevaux; les autres, que retenait une curiosité plus vulgaire, attendaient simplement avec l'air stupide des désœuvrés qui passent leur temps.

Un homme se faisait pourtant remarquer dans cette foule, A première vue son aspect n'avait rien d'agréable; debout, sa taille surpassait celle de ses voisins; assis, comme ramassé sur lui-même, il paraissait petit; il avait la tête grosse, les épaules étroites, les bras longs et les jambes grêles; ses genoux étaient énormes et ses pieds d'une longueur démesurée.

Ses vêtements faisaient encore ressortir l'étrangeté de ce personnage. Il portait un habit bleu de ciel, des culottes collantes, des bas de coton rayé; à l'un de ses souliers était attaché un éperon. De la large poche de son habit de soie à demi usé sortait un instrument de musique dont il n'était point aisé de se rendre compte tout d'abord. Un grand chapeau de ministre anglican donnait à sa physionomie, plus douce que spirituelle, une sorte de dignité, et complétait l'accoutrement que nous venons de décrire.

Ce personnage, sortant de la foule des curieux, s'avança

vers le groupe dont nous avons déjà parlé, et, considérant attentivement l'un des chevaux, il se mit à en faire l'éloge.

« Cet animal, dit-il d'une voix remarquablement douce, n'est point né dans ce pays, il vient d'au delà des mers. Je m'y connais: j'ai vu souvent embarquer des chevaux semblables sur la Tamise ou à Newhaven; je n'en ai pourtant jamais vu d'aussi beaux. Celui-ci ressemble bien au cheval de guerre décrit dans l'Écriture : « Il bat la terre du pied, « se réjouit dans sa force, et va à la rencontre des hommes « armés. Il hennit au son de la trompette; il flaire de loin la « bataille; il entend la voix des capitaines et le cri de « triomphe. » — La race des chevaux d'Israël s'est-elle perpétuée jusqu'à nos jours? Qu'en pensez-vous, l'ami? » dit-il à l'Indien qui tenait les chevaux en main, s'adressant, pensait-il, à un domestique.

L'homme interpellé ne répondit pas. Surpris de ce silence, le nouveau venu si fort en citations bibliques se prit à le considérer attentivement. C'était le coureur indien arrivé la veille et porteur de si mauvaises nouvelles. Son visage était calme, ses traits sans expression; il regardait avec une sorte d'apathie stoïque, non sans fierté, le spectacle animé qui se déroulait sous ses yeux. Il portait le tomahawk et le couteau de sa tribu; les couleurs du tatouage qui recouvrait son corps presque en entier, fondues et comme passées, lui donnaient une apparence repoussante. Son œil seul gardait un éclat brillant et sauvage; ses regards, mobiles et agités, indiquaient la plus grande circonspection.

A ce moment un mouvement général se produisit dans la foule; la porte du commandant Webb s'ouvrit : les voyageurs allaient se mettre en route.

L'admirateur du cheval de guerre battit en retraite, et s'en alla rejoindre à quelque distance une petite jument maigre à tous crins, accompagnée de son poulain, qui paissait tranquillement l'herbe fanée du camp; il noua une corde



« La race des chevaux d'Israël s'est-elle perpétuée jusqu'à nos jours? Qu'en pensez-vous, l'ami? » dit-il à l'Indien.

sur la couverture qui lui tenait lieu de selle, et assista avec un visible intérêt aux derniers préparatifs du départ.

Un jeune officier, avec l'uniforme des troupes royales, vint prendre les chevaux ; puis, avec une grande courtoisie qui indiquait l'usage du meilleur monde, il aida les dames à se mettre en selle. Elles étaient jeunes toutes les deux, pleines de grâce et d'affabilité. Toutes les deux avaient l'air fort résolu, l'aînée surtout, bien qu'à peine plus âgée que sa sœur. Leurs habits, sérieux et confortables, montraient bien qu'elles étaient prêtes à braver les fatigues d'un long voyage au milieu des bois.

Le jeune homme enfourcha sa monture à son tour, puis, ayant salué le général Webb, qui restait sur son seuil par politesse, il donna le signal du départ. La petite troupe, suivie des domestiques, sortit du camp. Tant que nos voyageurs restèrent dans les limites des retranchements, on ne leur entendit pas prononcer une parole ; seulement, le coureur indien ayant brusquement passé à côté d'eux pour aller prendre la tête de la caravane, une des jeunes filles ne put retenir une exclamation d'effroi ; elle n'avait point encore remarqué cet homme ; il lui faisait peur. La seconde, l'aînée, plus grave, plus maîtresse d'elle, se contenta de jeter au sauvage un regard mêlé de pitié et d'horreur, souriant doucement de l'inquiétude de sa sœur.

Le ton de badinage un peu forcé que prit en s'adressant à leur compagnon la jeune fille qui avait poussé ce cri involontaire, montrait encore certaines appréhensions.

« Heyward, dit-elle, voit-on souvent de pareilles apparitions dans les bois, ou nous avez-vous ménagé ce spectacle pour nous divertir ? Il fallait nous prévenir au moins, major : vous avez une trop haute opinion de nous ; peut-être voulez-vous nous aguerrir pour le cas où nous viendrions à nous trouver en présence du terrible Montcalm.

— Cet Indien est un coureur de notre armée, répondit le

jeune officier, il ne doit pas vous inspirer la moindre inquiétude. Il m'a proposé de nous conduire au lac par un sentier plus court, et par conséquent plus agréable, à travers les bois : nous serons mieux sous sa direction qu'au milieu du corps expéditionnaire, dont la marche, plus lente et encombrée, serait gênante pour vous.

— Son visage me déplaît bien, dit encore la jeune fille, feignant une répulsion accusée trop vivement pour ne pas cacher une véritable crainte. Vous le connaissez bien, Duncan? autrement vous ne vous seriez pas fié à lui.

— Vous voulez dire que je ne vous aurais pas confiée à lui... Assurément, je le connais fort bien. C'est une sorte de héros parmi les siens ; il est Canadien de naissance, mais il a servi avec les Mohawks, qui sont, comme vous le savez, une des six nations alliées. Il y a dans son passé une histoire dont j'ignore les détails, et à l'occasion de laquelle votre père le traita jadis assez sévèrement.

— Il a été l'ennemi de mon père, dites-vous? Sa mine ne me plaît guère, je vous assure. Voulez-vous lui parler? j'aimerais à entendre le son de sa voix. Vous excuserez ma folie, major Heyward, mais j'ai cette faiblesse de juger un peu les hommes de cette façon; le timbre de la voix me rassure ou m'effraye ; j'y puise des indices qui d'ordinaire ne me trompent pas.

— Ce serait peine perdue. Il entend l'anglais, mais affecte, comme tous les sauvages, de ne pouvoir le parler. Le voici qui s'arrête : nous arrivons sans doute au sentier que nous devons suivre. »

L'Indien indiquait de la main un étroit passage à travers les bois, sur le côté de la route, où deux personnes ne pouvaient marcher de front.

« Alice, je vous prie, ne montrez point de défiance, dit Heyward, qui voyait la jeune fille hésiter, prête à s'inquiéter encore.

— Qu'en pensez-vous, Cora? demanda-t-elle, s'adressant à sa sœur aînée : ne vaudrait-il pas mieux suivre le détachement? Dans les bois nous courons risque de rencontrer les éclaireurs de Montcalm, s'il est vrai, comme on l'a dit, que les Français soient dans les environs; ils surveillent la marche de nos troupes, nous pouvons tomber entre leurs mains.

— Est-ce la couleur de cet homme qui vous effraye, Alice? reprit froidement l'autre jeune fille. Puisque le major a choisi ce guide... »

Alice n'hésita plus et poussa la première son cheval dans l'étroit chemin, à la suite de l'Indien; sa sœur la suivit, ainsi que le major. Les domestiques, au contraire, ne quittèrent point la route qu'avait prise le détachement; ainsi l'avait réglé leur guide, comme l'officier l'expliqua à ses compagnes, afin de laisser le moins de traces possible de leur passage, à cause des sauvages canadiens qui rôdaient toujours dans ces bois.

Le sentier était si étroit, si embarrassé par les branches et les buissons, que la petite caravane dut s'avancer en silence, occupée uniquement à se frayer un passage; bientôt cependant le chemin devint plus libre, l'espace s'élargit sous la voûte élevée des grands arbres, et le guide, hâtant le pas, maintint à une allure assez rapide les coursiers qui marchaient sur ses traces.

II

L'assurance montrée par le major avait sans doute fait évanouir complètement les inquiétudes des deux jeunes filles, si toutefois l'aînée avait partagé la faiblesse de sa jeune sœur, et rien ne vint troubler d'abord la marche paisible de notre petite caravane. On avançait lentement, sans bruit, les bois n'étant pas trop sûrs à cause du voisinage de l'ennemi et aussi par crainte des sauvages qui infestaient ces régions. Tous ces vagabonds, Iroquois, Hurons ou Mingos, comme on voudra les appeler, rattachés à la cause des Anglais, ou dévoués, en apparence, aux intérêts de la France, étaient également féroces et pillards; sous prétexte d'aider les belligérants, bien des petites troupes s'étaient formées, et, suivant l'instinct de leur race perverse, vivaient uniquement de brigandages et au détriment des deux partis. Il est juste d'ajouter qu'on eût encore trouvé dans ces bois, qu'ils connaissaient si bien et où il était si aisé pour eux de se cacher, des Indiens fidèles aux traditions du patriotisme et qui, n'acceptant point le joug de l'étranger, combattaient pour un principe plus élevé tous les Européens indistinctement, Anglais, Français ou Hollandais. Ceux-là étaient rares, mais plus redoutables encore que les autres.

Il n'est point surprenant qu'Heyward et les deux jeunes filles confiées à ses soins fussent sur leur gardes, et l'événement parut un instant vouloir justifier toutes leurs craintes.

Le major, se retournant vers ses compagnes pour leur adresser quelques paroles, fut tout à coup interrompu par un bruit distinct annonçant l'approche de plusieurs chevaux. Arrêtant aussitôt sa propre monture, il fit signe à sa petite troupe d'observer le plus grand silence, et l'on fit halte afin de se rendre immédiatement compte de l'incident.

Après quelques instants d'observation, Heyward aperçut d'abord un jeune poulain qui courait follement comme un daim à travers les arbres de la forêt, et bientôt à sa suite se montra l'individu étrange et grotesque qui avait assisté de loin à leur départ et que nous avons décrit précédemment. Nos voyageurs ne l'avaient point remarqué au milieu des soldats de la garnison de Webb, et ils étaient partis sans se douter qu'il marchait sur leurs traces.

Ce personnage, dont le visage, les vêtements, la tenue et la conformation tout entière étaient si bien faits pour attirer l'attention quand il était à pied, offrait à la curiosité et aussi à la critique un bien autre intérêt quand il était en selle. La taille colossale et si bizarrement contournée du piéton ne pouvait entrer en comparaison, comme effet produit, avec les charmes et la grâce du cavalier.

Il éperonnait sans cesse les flancs de sa monture; à la vérité, pour le but qu'il voulait atteindre, il était nécessaire qu'il ne cessât pas de l'exciter: encore les résultats qu'il obtenait n'étaient-ils guère faits pour l'enorgueillir.

Tout ce qu'il pouvait faire de mieux en communiquant son ardeur à sa bête, c'était de la faire galoper de l'arrière-train; mais, comme les jambes de devant n'avaient cessé de garder un petit trot très modéré, l'exemple de celles-ci in-

fluençait vite les jambes de derrière, et le cheval reprenait sa trop calme allure.

Les mouvements de l'habile écuyer n'étaient pas moins singuliers que ceux de sa monture ; à toutes les fois que la pauvre et maigre jument, cédant à de vieilles habitudes, modifiait ainsi son train, son maître se dressait automatiquement sur ses étriers et déployait les richesses de sa haute taille pour retomber immédiatement, comme accroupi et replié sur lui-même, disparaissant entièrement derrière la courte et maigre encolure de sa bête. A le voir à quelque distance, tour à tour s'allongeant ainsi sans mesure et se recroquevillant comme pour entrer dans sa selle, on se demandait quelle pouvait être sa taille véritable et ce qu'il faisait de ses grandes jambes.

Si l'on ajoute, comme dernier trait à ce tableau, que le nouveau venu n'avait qu'un éperon, et que par conséquent la bête, atteinte toujours du même côté, devait tordre ses flancs de façon à faire croire qu'elle galopait plus vite d'un côté que de l'autre, et que sa queue affolée battait invariablement la même mesure à chaque coup d'éperon, nous aurons peut-être achevé de peindre l'étonnant spectacle que le major et ses jeunes compagnes avaient sous les yeux.

Magua n'avait jeté qu'un coup d'œil à l'étranger, puis il reprenait déjà sa marche, secouant la tête avec dédain.

La figure du major Heyward, devenue sombre et inquiète, ne tarda guère à s'éclaircir quand il put distinguer l'accoutrement bizarre et l'attitude grotesque du nouveau venu; ses compagnes firent de grands efforts, la plus jeune surtout, pour ne pas rire aux éclats.

« Cherchez-vous quelqu'un ou nous apportez-vous un message? dit le jeune officier en voyant le nouveau venu s'arrêter auprès d'eux.

— Certes, répondit-il en s'éventant à coups redoublés à

l'aide de son tricorne, j'ai su que vous allez à William-Henry, et comme j'y vais de même, j'ai pensé qu'une bonne compagnie ne saurait être trop nombreuse.

— Si vous avez dessein d'aller au lac, dit le major avec humeur, que n'avez-vous suivi la route? Vous pouviez accompagner le régiment.

— Pardon! il ne convient pas qu'un homme de ma profession se familiarise trop avec ceux qu'il doit instruire; voilà pourquoi je n'ai pas suivi le détachement. J'ai pensé aussi qu'un personnage de votre rang ne pouvait manquer de prendre la meilleure route, et je me suis décidé à vous suivre, pensant vous offrir l'avantage d'un agréable entretien pour charmer les ennuis du voyage, chose de tout point désirable...

— C'est votre avis, je pourrais ne pas le partager, reprit brusquement le major. Quelle est votre profession? Occupez-vous un rang dans le corps provincial? Votre rôle consiste-t-il à tracer des lignes ou des angles pour expliquer les mystères des sciences mathématiques?

— Vous ai-je donc offensé? reprit l'étranger avec étonnement; je n'entends rien à la guerre ni aux mathématiques, et je n'ai nullement la prétention d'expliquer les mystères; je n'ai d'autre mérite que de pratiquer l'art d'offrir au Ciel d'humbles prières et de ferventes actions de grâces à l'aide de la psalmodie.

— C'est un musicien, dit Alice, je le prends sous ma protection; souffrez qu'il nous accompagne, Heyward; » et, montrant le guide sombre et silencieux, elle ajouta tout bas : « En cas de besoin, c'est du renfort, c'est un ami de plus.

— Si je croyais au danger, imaginez-vous que je pourrais vous laisser plus longtemps sur ce chemin?

— Non; mais cet homme m'amuse; ne refusons pas sa compagnie. »

La question ainsi posée, le major devait céder; il rejoignit Cora, qui marchait en avant, et laissa Alice faire accueil au musicien.

« Je suis charmée de cette rencontre, lui dit-elle; j'apprécie beaucoup le chant. On affirme même, pour me flatter sans doute, que je ne suis pas indigne de figurer dans un concert; je profiterai bien volontiers de vos leçons.

— Rien n'est doux à l'esprit et au corps comme la psalmodie, répondit le nouveau venu, rangeant sa monture à côté de celle de la jeune fille; mais il faut quatre parties pour produire une mélodie parfaite. Votre voix annonce un dessus aussi suave que riche; par la grâce du Ciel, j'atteins aisément aux notes les plus élevées du ténor; il nous faut encore un contre et une basse-taille. Peut-être ce jeune officier...

— Oh! dit la jeune fille, je crains bien qu'il n'ait cultivé jusqu'ici que les chants profanes.

— La voix n'est pas donnée à l'homme pour en abuser, répliqua gravement son compagnon. Pour moi, ma jeunesse s'est passée, comme celle du saint roi David, à chanter des psaumes; une syllabe de chant profane n'a jamais souillé mes lèvres. Toujours, soit que je marche, soit que je séjourne, je porte avec moi cet exemplaire des psaumes, hymnes et cantiques spirituels de l'Ancien et du Nouveau Testament, traduits en vers anglais. »

Ce disant, il tirait le livre en question de sa poche, assujettissait ses lunettes sur son nez, et ouvrait solennellement son volume. Il prit le ton à l'aide de l'instrument dont nous avons parlé, et d'une voix pleine, harmonieuse et sonore, il chanta le verset suivant:

« Combien il est doux, oh! voyez combien il est doux
« pour des frères de vivre dans la concorde et dans la
« paix! »

Il accompagnait sa parole du geste; sa main droite

montait avec sa voix, elle s'abaissait avec des sons plus graves.

Cette musique, au milieu du silence de la forêt, ne manqua point d'attirer l'attention des voyageurs qui marchaient en avant; après quelques mots échangés avec le guide, Heyward accourut dire à l'artiste que la prudence exigeait qu'on fît le moins de bruit possible, et qu'il importait de réserver les chants pour une autre occasion. Alice, avec force éloges pour le chanteur, regretta de ne pouvoir l'entendre plus longtemps; mais le major lui répondit que sa sûreté à elle et celle de Cora l'occupaient bien plus pour le moment que toute la musique d'Haendel.

Comme il achevait cette plaisanterie, le major fit tout à coup un geste comme s'il allait s'arrêter; un gros buisson bordait le sentier, il y jeta un regard rapide et soupçonneux; puis il tourna vivement la tête pour observer leur guide. Les broussailles soutinrent cet examen attentif sans révéler rien de suspect; quant à Magua, il s'avançait toujours régulièrement en tête de la caravane d'un pas ferme, méthodique, et rien dans sa personne ne pouvait justifier le doute qui venait de traverser l'esprit du major. Tout cela passa inaperçu pour les jeunes filles, et d'ailleurs Heyward ne voulait pour rien au monde leur laisser soupçonner ses inquiétudes.

Il avait cru voir tout à coup, au milieu des feuilles vertes et sombres du buisson, briller le regard étincelant d'un Indien; il se persuada bien vite qu'il s'était trompé, que trop de défiance compromettrait le succès de leur expédition, et il reprit avec ses compagnes la conversation brusquement interrompue.

Il ne s'était pourtant pas trompé; il avait bien vu. A peine, en effet, la caravane avait-elle dépassé le buisson, qu'à travers les branches touffues apparaissait la figure farouche d'un sauvage; avec mille précautions il se dressa, sans

pourtant se démasquer entièrement, et tous les voyageurs, depuis le guide qui s'avançait toujours tranquillement en tête jusqu'au musicien qui fermait la marche devinrent l'objet de sa part d'un examen minutieux; il les suivit aussi longtemps qu'il put du regard, puis, les voyant successivement s'engager et disparaître dans les profonds massifs de la forêt, il rentra lui-même sans bruit dans les bois.

III

Usant d'un privilège accordé aux auteurs, nous devancerons maintenant de quelques milles, dans la direction de l'ouest, nos voyageurs, qui ne soupçonnent point qu'un ennemi perfide est sur leurs traces et que les bois silencieux recèlent tant d'habitants.

Au bord d'une étroite et rapide rivière, à une lieue à peu près du camp de Webb, deux hommes étaient assis côte à côte. Attendaient-ils un signal convenu? Était-ce la chaleur torride de juillet et l'heure brûlante de midi qui leur avaient fait chercher un abri sous le couvert des bois épais? La solitude les environnait, le calme régnait autour d'eux, mais leur vigilance n'était point endormie. Ils causaient à voix basse, et, semblait-il, avec le plus vif intérêt. L'un avait la peau rouge, et tout dans son accoutrement dénotait un naturel des bois; l'autre, malgré son équipement presque aussi sauvage et son visage brûlé par le soleil, gardait la physionomie d'un Européen.

Le premier, assis sur une vieille souche, avait l'attitude calme d'un Indien; son geste sobre et mesuré ajoutait encore à l'éloquence de ses paroles; tout son corps, couvert

d'un tatouage noir et blanc, produisait un effet effrayant ; sa tête, complètement rasée, sauf une touffe épaisse et longue, était ornée d'une grande plume d'aigle. Ce guerrier était armé du tomahawk et du couteau à scalper; sa poitrine large, ses épaules puissantes indiquaient un âge mûr dont la vieillesse qui approche n'a point encore diminué la vigueur ni l'énergie.

Le blanc, — cela se voyait au premier coup d'œil, — avait mené dès sa première jeunesse la vie âpre et dure des bois; il était grand, maigre et vigoureux ; il avait un vêtement de chasse simple et rustique ; il avait aussi un couteau passé dans la ceinture, et portait des guêtres de cuir attachées par des nerfs de daim au-dessus des genoux; une gibecière et une poudrière étaient passées autour de son cou; son fusil, au canon très long,était appuyé à un tronc d'arbre auprès de lui. Son œil vif et perçant était toujours en mouvement ; pourtant rien n'indiquait dans le visage de ce chasseur ou de ce batteur d'estrade un homme que l'habitude du crime a rendu méfiant : cette vigilance toujours active s'accommodait fort bien avec l'air de son visage honnête, ouvert et brusque.

« L'histoire même de votre pays, Chingachgook, disait ce dernier dans le langage indien en usage autrefois entre l'Hudson et le Potomac, me donne raison. Mes compatriotes sont venus de l'Orient, et ont combattu vos pères; ils se sont emparés de leur pays après les avoir vaincus; mais vos pères, d'après vos traditions, venus du couchant, n'avaient-ils pas fait la même chose, n'avaient-ils pas aussi chassé les anciens habitants du pays et ne s'étaient-ils de même emparés de leurs possessions? Quoi qu'il en soit, deux amis ne doivent point se quereller sur un semblable sujet.

— Sans doute, reprit l'Indien non sans fierté; mais mes pères ont combattu les Peaux-Rouges à armes égales,



Uncas, Chingachgook et Œil-de-Faucon.

et vos guerriers avaient de bons fusils à opposer à nos flèches.

— C'est vrai! » murmura le blanc, que cet argument paraissait avoir convaincu, et qui ne trouva rien à objecter.

L'Indien, de son côté, se recueillait, l'esprit envolé aux souvenirs de la patrie perdue. Il reprit bientôt sur un mode solennel et plein de dignité:

« Écoutez-moi, Œil-de-Faucon, je ne vous tromperai pas, je vous dirai ce que mes pères m'ont conté : « Après de rudes combats, depuis les bords de la grande rivière jusqu'aux rivages du grand lac d'eau salée, nous ne rencontrâmes pas un ennemi; mais les Maquas nous suivaient de près. Établis dans cette région, mes ancêtres ont repoussé les Maquas au fond des bois avec les ours; c'était le seul moyen d'avoir la paix.

— Il y a bien longtemps de cela, reprit le blanc.

— Un pin croissait alors à la place de ce châtaignier. Dans ce temps là, Œil-de-Faucon, nous ne faisions qu'un peuple, nous adorions le Grand-Esprit, et nous tenions le Maquas à distance; il ne pouvait entendre nos chants de victoire.

— Qu'était alors votre famille? Vos pères avaient-ils place autour du feu du grand conseil? Où est maintenant votre peuplade? »

Le vieux sagamore s'engagea alors dans une sorte de dissertation, mi-poétique, mi-historique, à laquelle les formes imagées de son langage, ses plaintes mêlées à ses démonstrations, ses invectives prenant souvent la place des conclusions, donnaient un cachet tout particulier. Chez l'Indien la mélancolie domine avec une sombre résignation qui n'exclut point les espérances; il accepte le présent, mais il ne se désintéresse pas de l'avenir.

On constate plus que partout ailleurs, dans ce récit qui fut long, l'immense difficulté à laquelle se heurte quiconque

veut étudier l'histoire des Indiens sauvages, je veux dire l'étonnante confusion qui règne dans les noms. Tour à tour, en effet, les Hollandais, les Anglais et les Français semblent encore s'être plu à l'augmenter à plaisir; leur titre de conquérants leur conférait, semble-t-il, ce droit : ils en ont largement usé. En outre, les naturels parlent plusieurs langues, et toutes ces langues ont divers dialectes; de plus, les sauvages aiment à multiplier les dénominations : dans leur bouche les mots se transforment, et l'image remplace souvent le terme propre dans les appellations les plus communes, les plus vulgaires. On comprend aisément que leurs récits soient assez difficiles à saisir et la suite de leurs généalogies malaisée à expliquer toujours.

Les Indiens d'Amérique, très fiers et très vaniteux, donnent souvent sur leurs castes et leurs familles des détails bien différents de ce que nous apprennent leurs ennemis et leurs rivaux. Cette exagération se reproduit souvent dans leurs noms et leurs qualifications. Le récit du Grand-Serpent se ressent de tous ces défauts. Mais cette obscurité ne nuit point à l'intérêt des aventures que nous avons entrepris de raconter, et dont nous venons de faire connaître tous les principaux personnages qui vont immédiatement entrer en scène.

Il suffit que le lecteur n'oublie pas que dans cet ouvrage Lenni, Lenopes, Lenapes, Delawares, Wapanachki et Mohicans sont absolument le même peuple; à peine peut-on dire que ces noms divers désignent des tribus différentes. toutes de même origine. Semblablement les Mengwes, les Maquas, les Mingos et les Iroquois, bien que n'étant pas absolument les mêmes, sont souvent confondus. La tribu des Onéidas semble être la plus puissante de cette dernière race de sauvages, ennemis déclarés et dès les temps les plus reculés de la nation des Mohicans.

Lorsque les Européens firent la conquête de ce vaste pays,

qui s'étend entre le Ponobscot et le Potomac, l'océan Atlantique et le Mississipi, il était occupé par un peuple qui avait une seule et même origine. Nous ne prétendons pas cependant que les limites assignées par nous de cette façon soient bien rigoureuses : des peuplades environnantes avaient fort bien pu déborder sur un point ou sur un autre et s'y maintenir en pleine possession de leur conquête; mais c'étaient là au moins les bornes naturelles de ce vaste État. Ce peuple portait le nom générique de *Wapanachki;* néanmoins il aimait à prendre celui de *Lenni Lenapes ;* dans le langage indigène cela veut dire « peuple sans mélange ». Les subdivisions de cette race sont nombreuses, et il serait bien difficile et fort inutile aussi d'essayer de les énumérer toutes.

Chaque tribu avait son nom particulier, ses chefs, son territoire déterminé pour la chasse et aussi son dialecte. Il y avait souvent entre ces diverses castes des luttes, des haines violentes, des vengeances impitoyables; néanmoins elles se reconnaissaient à toutes la même origine, et toutes elles gardaient les mêmes traditions du passé et se les transmettaient fidèlement. Rivales ou ennemies, elles se réunissaient souvent pour combattre un ennemi commun.

Un peuple nombreux,—celui qui était comme le centre de cette vaste communauté, — habitait sur les bords d'un grand fleuve nommé « Lenapewihittuck »; c'est là que, de temps immémorial, était établie « la Maison-Longue » ou « le feu du Grand Conseil » de la nation tout entière. Son territoire correspondait à la contrée qui forme maintenant la partie sud-ouest de la Nouvelle-Angleterre, et cette portion de New-York qui est à l'est de la baie d'Hudson, avec une grande étendue du pays qui se prolonge plus au sud. C'est là qu'habitait la tribu puissante des « Mohicanni », appelée plus communément « les Mohicans ». Les Anglais leur donnent le nom de « Mohegans ».

Les Mohicans eux-mêmes se partageaient en plusieurs peuplades. Ils n'avaient pas toujours possédé tranquillement le territoire de la Maison-Longue, mais on ne leur avait jamais disputé le titre patronymique par excellence de « fils aînés de leur grand-père ». La tribu qui veillait à la porte de l'enceinte sacrée de la maison du conseil prenait le titre flatteur de Lenape. Plus tard, quand les Anglais eurent donné à leur grand fleuve le nom de « Delaware », ce nouveau nom servit à désigner tous les habitants indigènes de la contrée.

Sur un espace de plusieurs centaines de milles, le long des frontières septentrionales de la tribu des Lenapes, était cantonné un autre peuple qui offrait les mêmes subdivisions, avait à peu près le même langage et revendiquait fièrement la même origine ; ces rivaux des Mohicans s'appelaient les Mengwes. Au début ce peuple était moins puissant, ses castes moins étroitement liées entre elles que ne l'étaient les Lenapes entre eux ; bientôt, sentant leur impuissance due à leurs divisions, cinq des principales tribus de ce grand peuple, qui habitait dans le voisinage du territoire de la maison du Grand-Conseil, se liguèrent pour résister à leurs ennemis, et aussi avec l'ambitieuse pensée de se rendre maîtresses un jour du territoire sacré, dont la possession valait à leurs rivaux le premier rang. Ces tribus étaient celles des Mohawks, des Onéidas, des Cenecas, des Cayugas et des Onondagas. Plus tard, une tribu vagabonde de la même race, amenée par ses pérégrinations plus au midi, vint se joindre à eux et partagea les avantages et les privilèges politiques de l'alliance des cinq premières avec les Anglais. Cette tribu, les Tuscaroras, devint si nombreuse, qu'on ne donnait plus à cette confédération le nom des Cinq-Nations, mais bien des Six-Nations. Dans ses campagnes contre la France, la Grande-Bretagne enrôlait plus ou moins toutes ces tribus et les dirigeait contre son ennemie. Les Lenapes, au contraire,

mais d'une façon moins suivie et moins régulière, prirent plus d'une fois parti pour la France.

Les Mengwes étaient souvent appelés par les autres tribus indiennes Maquas, et d'une façon ironique, Mingos. Les Français les avaient surnommés les Iroquois.

Les Hollandais ébranlèrent tout d'abord le crédit des Lenapes, en leur fournissant abondamment la liqueur de feu, l'eau-de-vie, et par ce moyen les réduisirent promptement au dernier terme de la dégradation ; ils leurs persuadèrent en outre de mettre bas les armes et de confier aux Européens le soin de leur défense ; si bien que, abrutis par l'ivresse et dépouillés de leurs armes, ils disparurent à peu près du territoire qu'ils avaient occupé si longtemps ; la plupart furent massacrés ; à peine quelques bandes allèrent-elles se réfugier dans les vastes solitudes de l'occident. Les Mohicans, héros de cette histoire, apparaissent pour la dernière fois sur la scène ; leurs traditions devaient disparaître avec eux. Le sagamore conclut en ces termes son long discours :

« Ma peuplade est la mère des nations, et le sang qui coule dans mes veines est sans mélange... Hélas ! je suis un chef et un sagamore, et je n'ai jamais visité le tombeau de mes pères ! Les Hollandais apportèrent l'eau de feu ; mes pères l'ont bue jusqu'à confondre le ciel avec la terre ; ils croyaient follement trouver ainsi le Grand-Esprit..., et pied à pied les étrangers les chassaient de leurs possessions et les refoulaient dans les forêts. Où sont les fleurs des étés qui se sont succédé depuis ces temps reculés ? Elles sont tombées et flétries ; il en est de même de ma famille et de ma peuplade... Je suis sur le sommet de la montagne, il faut que je descende dans la vallée ; et quand mon fils m'y aura suivi, il n'y aura plus sur la terre une goutte du sang des sagamores, car Uncas est le dernier des Mohicans.

— Uncas n'est pas loin. Que lui voulez-vous ? » murmura

à quelque distance une voix faible mais distincte, avec le même accent doux et guttural.

Le chasseur ne put se défendre d'une impression soudaine; il mit la main sur son poignard et avança le bras pour saisir son fusil; l'Indien ne tourna pas la tête; cette brusque interruption n'était pas faite pour l'émouvoir. Au même instant un jeune guerrier apparaissait sans bruit dans la clairière et venait s'asseoir, au bord du fleuve, en face des deux interlocuteurs. Tous les trois, observant la plus stricte réserve, gardèrent le silence pendant plusieurs minutes. Enfin Chingachgook, se tournant vers son fils :

« Eh bien! demanda-t-il, trouve-t-on encore dans les bois l'empreinte des mocassins des Maquas?

— J'ai suivi leurs traces; ils sont dix, mais les poltrons se cachent.

— Il suffit, reprit le vieil Indien en jetant un regard sur le soleil qui se couchait à l'horizon : nous saurons bien les faire sortir de leur retraite. Œil-de-Faucon, ajouta-t-il en s'adressant à l'homme blanc, mangeons ce soir, demain nous ferons voir aux Maquas qui nous sommes.

— J'aimerais assez faire l'un et l'autre, répondit le chasseur; mais pour tuer ces lâches Iroquois il faut les trouver, et pour manger il faut du gibier. Ah! mais, je suis servi à souhait; je vois remuer là-bas dans les broussailles la plus belle paire de bois que j'aie vue de la saison. Uncas, regardez bien, je vais atteindre ce daim entre les deux yeux et un peu plus près de l'œil droit, ajouta-t-il en saisissant son fusil.

— Impossible! dit vivement le jeune homme, vous ne voyez que le bout de ses cornes. »

Le blanc haussa légèrement les épaules et se préparait à donner la preuve de son adresse, quand le vieux guerrier rabattit son arme en lui disant :

« Œil-de-Faucon, renoncez-vous à la poursuite des Maquas? »

Cette simple réflexion arrêta le chasseur, et, convaincu de son erreur, il dit au jeune homme :

« J'avais tort, votre flèche vaudra mieux ; j'allais peut-être le tuer pour ces coquins d'Iroquois ! »

Le jeune Indien, sur un signe de son père, s'était déjà jeté à terre et s'avançait sans bruit en rampant vers l'animal. Un instant après, on entendit vibrer sa corde tendue ; sa flèche pénétra dans les broussailles, et le daim bondit en avant. Uncas l'évita, et, comme il passait à portée, il lui plongea son couteau dans la gorge.

Le chasseur, ravi, allait exprimer toute son admiration ; mais Chingachgook, se retournant vivement, lui fit signe de se taire.

« Il y en avait donc une troupe ? dit le chasseur. Ma foi ! tant pis ! quand les Six-Nations devraient entendre mon coup de fusil, j'en veux abattre un. Entendez-vous quelque bruit, Chingachgook ? Pour moi les bois sont muets.

— Il n'y avait qu'un daim, et il est mort, dit l'Indien en appliquant son oreille sur le sol ; mais j'entends marcher.

— Sans doute les pas des loups qui ont poursuivi ce daim jusqu'ici ?

— Non, dit le vieil Indien en se relevant et en s'asseyant avec son calme habituel sur une souche, j'entends marcher des chevaux d'hommes blancs ; ce sont vos frères, Œil-de-Faucon : vous leur parlerez ?

— Certes ! je leur parlerai, et en bon anglais encore. Mais je n'entends rien ; il est étrange qu'un Indien ait l'oreille plus fine qu'un blanc... Ah ! c'est le bruit d'une branche sèche qui craque... Les broussailles s'agitent... Les voici qui arrivent... Dieu les garde des Iroquois !... »

Le batteur d'estrade n'avait pas achevé ces mots qu'on vit déboucher du bois, à travers un sentier tracé par les daims et qui aboutissait à l'endroit même où se tenaient nos chasseurs, le chef de la petite caravane que nous connaissons

déjà et dont le vieil Indien avait reconnu l'approche; il s'avançait lentement, avec toutes sortes d'hésitations, ayant laissé assez loin derrière lui ses compagnons sous l'abri de la forêt.

« Qui va là? cria le chasseur, l'index placé sur le chien de son fusil, dans une attitude plutôt prudente qu'offensive.

— Un chrétien, répondit le major, un ami du roi, égaré depuis ce matin dans la forêt et épuisé de fatigue. Pourriez-vous me dire à quelle distance nous sommes du fort William-Henry? »

Involontairement et malgré sa prudence, le batteur d'estrade partit d'un éclat de rire promptement réprimé à la vérité.

« William-Henry? Si vous êtes un ami du roi, vous ferez mieux de suivre la rivière jusqu'au fort Édouard, vous y trouverez le général Webb, qui perd son temps, quand il devrait déjà avoir fermé tous les défilés pour laisser les Français au delà du lac Champlain. »

Le major reprit :

« Je ne suis pas seul; mes compagnons, accablés de fatigue, sont demeurés quelques pas en arrière; je vous prie de vouloir bien me dire à quelle distance nous sommes du fort Édouard, que nous avons quitté ce matin, pour nous rendre au fort situé à l'autre extrémité du lac.

— Que n'avez-vous suivi le chemin qui traverse la plaine?

— Vous avez raison; mais nous nous sommes fiés à un guide indien qui devait nous conduire par un sentier plus court à travers bois. A l'heure qu'il est, nous ne savons plus où nous sommes.

— Un Indien qui se perd dans les bois en plein jour, s'écria le chasseur en secouant la tête d'un air d'incrédulité, quand chaque brin de mousse lui dit de quel côté est l'étoile du Nord! quand tous les sentiers tracés par les daims lui

indiquent où se trouvent les rivières! Un Indien ne saurait se perdre si près de l'Horican. Est-ce un Mohawk?

— Il ne l'est pas de naissance, mais cette peuplade l'a adopté : il est né plus au nord; c'est ce que vous appelez un Huron.

— Oh! oh! » crièrent les deux Indiens, restés muets et impassibles jusqu'alors; mais sortant brusquement de leur réserve : « Un Huron!

— Un Huron! reprit le chasseur, race de brigands! Je m'étonne que vous n'en ayez pas rencontré d'autres depuis votre départ.

— Oubliez-vous que je vous ai dit qu'il est devenu Mohawk, un de nos alliés, et qu'il sert dans notre armée?

— Un Mingo est toujours un Mingo. Que parlez-vous de Mohawk! Il n'y a que les Delawares et les Mohicans sur l'honnêteté et la bravoure desquels on puisse compter.

— C'est votre avis, dit le major Heyward, permettez-moi de garder le mien, puisqu'il s'agit d'un homme que je connais et que vous ne connaissez point, et veuillez répondre à ma question : Sommes-nous loin du gros de l'armée et du fort Édouard?

— Cela dépend beaucoup du guide.

— Voulez-vous nous conduire vous-même? reprit le major un peu impatienté, mais s'efforçant de parler avec une grande douceur; vous n'aurez pas à vous en repentir.

— Et qui m'assure que je n'ai pas affaire à un ennemi? Si j'allais conduire dans le voisinage de l'armée un espion de Montcalm!

— Je suppose que vous êtes au service du roi, bien que batteur d'estrade. Vous devez donc connaître le soixantième régiment et le nom du major?

— Le soixantième, je le connais fort bien, et son major, lord Effingham, mieux que personne.

— Lord Effingham est le plus ancien des majors du ré-

giment ; mais connaissez-vous celui qui a obtenu ce grade dernièrement et qui commande les compagnies en garnison à William-Henry?

— Un tout jeune homme, fort riche?... On assure pourtant qu'il a des connaissances et qu'il est homme d'honneur.

— En tout cas, vous ne sauriez voir en lui un ennemi, et il est devant vous. »

Le chasseur, surpris, ôta son bonnet et se mit à parler d'une façon moins libre; mais il était aisé de voir qu'il n'était pas encore convaincu.

« On m'a dit qu'un détachement devait quitter le camp ce matin pour se rendre sur les bords du lac.

— C'est vrai; mais j'ai voulu prendre un chemin plus court, me fiant à l'Indien dont je vous ai parlé.

— Oui ! oui ! l'Indien vous a trompé ; il vous a égaré, puis abandonné.

— Pas le moins du monde. En tous cas, il ne m'a pas abandonné, puisqu'il est là à deux pas en arrière.

— Je serais charmé de le voir; je jugerai bien si c'est un véritable Iroquois. »

Le chasseur entra dans le sentier, laissant Heyward en présence des deux sauvages impassibles. Ayant rencontré d'abord le musicien, il passa outre rapidement, après un coup d'œil jeté au poulain de Miriam : tout à coup il se trouva en face des jeunes filles, qui attendaient, fort inquiètes, le résultat de la conférence, sans avoir osé se montrer; il ne s'arrêta point, et, faisant encore quelques pas, il aperçut enfin le coureur indien, qui se tenait le dos appuyé contre un arbre. Celui-ci soutint avec calme les regards pénétrants du chasseur; mais son air était si sombre et si sauvage que la conviction du batteur d'estrade fut vite faite. Il revint alors vers le major Heyward ; en passant près des deux sœurs, il eut pour elles un sourire bienveillant ; il s'arrêta



L'Indien parut convaincu et s'assit nonchalamment.

un instant devant le maître de psalmodie, paraissant se demander quel pouvait bien être ce singulier personnage; puis, ayant rejoint le jeune officier :

« Un Mingo est un Mingo, dit-il en secouant la tête, rien ne saurait le changer. Si vous étiez seul, je vous conduirais en une heure au fort Édouard; mais avec ces dames c'est impossible.

— Pourquoi? Elles sont fatiguées, mais elles ne manquent ni de forces ni de résolution.

— Impossible! Ce Mohawk bâtard sait bien qu'il y a des Iroquois cachés dans la forêt, et je ne voudrais pour rien au monde faire route avec lui la nuit venue. »

Heyward se pencha sur sa selle et dit rapidement à l'oreille du chasseur :

« Je pense comme vous, c'est pourquoi je n'ai pas voulu le suivre plus longtemps; mais je me suis bien gardé de laisser paraître mes soupçons, pour ne pas effrayer mes compagnes.

— Il m'a suffi de le voir pour le juger; il est adossé à cet érable dont vous apercevez d'ici les branches hautes : sa jambe droite est avancée sur la même ligne que le tronc; voulez-vous que je lui envoie d'ici, entre le pied et le genou, une balle qui le guérisse de la fantaisie de courir les bois pendant un mois? Si je retourne vers lui, le coquin se méfiera et prendra la fuite.

— N'en faites rien; je n'ai pas la preuve de sa trahison.

— En traitant un Iroquois comme un traître, on ne risque jamais de se tromper, dit le chasseur en levant son long fusil.

— Arrêtez! cria Heyward; trouvons un autre moyen d'empêcher ce coquin de nous nuire. »

Le chasseur, obéissant au major, eut à voix basse un entretien animé avec ses deux compagnons; il leur montrait l'érable et paraissait leur décrire la situation qu'occupait le

Mingo; le plan formé, ils se séparèrent, pénétrèrent dans le bois, chacun de son côté, marchant avec tant de précaution qu'il était impossible d'entendre le bruit de leurs pas.

« Allez maintenant le rejoindre, dit le chasseur à Heyward, occupez-le; les deux Mohicans s'empareront de lui sans lui gâter la peau.

— Je m'en emparerais bien moi-même, dit Heyward avec fierté.

— A cheval ? dans les broussailles ?

— Je mettrai pied à terre.

— Sortez seulement un pied de l'étrier, vous verrez, maintenant que ses soupçons sont éveillés, s'il ne prendra pas la fuite comme un daim effrayé. Allez, amusez ce coquin, et qu'il n'imagine pas un instant que vous le soupçonnez. »

Ce rôle n'allait guère au courage et à la franchise du major, mais il pensait au salut des deux dames qui lui étaient confiées; il se résigna, malgré toutes ses répugnances. La nuit approchait, il fallait se décider vite; il quitta le chasseur. En passant auprès de ses compagnes, voulant les rassurer, il leur dit qu'il s'agissait uniquement d'une consultation sur la route à suivre, et s'avança jusqu'au pied de l'arbre contre lequel le coureur se tenait toujours appuyé.

« Vous voyez, Magua, dit-il d'un air de confiance, que la nuit approche; nous marchons depuis ce matin, et il paraît que nous sommes ici aussi loin du fort William-Henry qu'au sortir du camp de Webb au lever du soleil. Vous vous êtes trompé de route, et je n'ai pas été plus heureux que vous. Heureusement le chasseur que je viens de rencontrer connaît tous les sentiers de la forêt, et il m'offre de me trouver un gîte qui nous abritera jusqu'au point du jour.

— Est-il seul? dit Magua fixant sur le major ses yeux étincelants.

— Seul? Que voulez-vous dire ? reprit le jeune homme,

qui ne savait point mentir : il n'est pas seul, puisqu'il est avec nous.

— En ce cas, le Renard-Subtil n'a plus qu'à partir, dit le coureur en relevant sans précipitation une petite valise qu'il avait à ses pieds; que les visages pâles se fient à ceux de leur couleur.

— Partir? Qui appelez-vous le Renard-Subtil?

— C'est le nom que les pères canadiens ont donné à Magua.

— Et que dira le commandant de William-Henry quand il saura que vous avez abandonné ses filles après avoir promis de leur servir de guide jusqu'au fort?

— La tête grise a le bras long et la main forte; mais Magua ne redoutera ni l'un ni l'autre quand il sera au fond des bois.

— Allons, Magua, ne sommes-nous pas amis? Ne nous fâchons pas. Munro vous a promis une récompense, je vous promets de me montrer aussi généreux que lui quand nous serons au terme de notre voyage. Reposez-vous, mangez, et nous repartirons ensuite. »

L'Indien parut convaincu; il s'assit nonchalamment, ouvrit sa valise et se mit à manger, non sans avoir jeté un regard inquiet autour de lui. Tout à coup sa main tomba sur sa cuisse, sa tête se pencha sur son épaule, ses yeux devinrent fixes, et ses oreilles même parurent se dresser; tout son extérieur annonça l'attention la plus vive. Heyward, qui surveillait tous ses mouvements, dégagea doucement son pied droit de l'étrier et avança la main pour saisir un de ses pistolets d'arçon. Mais l'Indien, si préoccupé qu'il fût, ne perdait de vue aucun des gestes de son interlocuteur; il se leva doucement et sans bruit, ne paraissant point encore prendre l'alarme. Heyward était descendu de cheval, et pour détourner son attention continuait à lui dire :

« Le Renard-Subtil ne mange pas, peut-être sa nour-

riture est-elle mal préparée. Veut-il permettre que je m'en assure? »

Magua le laissa toucher à sa valise; mais, quand il sentit la main du major remonter le long de son bras, il le renversa violemment d'un coup dans la poitrine, sauta pardessus son corps, et en trois bonds disparut dans les profondeurs de la forêt, en poussant un grand cri.

IV

A ce moment même Chingachgook arrivait dans la clairière; il s'élança à la poursuite du fuyard. On entendit alors un appel jeté par Uncas, qui venait à son tour d'apercevoir le Mingo; un éclair rapide brilla dans l'obscurité : le chasseur venait de tirer un coup de fusil.

Heyward, sorti de sa stupeur, comprit la nécessité d'arrêter le fugitif, qui ne manquerait pas de les trahir; il se mit aussi à sa poursuite, mais il n'avait pas fait trois cents pas qu'il se trouva en face de ses nouveaux alliés, qui avaient déjà senti l'inutilité de leurs efforts et renonçaient à l'entreprise.

« Pourquoi se décourager si vite? leur cria Heyward; nous ne sommes plus en sûreté s'il reste en liberté, et nous sommes quatre contre un.

— Je l'ai aperçu un instant, disait le chasseur, se glissant dans les broussailles comme un serpent noir; j'ai lâché mon coup à tout hasard et je n'ai pas réussi; j'ai dû le toucher pourtant, car voici du sang sur les feuilles de ce sumac.

— Raison de plus pour le poursuivre, répétait Heyward,

qui comprenait maintenant que ses hésitations avaient sauvé Magua; il est blessé, il est peut-être tombé à quelques pas.

— N'en croyez rien, une égratignure à sa peau a plutôt produit sur lui le même effet que l'éperon produit sur le cheval; il court plus vite, voilà tout. »

Et comme le major insistait encore, le batteur d'estrade lui dit, sur un ton qui ne souffrait point de réplique :

« Êtes-vous donc las de vivre? J'ai eu tort de me servir d'une arme à feu, j'ai agi inconsidérément, et nous ne tarderons pas sans doute à être attaqués. Allons, mes amis, il faut décamper au plus vite et donner le change à ce Mingo, si nous ne voulons pas que nos chevelures sèchent demain en plein air et en face du camp de Montcalm.

— Quel parti prendre? s'écria le malheureux jeune homme, qui ne redoutait rien pour lui, mais qui, en présence de l'affreuse réalité, se mit à trembler pour ses compagnes, songeant à leur jeunesse, à leur beauté, au chagrin de leur vieux père. Quel parti prendre? Pour l'amour du Ciel! ne m'abandonnez pas; défendez, je vous en prie, ces malheureuses femmes, et fixez vous-même le prix qu'il vous plaira de mettre à vos services. »

Le vieux chasseur tint conseil avec les deux Indiens; Heyward n'entendait point leur langage; ils discutèrent longtemps, vivement même. S'étant approché, l'officier du roi remarqua qu'Uncas parlait avec plus de chaleur, paraissant répondre aux objections que soulevait son père, plus prudent; il voulut intervenir, mais le chasseur, faisant un geste qui annonçait que leurs projets étaient définitivement arrêtés, prit la parole en anglais et dit en manière de conclusion :

« Uncas a raison. Il est impossible d'abandonner ainsi deux pauvres femmes, quand même nous devrions, en les sauvant, divulguer le secret de la cachette qui nous sert de refuge. Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers le major,

nous n'avons pas un instant à perdre, armez-vous de résolution. Voulez-vous...

— Ne doutez pas de mes sentiments, et j'ai déjà offert...

— Offrez vos prières à Dieu, mais gardez-vous de nous offrir de l'argent. Nous ne vivrons peut-être pas assez longtemps, vous pour tenir vos promesses, nous pour en profiter. Ces deux braves Mohicans et moi, nous ferons tout ce que nous pourrons pour sauver les deux jeunes filles, sans attendre d'autre récompense que celle que Dieu donne à ceux qui font le bien. Mais avant tout il vous faut prendre de sérieux engagements.

— De quoi s'agit-il?

— Vous allez promettre, quoi qu'il arrive, de rester silencieux comme le tronc de ces vieux arbres, et jurer de ne jamais faire connaître à personne l'endroit où nous allons vous conduire.

— Je me soumets à ces deux conditions, et, autant qu'il est en mon pouvoir, je les ferai observer par mes compagnons.

— En ce cas, prévenez-les, » dit le chasseur avec un geste d'impatience, en faisant remarquer que l'obscurité allait bientôt être complète.

Heyward rejoignit les deux jeunes filles, et les mit en peu de mots au courant de la situation. L'imminence du danger leur donna du courage, elles promirent de garder le silence le plus absolu; elles descendirent aussitôt de cheval, et vinrent en hâte retrouver le batteur d'estrade et les Indiens au bord de la rivière; le maître en psalmodie, sans trop comprendre ce qui se passait, les avait suivies :

« Que ferons-nous des chevaux? dit le chasseur, qui prenait, à partir de ce moment, la direction générale : leur couper la gorge et les jeter à l'eau serait trop long; les laisser ici serait avertir les Mingos que nous ne sommes pas loin.

— Chassez-les en pleine forêt, dit le major.

— Non. Il vaut mieux donner le change aux brigands, et leur laisser croire que les chevaux nous emportent à toute vitesse... Mais, Chingachgook, qu'est-ce que j'entends dans les broussailles? Ah! c'est le poulain. Uncas, une flèche! Il faut nous en défaire.

— Arrêtez! cria le pauvre musicien, épargnez l'enfant de Miriam!

— Quand les hommes luttent pour leur propre vie et celle de leurs semblables, comment osez-vous réclamer pour cet animal? D'ailleurs, si vous ajoutez un mot, je vous laisse à la merci des Maquas. — Uncas, faites vite. »

L'animal était déjà par terre; le jeune sauvage l'acheva, et précipita son cadavre dans la rivière.

Cet acte d'apparente cruauté frappa d'épouvante les deux sœurs, et leur fit comprendre, ainsi qu'à leurs compagnons, toute l'imminence du danger; elles se serrèrent involontairement l'une contre l'autre, et Heyward arma son pistolet, résolu à mourir pour les défendre.

Les Indiens ne perdaient point leur temps; ils avaient déjà forcé les chevaux à entrer dans le lit de la rivière; à quelques pas de la berge, ils firent un détour, et bientôt, cachés par l'élévation de la rive, ils prirent une direction opposée au cours de l'eau.

Le chasseur, de son côté, ne perdait point son temps; il avait mis à flot un canot soigneusement caché sous les longues branches d'un grand arbre; puis, rejoignant en toute hâte la rive, il fit signe aux deux jeunes dames d'y entrer. Sans hésiter, Cora et sa sœur obéirent : elles ne purent cependant se défendre d'un sentiment d'inquiétude profonde en se confiant ainsi à un étranger, et, comme malgré elles, elles jetèrent un regard désolé sur le sombre massif des bois, alors complètement envahi par la nuit, et qui formait, sur les bords de la rivière, comme une voûte mystérieuse.

Alice et Cora étaient à peine assises au fond de la barque, que, sur un signe du chasseur, le major descendit comme lui dans le lit peu profond de la rivière, et tous les deux, poussant chacun de leur côté la barque légère, lui firent remonter le courant. Le malheureux maître de Miriam, atterré toujours par la mort de son poulain, entra, sans mot dire, dans l'eau, et les suivit d'un air sombre et consterné. Il n'était pas moins ridicule qu'à la porte de la cabane de Webb, au milieu du camp anglais, où nous l'avons vu pour la première fois; il n'était pas moins grotesque que sur son cheval, quand il le pressait au milieu de la forêt pour rejoindre le major et ses compagnons; mais sa douleur était si sincère, si naïve, qu'elle lui donnait je ne sais quoi de touchant, qui faisait oublier l'objet de cette douleur pour n'en laisser voir que la vivacité. Son visage était aussi singulier, mais l'expression en était si vraie, qu'en toute autre circonstance on eût jugé l'homme capable de plus de dévouement et de générosité qu'on ne l'imaginait à première vue.

Sous la conduite du chasseur, nos voyageurs avancèrent, pendant un temps assez long, sans qu'une parole fût prononcée. Où allaient-ils? Sur quel point du fleuve leur guide jugerait-il à propos de les faire aborder? Le silence le plus complet régnait autour d'eux; il était à peine interrompu par le murmure des eaux et le léger bruit que faisait la nacelle en fendant les ondes.

Le major, qui avait conservé tout son sang-froid, observait avec soin son guide, et conformait en tout point sa marche à la sienne. Tantôt, sur un signe du batteur d'estrade, ils s'éloignaient du rivage; tantôt, au contraire, ils s'en rapprochaient tellement, qu'Heyward imaginait qu'ils allaient prendre pied et achever au plus tôt leur pénible et périlleuse traversée; mais ces manœuvres avaient pour but d'éviter ou les rochers, ou quelque banc de sable trop élevé

pour laisser passer le canot, ou un gouffre trop profond pour permettre aux deux nautoniers d'un genre si nouveau de conduire la barque tout en gardant pied.

De temps en temps le chasseur s'arrêtait; la route difficile lui était bien connue; ce n'était pas pour s'orienter, mais on le voyait, au milieu du silence rendu encore plus solennel par le murmure toujours croissant d'une chute considérable placée un peu plus haut, tendre une oreille attentive à tous les échos qui venaient de la forêt. Ses sens exercés percevaient jusque dans les profondeurs des bois endormis les moindres bruits, et en reconnaissaient la nature et la cause. Quand il s'était assuré que rien ne révélait l'approche d'un ennemi, que tout était tranquille, et qu'il n'y avait rien d'insolite ni d'inquiétant autour d'eux, il faisait signe à son compagnon, et tous deux se remettaient à pousser la barque avec ardeur.

Le major, qui devenait, après l'inévitable émotion de leur étrange situation, de plus en plus maître de lui-même, et tout pénétré de la responsabilité qui pesait sur lui, exerçait aussi la plus grande vigilance. Il était moins bien servi par ses sens que son compagnon, néanmoins il était toujours aux aguets, et il découvrit bientôt, à quelque distance, un groupe d'objets noirs qui se mouvaient au-dessus du niveau de la rivière, à un endroit où la hauteur de la rive plongeait le courant dans une obscurité encore plus profonde qu'ailleurs. Il hésita une seconde, et, n'osant pas élever la voix, il fit un signe et montra au chasseur l'objet qui l'inquiétait.

« Oui, oui, reprit celui-ci à voix basse et avec le plus grand calme, nos amis les Indiens, avec leur jugement naturel, ont su trouver un endroit sûr pour abriter vos chevaux. L'eau ne gardera pas la trace de leurs pas au fond du lit de la rivière, et l'obscurité de ce trou, abrité par les rochers, serait capable de rendre un hibou même complètement aveugle.



Et tous les deux, poussant chacun de leur côté la barque légère,
lui firent remonter le courant.

Ah! vous pouvez vous fier aux Delawares, quand il s'agit de trouver une cachette ou de dépister un Iroquois! »

La barque se rapprochait du groupe qui avait tant inquiété le major Heyward, et la troupe se trouva réunie; les Indiens et leur ami en profitèrent pour tenir conseil. La sagacité de ces hommes n'était égalée que par leur calme vraiment prodigieux; nulle hâte, nul entraînement, nulle opinion personnelle ne troublaient leur jugement. Heyward n'entendait point leur langue, mais il lui semblait qu'il pouvait suivre leur discussion; ces hommes simples grandissaient dans son esprit; il avait déjà reconnu leur habileté; au son de leur voix, à leur attitude, il sentait naître en lui la plus entière confiance.

V

Durant cette consultation, qui fut longue, ceux dont le sort dépendait maintenant de l'intelligence et de la bonne foi de ces trois hommes rencontrés par hasard au fond des bois dans une heure de détresse, eurent le loisir de songer à leur triste situation ; puis leurs pensées involontairement se reportèrent, avec leurs regards, sur le site qui les environnait.

Des rochers escarpés rétrécissaient en cet endroit le cours de la rivière ; ils étaient fort élevés, et l'un d'eux s'avançait si loin sur les eaux, qu'il abritait la barque entière et formait sur la rive comme une profonde caverne, au fond de laquelle les chevaux avaient été attachés. Les pauvres bêtes avaient de l'eau jusqu'au poitrail, et l'effroi d'une telle situation les tenait dans l'immobilité la plus complète.

De grands arbres séculaires ombrageaient tous ces rochers ; leurs ombres donnaient au lit de la rivière, assez large pourtant, l'aspect d'un ravin profond ; ces masses de feuillage formaient une voûte si obscure, si confuse, qu'on entrevoyait à peine, entre leurs branches presque réunies au milieu, une mince bande du ciel plus claire et plus lumi-

neuse. Toute la surface du fleuve se trouvait plongée dans l'obscurité la plus profonde. Lassés de rencontrer uniquement à droite et à gauche d'aussi épaisses ténèbres, nos voyageurs tournèrent les yeux en arrière. De ce côté encore leurs regards étaient bornés de la façon la plus complète : la rivière faisait un coude rapide, et l'on ne pouvait distinguer que la ligne noire des rives. Ils cherchèrent alors à sonder l'espace en avant; mais aucune clarté ne leur permit de distinguer rien de précis. Il leur parut seulement qu'à une distance assez rapprochée d'eux la rivière entière tombait du ciel et se précipitait dans de profondes cavernes; le bruit de cette chute se faisait entendre fort loin et allait éveiller de tous côtés les échos des bois solitaires.

Le lieu était sinistre: néanmoins sa solitude semblait si profonde, il paraissait si impossible qu'un ennemi pût avoir accès dans une retraite si sûre et si écartée, que les deux sœurs respirèrent plus librement, et de leur côté aussi, en même temps qu'Heyward, commencèrent à renaître à l'espérance. Elles se sentaient plus tranquilles et plus maîtresses d'elles: la beauté sauvage de ce site, l'étrangeté de leur situation, le péril, non encore conjuré, qui les menaçait, tout portait leur pensée vers Dieu: elles prièrent silencieusement et attendirent l'issue de la délibération avec confiance.

Les chevaux, attachés de très près aux troncs de quelques arbustes qui plongeaient presque dans le courant, devaient passer en cet endroit toute la nuit : ainsi venaient de le décider les Mohicans et le chasseur: il n'était pas possible d'ailleurs de les conduire plus loin, et il eût été trop dangereux de les abandonner dans la forêt, et d'annoncer ainsi aux rôdeurs des bois que les voyageurs étaient privés de leurs montures.

La consultation finie, le chasseur fit placer à l'une des extrémités de la barque Heyward, les deux jeunes filles et

le maître de chant; puis il prit lui-même position à l'autre bout du canot, et, autant qu'ils pouvaient l'apercevoir, les passagers remarquèrent qu'il avait une pose aussi fière et aussi dégagée que s'il eût été debout sur le gaillard d'arrière d'un vaisseau de haut bord, et chargé d'en diriger la marche. Les deux Indiens, rentrés dans l'ombre, étaient sans doute retournés au poste qu'ils occupaient avant l'arrivée du canot; mais le major, si attentif qu'il fût, ne les avait point vus disparaître, et rien ne pouvait lui faire soupçonner maintenant le lieu de leur retraite; il voulut interroger le chasseur, mais celui-ci ne parut même pas l'entendre.

Il venait d'appuyer fortement une longue perche sur l'angle du rocher, et d'un seul effort avait poussé la nacelle dans le milieu du courant. La lutte entre les flots, si rapides en cet endroit, et la frêle embarcation fut longue et pénible; pendant plusieurs instants, malgré les efforts héroïques du nautonier, la solidité de ses muscles et son expérience longtemps éprouvée, il parut douteux qu'on parvînt, ainsi chargé, à remonter la rivière. Nos voyageurs demeuraient dans le plus grand effroi; ils avaient reçu l'ordre de ne pas faire le moindre mouvement, dans la crainte de faire chavirer la nacelle, peu accoutumée à un aussi grand nombre de passagers; mais enfin la victoire resta à leur guide, et ils commencèrent à avancer avec lenteur, respirant à peine, et ne pouvant détourner leurs regards de l'eau menaçante. Vingt fois, ils se crurent sur le point d'être engloutis; il leur paraissait à chaque instant que l'ombre devenait plus sombre encore et la rivière plus rapide, en même temps que le bruit de la chute était plus terrible et plus retentissant; mais le pilote expérimenté qui les conduisait triomphait toujours de l'obstacle, et son calme rassurait le major.

Un effort plus vigoureux, désespéré, à ce que pensèrent les deux jeunes filles, acheva cette périlleuse navigation. La plus jeune des deux sœurs se couvrait les yeux de ses deux

mains pour écarter l'idée du danger, convaincue qu'elle était qu'ils allaient tous être entraînés dans le tourbillon qui bouillonnait au pied de la cataracte, quand leur guide annonça d'une voix calme qu'ils étaient arrivés au but. La barque s'arrêta près de la plate-forme d'un rocher, qui s'élevait à peine de quelques pouces au-dessus du courant, et que le rejaillissement de l'eau entretenait dans une humidité constante.

« Où sommes-nous? s'écria le major Heyward, remarquant que le chasseur ne faisait plus usage de ses avirons, et que nous faut-il faire à l'heure présente?

— Nous sommes au pied du Glenn, qui se dresse au milieu de la rivière, » répondit son interlocuteur, devenu tout à coup bruyant et parlant à haute voix contre son habitude. Il ne craignait plus, en effet, que les éclats de sa voix le trahissent; le bruit assourdissant de la cataracte, dont la chute les enveloppait de tous côtés, ne pouvait permettre à la voix humaine de s'entendre bien loin. « Ce que vous avez à faire maintenant est bien simple, ajouta-t-il aussitôt; débarquez avec précaution dans la crainte que le canot ne vienne à chavirer, car il nous faudrait alors reprendre la route que vous venez de parcourir, et je vous assure que vous la feriez moins agréablement que tout à l'heure; à la vérité, je ne vous cache pas que vous iriez beaucoup plus vite. Pourtant vous avez pu voir qu'il m'en a coûté pour vous amener jusqu'ici; quand les eaux sont hautes, la rivière est rude à remonter; d'ailleurs, cinq personnes dans une barquette faite d'écorce et de gomme font un chargement trop considérable. Dieu nous a gardés; allez doucement, et ne tentons pas de nouveau la Providence. Vous allez monter sur ce rocher, vous y tenir bien tranquille; j'irai pendant ce temps-là chercher les deux Mohicans et le daim qu'ils ont chargé sur le dos de l'un de vos chevaux. Car pour ce qui est de jeûner en pleine abondance, c'est une sottise, et, à mon avis, autant

vaudrait abandonner sa chevelure aux Mingos que d'entrer dans le Glenn sans provisions. »

Cet ordre était trop bien dans les désirs de nos passagers pour qu'ils se le fissent répéter. La traversée, comme au chasseur, leur avait paru rude; ils s'étaient trop demandé s'ils arriveraient jamais, pour reculer même d'une minute l'instant qui les mettait en sûreté. Ils avaient à peine posé le pied sur le rocher, que la barque, filant avec la rapidité d'une flèche, s'était déjà éloignée, emportée par un courant d'une rapidité vertigineuse. Abandonnés ainsi à eux-mêmes, ils n'osaient trop se hasarder sur ce rocher glissant, au milieu de ces épaisses ténèbres; ils tremblaient à chaque instant de faire un faux pas sur cette surface lisse, glissante, et constamment arrosée par la cascade, qui s'épanchait à quelques pieds d'eux dans des abîmes avec un fracas épouvantable; ils se sentaient comme enveloppés par les flots de la cataracte, qui s'engloutissaient à droite et à gauche dans d'immenses cavernes, dont les échos lointains et sonores leur laissaient soupçonner toute la profondeur.

Il est vrai de dire que leur attente ne fut pas longue; le chasseur revint plus tôt qu'ils ne le pensaient. Sans doute sa barque était moins chargée, et les deux Indiens lui avaient prêté main-forte pour remonter le courant. Le retour des Mohicans et du brave chasseur rendit au major toutes ses espérances; il lui sembla qu'il ne pouvait plus douter maintenant de leur genérosité et de leur dévouement, et il se reprit à espérer de sauver Cora et la jeune Alice, se flattant qu'avec de tels guides et de tels défenseurs il les ramènerait promptement à leur père, et les garantirait de tout danger. Sans qu'il en eût rien dit, pendant leur absence, l'inquiétude était quelque peu entrée dans son âme. Il ne doutait plus maintenant.

Hélas! dans de telles occurrences, l'esprit de l'homme le mieux équilibré a peine à rester dans la mesure, et bientôt,

malgré cette preuve de fidélité si grande, le major se sentira encore assailli par ses craintes ; seul l'homme blanc, il faut le dire, pouvait lui présenter quelque garantie de sécurité: car les Indiens, — le jeune officier anglais en avait fait trop souvent l'expérience, — ne devaient, selon lui, qu'attendre une occasion de les remettre aux mains de leurs ennemis, ou plutôt de se tourner eux-mêmes contre lui et ses compagnes. Il avait peu d'inquiétude pour lui : il savait bien qu'un soldat peut toujours mourir en se défendant, et échapper ainsi aux cruautés et mettre son honneur à l'abri ; il n'en était pas de même des deux filles du colonel Munro. Cette pensé le navrait et peut-être le rendait injuste pour ces hommes qui venaient de les tirer d'un si grand embarras.

Il s'avança vers eux aussitôt qu'ils furent débarqués, et, avec une aisance qui était bien loin de son cœur oppressé, il engagea ainsi la conversation :

« Maintenant nous voici dans une situation fortifiée ; la garnison me paraît excellente, et, d'après ce que je vois, nous sommes munis de bonnes provisions. Je crois que dans ce fort nous pourrions défier Montcalm et ses alliés ; mais n'avons-nous aucun moyen de nous renseigner sur nos ennemis, et pourrons-nous apercevoir d'ici les mouvements de ceux que vous nommez les Iroquois ?

— Je les nomme ainsi, reprit gravement le chasseur, parce que je regarde comme ennemi tout indigène qui parle une langue étrangère, quand même il prétendrait servir le roi. Si Webb veut trouver de la bonne foi, de l'honneur chez les Indiens, qu'il fasse venir les peuplades des Delawares et renvoie chez eux, en toute hâte, tous ces perfides Mohawks, ces féroces Onéidas et les six nations de coquins qu'il a prises à sa solde ; qu'il les renvoie dans le Canada, d'où ces brigands n'auraient jamais dû sortir.

— Comment ! reprit le major, qui, sur ce point, partageait l'avis des représentants de son gouvernement, voudriez-vous

nous amener à changer des amis belliqueux contre des alliés inutiles? N'ai-je pas entendu dire que les Delawares ont déposé le tomahawk et consenti à porter désormais des noms de femmes?

— Oui! oui! reprit avec humeur le chasseur, oui! à la honte éternelle des Hollandais et des Iroquois, qui n'ont pas reculé devant l'emploi d'un moyen diabolique pour arriver à un pareil résultat! Moi j'ai connu les Delawares, je les ai connus vingt ans, et j'appellerai menteur quiconque osera prétendre que le sang qui coule dans les veines d'un Delaware est le sang d'un lâche. Comment! ajouta-t-il sur le ton de la plus ardente conviction, vous avez chassé les peuplades des Delawares du bord de la mer, et après cela, quand vous vous êtes emparés de leurs territoires, pour mettre votre conscience en paix, vous voulez faire semblant de croire ce que disent leurs ennemis! Allez, vous pouvez dormir tranquillement avec d'aussi beaux raisonnements; mais pour moi, je soutiendrai toujours que tout Indien qui ne parle pas la langue des Delawares est un Iroquois, que sa peuplade soit campée dans York ou dans le Canada! »

Le major, reconnaissant l'ardeur inébranlable du chasseur pour la cause de ses amis les Mohicans, lui fit toutes les concessions possibles, et, pour ne pas prolonger une discussion qui lui semblait, au moins pour le moment, parfaitement inutile, il changea adroitement le sujet de la conversation.

« Vous savez mieux que moi, lui dit-il gracieusement, ce qu'il faut en penser, et, qu'il y ait eu ou non un traité à ce sujet, ce que je sais et ce que j'affirme volontiers, c'est que vos compagnons sont des guerriers aussi braves que prudents; je mets en eux toute ma confiance comme en vous-même. Mais, dites-moi, n'ont-ils point de nouvelles de nos ennemis? Ont-ils pu les apercevoir?

— L'Indien, reprit le chasseur, se fait sentir avant de

se laisser voir, et quand on est dans le voisinage de semblables ennemis, il faut trouver d'autres moyens de se renseigner. Vous ne savez pas encore ce que c'est qu'un Mingo. »

Cela dit, cet homme étrange jeta nonchalamment à terre le daim qu'il portait sur ses épaules, comme s'il en eût dit assez sur ce sujet. Mais le major anglais voulait une réponse plus explicite; il reprit, sans s'étonner de la brusquerie de son interlocuteur :

« Vos oreilles vous auraient-elles appris que les Mingos soupçonnent le secret de notre retraite?

— Ah! j'en serais bien fâché! A la vérité nous sommes en mesure de nous défendre ici par une bonne fusillade; le fort n'est point aisé à prendre, comme vous le disiez tout à l'heure, et la garnison quoique peu nombreuse, ne céderait point fafacilement. J'espère pourtant que les Mingos n'ont pas deviné que nous avons trouvé ici un refuge; je ne nierai pourtant point que les chevaux n'aient tremblé bien fort là-bas dans leur cachette, quand nous avons passé auprès d'eux; on aurait dit que ces pauvres animaux sentaient l'approche du loup, et le loup est le compagnon ordinaire d'une troupe d'Indiens; c'est pour lui le moyen de se rassasier de temps en temps des restes d'un daim tué par eux.

— La présence du loup peut s'expliquer autrement dans ces parages : oubliez-vous donc le daim qui est là étendu à vos pieds, et puis ne songez-vous plus au corps du poulain qu'il a fallu tuer là-bas au bord de la rivière?

— Pauvre Miriam! s'écria aussitôt, et le plus douloureusement du monde, le maître de chant, qui jusqu'alors n'avait pas prononcé une seule parole, pauvre Miriam! qui donc eût pensé que ton enfant était prédestiné à devenir la proie des bêtes féroces? Qui l'eût dit? » Alors le musicien, élevant la voix au milieu du silence de la nuit et du murmure des eaux, entonna la strophe suivante :

« Il frappa le premier-né de l'Égypte, les premiers-nés de
« l'homme et les premiers-nés de la bête : ô Égypte! quels
« miracles éclatèrent au milieu de toi sur Pharaon et sur ses
« serviteurs! »

« Il a encore la mort de son poulain sur le cœur, murmura le chasseur; allons, c'est un bon signe de voir un homme attaché à ses animaux. Mais puisqu'il croit à la prédestination, il se consolera aisément en se disant que la chose devait arriver, et puis il comprendra qu'il était juste de sacrifier un animal muet à la sûreté d'êtres doués de raison. » Puis, se tournant vers le major, que le cantique du musicien avait plus attristé que surpris, il lui dit avec la plus grande tranquillité :

« Au surplus, ce que vous me disiez tout à l'heure à propos des loups peut être parfaitement vrai; c'est d'ailleurs une raison de plus de dépecer ce daim aussi vite que possible, afin de pouvoir en jeter tout de suite les restes dans la rivière; sans quoi nous sommes exposés à voir bientôt une troupe de loups hurlant sur ces rochers, comme pour nous reprocher chaque bouchée que nous nous mettrons sous la dent; et, bien que la langue des Delawares soit un livre fermé pour les Iroquois, ils ont bien assez d'intelligence pour deviner la raison qui fait hurler un loup. »

Pendant qu'il parlait ainsi, cet homme étonnant avait déjà préparé tout ce qui était nécessaire pour la dissection de l'animal; mais bientôt il quitta brusquement ses nouveaux amis, et, sur un signe qu'il leur avait fait, les deux Mohicans le suivirent et disparurent avec lui comme par enchantement, ces deux Indiens comprenant fort bien toutes ses intentions sans qu'il eût le moins du monde besoin de les leur expliquer. Le major les suivit des yeux, mais il les vit tour à tour disparaître tous les trois, comme semblant s'évanouir devant la surface d'un rocher noir qui s'élevait à quelques toises au bord de l'eau.

Cette disparition mystérieuse ne laissa pas de plonger le major et ses deux compagnes dans une assez vive inquiétude. La conduite de l'homme blanc ne leur avait donné jusqu'alors aucun motif d'élever à son endroit un soupçon même léger; il convient pourtant de dire que son équipement grossier, le ton brusque et hardi de sa voix, l'antipathie si profonde et si déterminée qu'il montrait pour les objets de sa haine, et le caractère inconnu de ses deux compagnons étaient autant de causes fort propres à faire naître la méfiance dans des esprits frappés encore de la trahison récente d'un guide indien. Il n'y a donc point lieu de s'étonner que des femmes craintives et même un officier de l'armée anglaise eussent pu être troublés par la brusque et mystérieuse disparition de leurs guides.

Seul, le maître de chant paraissait indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Assis tristement sur la pointe d'un rocher, il s'absorbait dans des réflexions qui ne devaient pas être de la nature la plus agréable, à en juger par les soupirs profonds qu'il poussait à chaque instant. Bientôt nos voyageurs, vivement intrigués, entendirent un bruit sourd, comme si plusieurs personnes avaient parlé sous leurs pieds dans les entrailles de la terre, et tout à coup une assez vive lumière vint frapper leurs yeux et leur dévoiler enfin les secrets de cette retraite.

Tout à l'extrémité d'une profonde caverne creusée dans le rocher, et dont les proportions étaient encore agrandies par la perspective et par la nature du feu qui y était allumé et dont la lumière brillait du plus saisissant éclat, était assis le chasseur, tenant en main une grosse branche de pin enflammée. Cette lueur vive, éclairant en plein sa physionomie basanée et ses vêtements d'une forme si caractérisée, donnait je ne sais quoi de pittoresque à l'aspect de cet homme, qui, vu à la clarté du jour, aurait encore attiré les regards par l'étrangeté de son costume, la raideur de ses

membres, qui semblaient être de fer, et le mélange singulier de sagacité, de vigilance, de droiture et de simplicité que l'on pouvait lire tour à tour sur ses traits.

Un peu en avant du chasseur se trouvait Uncas, que sa situation et surtout sa proximité plus grande permettaient de distinguer plus complètement. La taille du jeune Mohican était souple et droite; toutes les attitudes et tous les mouvements de son corps avaient une grâce naturelle parfaite. Il portait un vêtement de chasse plus complet que ne l'ont d'ordinaire les Indiens; ses traits bien dessinés gardaient le teint rouge de sa race dans toute sa pureté; son front élevé et mâle était plein de dignité; sa tête, inclinée avec noblesse, ne présentait à la vue que cette simple mèche de cheveux conservée par les sauvages pour braver leurs ennemis et les défier de la leur enlever. Ses yeux noirs, fiers et intrépides, brillaient d'un éclat calme et doux.

Jusqu'à ce moment, ni le major Heyward ni ses compagnes n'avaient trouvé l'occasion d'examiner à loisir les traits des deux Indiens qu'ils avaient rencontrés si fort à propos au milieu de la forêt; mais, après avoir vu l'expression fière et déterminée, ouverte et franche de la physionomie du jeune Mohican, ils se sentirent aussitôt soulagés du poids accablant de leurs inquiétudes. Ils comprirent qu'ils pouvaient être en présence d'un sauvage ignorant, sans formes ni habitudes de la vie civilisée, mais non à la merci d'un être perfide capable de les trahir et de les livrer à leurs ennemis. Alice ne pouvait se lasser d'admirer la force et les proportions athlétiques du jeune sauvage; il lui semblait n'avoir jamais vu d'homme si fort ni si grand que le jeune Mohican; et Duncan lui-même, qui savait quelles ressources d'énergie et même de grâce contient cette race indienne quand le vice ne l'a pas dégradée, ne pouvait se lasser de le contempler.

L'astuce, la cruauté n'ont point de semblables dehors : les trois jeunes gens se sentirent rassurés. Tout trahissait dans ce jeune sauvage l'ancienneté de la race, l'élévation des sentiments, je ne sais quoi de vif, de délicat, qui en faisait l'égal de l'homme le plus civilisé.

Duncan venait d'exprimer ces sentiments et en même temps toute sa satisfaction. La jeune Alice lui répondit :

« Sous la garde d'une pareille sentinelle, je crois que je dormirai tranquillement ; ce jeune homme doit avoir l'âme aussi généreuse qu'intrépide. Et assurément, Duncan, vous ne pensez pas, n'est-il pas vrai ? que ces meurtres barbares, ces épouvantables scènes de cruauté dont on accuse si fréquemment les sauvages et dont leur histoire est remplie, pourraient avoir pour complices des hommes comme ceux-ci ?

— J'avoue que nous sommes en présence d'un rare exemple des qualités que ce peuple possède, répondit le major ; j'imagine, comme vous, que ce front noble, ces yeux si francs sont faits volontiers pour intimider l'ennemi, mais non pas pour tromper de pauvres et innocentes victimes. Pourtant ne nous laissons pas aller à trop d'illusions, et n'attendons pas de cette race d'autres qualités et d'autres vertus que celles qui lui conviennent et qui sont à la portée du sauvage. Trop souvent, parmi les chrétiens, se trouve l'accord d'une nature élevée en apparence et néanmoins misérable au fond ; il ne faudrait pas trop s'étonner de rencontrer le même phénomène chez un Indien. Espérons pourtant que ce jeune Mohican ne trompera pas nos espérances, nos pressentiments, et qu'il sera pour nous tout ce qu'annonce son extérieur : un ami fidèle et dévoué.

— Voilà, reprit gravement Cora, une parole digne du major Heyward. Qui donc, en effet, en considérant cet enfant de la nature, pourrait songer à l'humilier à cause de son origine et de la couleur de sa peau ? »

VI

Les trois jeunes gens gardèrent le silence à la suite de cet entretien, chacun suivant le cours de ses pensées et, malgré ces présages rassurants, selon la pente de ses inquiétudes : Heyward, toujours dominé par l'idée de la responsabilité qui pesait sur lui ; Alice, confiante dans le major, faible, naïvement et doucement résignée, mais incapable de résister à un choc, et s'abandonnant aux soins de ses amis ; Cora, au contraire, prudente, réservée, mais avec un grand fonds de volonté, capable de se dévouer, par l'élévation de son courage autant que par la tendresse d'un cœur dont l'ardeur, pour être contenue, n'en était pas moins vive.

Cette méditation, qui se prolongeait et qu'avait fait naître l'idée exprimée par Cora, fut brusquement interrompue par la voix du chasseur, qui invitait ses hôtes à entrer dans la caverne.

« La flamme s'élève un peu haut et donne trop de clarté, dit-il aussitôt que nos voyageurs furent entrés ; Uncas, ajouta-t-il, baissez la couverture ; il faut que ces coquins de Maquas ne voient que du noir. Notre souper, monsieur le

major, n'est guère digne de vous être offert, mais vous avez vu comme moi des détachements de corps trop heureux de trouver de la venaison à manger même sans aucun assaisonnement. Ici, au contraire, nous avons du moins, comme vous le voyez, du sel en abondance, et grâce à ce bon feu nous aurons tout à l'heure d'excellentes grillades. Que ces jeunes dames veuillent bien s'asseoir sur ces branches de sassafras; cela ne ressemble guère aux meubles d'*acajou* de vos habitations des villes civilisées; ce sont de pauvres fauteuils; ils n'ont pas de coussins bien rembourrés, mais ils exhalent une suave et délicieuse odeur. »

Puis se tournant vers le maître de chant, qui avait suivi comme machinalement ses compagnons dans la caverne, le chasseur lui dit, en lui parlant d'un ton moins rude qu'il n'avait fait jusqu'alors :

« Allons, l'ami, ne songez plus à votre poulain; c'était une innocente créature, trop jeune pour avoir déjà souffert; la mort lui épargnera la gêne de la selle et la fatigue des longues courses avec un poids très lourd sur les épaules. »

Uncas s'était mis en devoir d'obéir à l'ordre de son compagnon, qui exerçait alors les fonctions de chef suprême; les couvertures avaient été soigneusement ramenées devant l'ouverture de la grotte, de façon à intercepter tout passage à la lumière; et quand le chasseur cessa de parler, on n'entendit plus que le bruit sourd de la cataracte, semblable au roulement continu d'un tonnerre lointain.

« Sommes-nous véritablement en sûreté dans cette caverne? demanda le major Heyward. N'avons-nous point à craindre d'être surpris? » Et comme il n'était pas fâché de donner à ses compagnons de rencontre quelque idée de sa prudence et de ses connaissances stratégiques, — car il avait à cœur de maintenir, vis-à-vis de ces hommes des bois, la supériorité d'un officier de l'armée régulière, — il

ajouta : « Songez-vous qu'un seul homme armé, placé à l'entrée de cette galerie, nous tiendrait complètement à sa discrétion ? »

Le major achevait à peine de prononcer ces derniers mots, qu'une grande figure, semblable à une apparition, sortit tout à coup du fond obscur d'une des galeries, et, s'avançant derrière le chasseur, vint prendre dans le foyer un tison embrasé, puis l'éleva en l'air pour éclairer les profondeurs de cet antre. Alice poussa un cri de terreur ; Cora elle-même, vivement impressionnée, se leva avec précipitation. Heyward avait reconnu le fantôme dont l'arrivée soudaine effrayait si fort les deux jeunes filles ; il n'eut qu'un mot à dire pour leur faire reconnaître leur compagnon, le plus vieux des deux Mohicans, Chingachgook. L'Indien, pour compléter sa démonstration et répondre à l'objection du major, dont il avait saisi le sens, souleva une autre couverture et lui fit voir que la caverne avait une autre issue ; puis, portant toujours sa torche à la main, il traversa un long couloir à ciel ouvert, sorte de crevasse entre deux rochers, et qui, tournant à angle droit à l'extrémité de la grotte où ils se trouvaient, conduisait à une seconde caverne placée à une petite distance.

« Les vieux renards comme Chingachgook et moi ne se laissent point prendre dans un terrier qui n'a qu'une seule porte, dit en souriant le chasseur, qui jouissait de l'étonnement du major. Rendez-vous compte par vous-même maintenant si la place est bonne. Ce rocher est formé d'une pierre calcaire assez douce et propre à faire des oreillers pas trop durs quand les branches de sapin et les herbes desséchées sont trop rares, et alors on peut dormir ici fort tranquille, à l'abri de toute crainte et sans aucun souci d'être dérangé. Savez-vous qu'autrefois la cataracte tombait à quelques pas de l'endroit où nous sommes, et formait alors une vaste nappe d'eau claire et limpide, aussi belle

qu'on en puisse voir dans tout l'Hudson? Mais le temps est un grand destructeur! » Et comme si l'homme des bois avait voulu donner une leçon aux jeunes filles qui accompagnaient le major, à moins toutefois qu'il n'eût la pensée de leur faire un compliment, il ajouta : « Le temps est un grand destructeur de la beauté; ces jeunes dames ne le savent pas encore, mais elles l'apprendront plus tard à leur détriment. Tout ici est bien changé. Voyez comme ces rochers sont pleins de crevasses; la terre, plus molle, a cédé en certains endroits, de sorte que l'eau y a pénétré, et, désagrégeant des matières moins fermes, elle a creusé ces longs corridors et ces profondes cavernes; puis, le cours de la rivière reculant en arrière sur ce point, la chute s'est divisée en deux, et la cataracte n'a plus ni la même régularité ni la même forme.

— Et dans quelle partie de ces rochers sommes-nous en cet endroit? demanda le major.

— Nous sommes justement au point où la Providence avait autrefois placé le grand courant de la chute; mais les eaux rebelles ont mieux aimé, à ce qu'il paraît, passer à droite et à gauche; trouvant le rocher moins dur près des rives, elles l'ont percé pour y passer, et, après avoir creusé ces profondes grottes pour nous servir de refuge, elles les ont laissées à sec, au milieu de la rivière, afin que nous y fussions en sûreté.

— Ce refuge est donc situé dans une île?

— Précisément. Nous avons une chute de chaque côté, et la rivière nous défend en avant et arrière. Si nous n'étions pas en pleine nuit, je vous engagerais à monter sur le rocher pour voir le désordre et l'impétuosité des eaux. Elles tombent sans règle et sans méthode. Tantôt le flot saute, tantôt il se précipite; ici il se glisse, là il s'élance en gerbes et retombe en poussière; dans un endroit l'eau est blanche comme la neige, dans un autre elle est verte comme l'herbe

des prairies; d'un côté, cédant à une impétuosité secrète qui l'emporte, elle forme des torrents qui semblent vouloir entr'ouvrir la terre; d'un autre, comme cédant à un mystérieux besoin de repos et de sommeil, elle murmure doucement, elle coule comme un ruisseau paisible, elle forme des tourbillons perfides afin d'user la pierre, de la creuser comme de l'argile. Tout l'ordre, toute l'harmonie première du courant primitif ont été bouleversés. A deux cents toises d'ici, au-dessus de ces rochers du Glenn, la rivière coule paisiblement, comme si elle avait l'intention de reprendre son cours ancien, si paisible et si calme; mais bientôt ses eaux se divisent, comme prises d'aversion les unes pour les autres; elles vont battre leurs rives à droite et à gauche; il semble même, tant elles paraissent affolées, qu'elles regardent en arrière, comme si le souvenir du désert leur laissait des regrets, comme si l'horreur de l'eau salée leur donnait la pensée de remonter vers leur source. Oui, Madame, ajouta cet homme étrange, cachant un esprit si singulier sous une enveloppe si rude, en s'adressant à Cora, l'aînée des deux filles de Munro, oui, Madame, ce tissu aussi fin qu'une toile d'araignée que vous portez autour du cou n'est qu'un filet de pêcheur, comparé aux desseins délicats que la rivière s'amuse à tracer, en certains endroits, sur le sable de ses rives, comme si, ayant secoué le joug, elle voulait, selon sa fantaisie, essayer toutes sortes de métiers. Et pourtant, que lui en revient-il? je vous le demande. A quoi lui sert-il d'avoir ainsi fait pendant quelque temps tous ses caprices comme un enfant entêté? La main puissante qui l'a faite et l'a conduite jusque-là la force bien à sauter le pas. Finalement il faut qu'elle franchisse ces rochers, puis ses eaux se réunissent après tout ce beau tapage, et elle va paisiblement se perdre dans la mer, où il a été ordonné de tout temps qu'elle se perdrait. »

Les voyageurs entendaient certes avec plaisir cette descrip-

tion du Glenn faite avec une si grande simplicité; ce calme du narrateur était pour eux la preuve qu'ils étaient en sûreté; néanmoins, il faut le dire, ils n'étaient guère disposés à apprécier convenablement les agréments de cette caverne, et ils étaient loin de la regarder d'un œil aussi favorable que le vieux chasseur. Leur situation ne leur permettait guère de s'arrêter à la contemplation des beautés naturelles de l'endroit qui leur servait de refuge; et comme le chasseur, tout en parlant, avait continué ses opérations culinaires, se servant parfois d'une vieille fourchette ébréchée pour montrer le point sur lequel il voulait attirer leur attention, ils trouvèrent sa péroraison, leur annonçant que le dîner était prêt, tout particulièrement de leur goût.

Partis le matin du poste anglais, égarés toute la journée au fond des bois, nos voyageurs avaient grand besoin de réparer par un repas solide leurs forces presque complètement épuisées; si simple que fût le régal accommodé par Œil-de-Faucon, ils le trouvèrent fort bon et lui firent le plus grand honneur. Nous avons déjà constaté la tenue parfaite, et, d'une certaine façon, distinguée du jeune Mohican, le Cerf-Agile, comme le nommaient les Indiens; il montra dans la circonstance présente qu'il n'était point tout à fait étranger aux usages de la vie civilisée, ou du moins que sa perspicacité, son excellent cœur, ou mieux encore sa simplicité exempte de tout amour-propre, le mettaient à la hauteur de ceux qui pouvaient se piquer d'un savoir-vivre complet. Il se chargea de pourvoir à tous les besoins des jeunes dames, et leur rendit tous les petits services qu'il était en son pouvoir de leur rendre, et cela avec une grâce et une dignité dont Heyward fut surpris. Le major n'ignorait pas que c'était là une innovation dans les habitudes des Indiens, qui ne souffrent point qu'un guerrier puisse s'abaisser à des soins domestiques, ni surtout s'employer au service des femmes. Sous la hutte du sauvage, sa compagne occupe le

dernier rang, et un chef surtout se croirait déshonoré s'il procurait à la sienne le moindre aide, le plus léger secours pour les travaux de l'intérieur.

Pourtant, comme les droits sacrés de l'hospitalité devaient être exercés par le jeune guerrier, cette dérogation aux coutumes nationales et cet oubli momentané de la dignité masculine ne devaient produire aucun mauvais effet, ni donner lieu au moindre commentaire.

S'il se fût trouvé dans cette petite compagnie un observateur de sang-froid, il eût peut-être remarqué que le jeune chef indien ne se montrait pas toujours alors absolument impartial dans les services qu'il rendait aux deux jeunes filles. Nul n'eût pu dire qu'il ne présentait pas à la douce et timide Alice, avec la politesse la plus convenable, la calebasse remplie d'eau fraîche qu'il avait puisée lui-même, et l'assiette de bois grossièrement taillée où il avait déposé avec le plus grand soin une tranche de venaison; mais quand il rendait les mêmes soins à la grave Cora, ses yeux noirs se fixaient sur le visage un peu altier de la jeune fille avec une expression de douceur telle, que sa propre fierté, d'ordinaire un peu affectée chez les Indiens, disparaissait complètement pour faire place à la soumission la plus entière, au respect le plus profond. Le sauvage dédaigne la faiblesse, il a horreur de la mollesse; mais un type aussi achevé de noblesse et de fierté devait frapper profondément le jeune Mohican. Cora éprouva plus tard toute l'énergie du dévouement d'Uncas, saisi lui-même et enthousiasmé par la volonté et le courage que déploya en mainte occasion la jeune fille, et qu'il avait devinée telle en la voyant, ce soir-là, dans la caverne du Glenn pour la première fois.

A plusieurs reprises, pendant le repas, le Cerf-Agile dut prendre la parole pour attirer l'attention de celles qu'il servait sur un point ou sur un autre, afin de leur être utile; il le fit en mauvais anglais, mais pourtant d'une façon assez

intelligible, et toujours avec cet accent indien que sa voix profonde et gutturale rendait si doux, que ceux qui l'entendaient ne pouvaient s'empêcher de s'en émerveiller en donnant à chaque fois des signes non équivoques de leur étonnement et de leur admiration. A partir de ce moment, il s'établit entre les étrangers, le jeune Mohican et le chasseur, grâce aux services rendus et à la conversation devenue un peu générale pendant le souper, toutes les apparences d'une liaison franche et cordiale.

Seul Chingachgook, le père d'Uncas, demeurait imperturbable dans sa gravité rigide et morne. Il s'était assis en pleine lumière, et ses hôtes, dont les regards inquiets se dirigeaient involontairement de son côté, comme tentés par cette vivante énigme, distinguaient assez bien l'expression naturelle de ses traits, tout chamarrés des plus bizarres couleurs et des lignes les plus étranges. Il y avait entre le père et le fils une ressemblance frappante ; il est vrai pourtant que les années, les longues fatigues, les coups reçus dans la bataille, établissaient entre eux une différence bien appréciable. La fierté habituelle du visage de Chingachgook était remplacée à l'heure présente par ce calme indolent, un peu affecté, auquel s'abandonne volontiers le guerrier indien quand aucune raison ne le détermine à mettre en action son énergie et sa volonté. Il était pourtant aisé de voir, à l'expression vive, rapide, que prenaient de fois à autre ses traits comme sillonnés par une étincelle électrique, qu'il n'eût pas fallu l'exciter beaucoup pour que les figures singulières tracées sur son visage, et faites pour donner à sa physionomie un aspect terrible, rentrassent dans leur rôle vrai et produisissent leur effet ordinaire, malgré le calme présent.

Chingachgook était au repos, mais ne s'endormait pas ; et, de son côté, le chasseur tournait incessamment son œil actif et vigilant dans toutes les directions ; il paraissait man-

ger et boire avec un appétit qu'aucune crainte n'était capable de troubler; mais sa vigilance n'était pas pour cela un seul instant en défaut. Heyward et ses compagnes purent voir vingt fois pendant le repas ce fait se produire : le chasseur portait la calebasse ou le morceau de venaison à sa bouche, puis tout à coup son bras demeurait immobile, le vase ou la fourchette comme suspendu, arrêté en chemin, tandis que le chasseur penchait la tête de côté pour écouter si nul son étranger ou inquiétant ne venait se mêler au bruit de la cascade. Ce mouvement si simple et si bien justifié ne revenait pas une seule fois sans jeter l'épouvante dans l'âme des malheureux voyageurs; il leur rappelait la situation précaire dans laquelle ils se trouvaient, l'incertitude de leur sort, les dangers qu'ils couraient et ceux que le lendemain leur réservait encore; ils en venaient à oublier la singularité du local où ils se trouvaient, et où la nécessité la plus impérieuse les avait contraints de chercher un asile. Néanmoins, comme ces pensées fréquentes n'avaient amené aucune remarque capable de les inquiéter, ils sentaient leurs craintes se dissiper et se reprenaient à espérer que l'ennemi, ayant perdu leurs traces, leur laisserait le champ libre pour achever leur voyage et aller retrouver le brave Munro.

Vers la fin du repas, Œil-de-Faucon retira de dessous un amas de feuilles sèches un petit baril, et, s'adressant au chanteur, que son profond chagrin n'avait point empêché complètement d'apprécier la cuisine et de lui faire honneur, il lui dit :

« Allons, l'ami, goûtez ma petite bière de sapinette. Je souhaite qu'elle vous fasse oublier promptement votre malheureux poulain et qu'elle ranime en vous le principe de la vie, qui paraît chanceler et tout prêt à s'éteindre. Je bois à notre bonne amitié; le souvenir de la mort violente d'un avorton de cheval ne doit pas semer entre nous une rancune

éternelle. Mais, d'abord, dites-moi, comment vous nommez-vous ?

— La Gamme, David la Gamme, » répondit humblement le maître en psalmodie ; sa modestie ni son chagrin ne l'empêchèrent pourtant point d'accepter l'offre bienveillante qui lui était faite, et il se prépara à y répondre en essuyant machinalement ses lèvres avec le revers de sa main ; après tout, il voulait peut-être, en répondant à la politesse du chasseur, essayer de noyer son chagrin.

« David la Gamme ! répliqua le chasseur, après avoir toutefois vidé une pleine calebasse de la liqueur qu'il brassait lui-même, et qu'il parut savourer avec le plaisir d'un homme qui s'admire dans sa production. C'est un fort beau nom, vraiment, et j'ai la conviction qu'il a dû vous être transmis par les ancêtres les plus respectables. Il faut que vous sachiez, dit-il sérieusement en s'adressant cette fois à la compagnie tout entière, que je suis un admirateur des noms ; je trouve à cet égard que les coutumes de mes frères les blancs sont loin de valoir celles des sauvages. Il arrive, en effet, chez nous des choses bien singulières qu'on ne tolérerait pas chez les Indiens : ainsi j'ai rencontré un homme qui s'appelait Lion, et qui était bien le plus grand lâche que j'aie jamais vu ; sa femme s'appelait Patience, et elle avait l'humeur si querelleuse, qu'elle mettait son mari en fuite à chaque instant : il se sauvait plus vite qu'un daim poursuivi dans un bois par une meute de chiens. Mauvaise habitude que cet abus des noms ! Chez les sauvages, au contraire, un nom est une affaire de conscience, et il doit en général indiquer ce qu'est celui qui le porte. Par exemple, ajouta-t-il en se tournant vers son ami, le vieux Mohican, Chingachgook signifie grand serpent, non parce que le chef delaware est réellement un serpent, mais on lui a donné ce nom parce qu'il connaît tous les replis et tous les détours du cœur humain, parce que, mieux que personne, il sait

garder prudemment le silence, et qu'il a pris l'habitude de frapper ses ennemis à l'instant où ils s'y attendent le moins. Et vous, David la Gamme, quel est votre métier?

— Je suis maître, quoique indigne, dans l'art de la psalmodie.

— Comment dites-vous? Je ne comprends pas.

— J'ai pour mission d'apprendre à chanter aux jeunes gens de la levée du Connecticut.

— En vérité, vous pourriez mieux employer votre temps. Les jeune chiens ne rient et ne chantent déjà que trop dans les bois, où ils devraient demeurer silencieux comme un renard dans sa tanière. Savez-vous manier le fusil?

— Oh! grâce au Seigneur, je n'ai jamais eu occasion de toucher un seul de ces instruments meurtriers.

— Peut-être alors savez-vous dessiner, tracer sur le papier le cours des rivières, la situation des montagnes, la direction des routes à travers le désert, en un mot, dresser un ordre de marche pour une armée en campagne?

— Non, non, je ne m'occupe jamais de semblables choses.

— Soit! je devine : avec des jambes comme les vôtres, vous devez être un excellent coureur, et je suppose que le général en chef vous emploie à porter ses messages pressés.

— Pas le moins du monde; je ne sors pas de ce qui touche à ma vocation; je ne fais pas autre chose que de donner des leçons de musique sacrée.

— Ah! par ma foi! vous avez une belle vocation, et je vous en fais mes compliments. Vous passez votre vie, comme l'oiseau moqueur, à imiter tous les sons, hauts ou bas, qui peuvent sortir du gosier de l'homme. Eh bien! l'ami, je suppose que c'est le talent dont vous avez été doué; je regrette pourtant que vous n'en ayez pas reçu un meilleur, comme celui de tireur, par exemple. Mais enfin, puisqu'il en est ainsi, montrez-nous votre savoir-faire dans votre métier,

ce sera une façon aimable de nous souhaiter le bonsoir. Aussi bien il est temps que ces dames aillent se reposer pour reprendre des forces, afin de supporter les fatigues du voyage de demain. Il nous faudra partir de grand matin, avant, s'il est possible, que les Maquas aient commencé à remuer.

— Je me mets à votre disposition avec le plus grand plaisir, » répondit David en ajustant sur son nez ses lunettes montées en fer, et en tirant de sa poche son précieux petit volume. Puis, se tournant vers Alice, qui le matin même s'était montrée si gracieuse pour lui, il ajouta : « Que peut-il y avoir de plus consolant et de meilleur que de chanter maintenant les actions de grâces du soir, après une journée où nous avons couru tous de si grands dangers? Ne consentirez-vous pas, Mademoiselle, à m'accompagner? »

La jeune fille se mit à sourire; la proposition du musicien lui paraissait, dans de telles circonstances, au moins singulière; elle rougit, et, n'osant se décider, elle se tourna vers le major, laissant voir son embarras.

« Pourquoi n'accepteriez-vous pas, dit le major à demi-voix, la proposition que vient de vous faire cet homme, qui porte le même nom que le roi-prophète? Elle mérite assurément d'être prise en considération dans un pareil moment. »

VII

La jeune fille, forte de l'approbation de Duncan, se décida à faire ce que David la Gamme lui proposait, et, en cédant, sa piété sincère était d'accord avec son goût prononcé pour la musique, et sa propre inclination la poussait encore à faire ce qu'on lui demandait pour être agréable à tous. Le livre qui ne quittait jamais le maître de musique fut ouvert à une page adaptée merveilleusement à la situation dans laquelle se trouvaient nos voyageurs. Le poète traducteur, oubliant, chose rare, ses propres pensées, s'était efforcé de traduire simplement l'inspiration du monarque d'Israël, et avait, par conséquent, laissé le champ libre à la poésie brillante du poète couronné. L'aînée des filles de Munro déclara qu'elle chanterait avec sa sœur, et le cantique sacré commença, après toutefois que le méthodique David eut préludé sur son instrument, selon l'usage, pour donner le ton.

La musique de cette hymne était lente et solennelle. Tantôt cette mélodie s'élevait aussi haut que pouvait atteindre la voix harmonieuse et pure des deux sœurs, tantôt elle descendait tellement, que le bruit des eaux semblait lui servir d'accompagnement. Le goût naturel, l'oreille juste et

la science musicale de David gouvernaient les sons et les modifiaient de manière à les adapter aux circonstances dans lesquelles les musiciens se trouvaient, et jamais accents aussi beaux ni aussi purs n'avaient retenti dans le creux de ces rochers. Les deux Mohicans demeuraient immobiles, le regard fixe, et ils écoutaient avec une attention telle qu'on les eût dit métamorphosés en statues de pierre. Le chasseur avait tout d'abord cherché à se défendre de cette impression; il avait appuyé nonchalamment son menton sur sa main et avait affecté un air de froide indifférence. Mais bientôt, la puissance de la musique se faisant sentir, il dut sortir de cet état d'apathie : à mesure que les strophes se succédaient, la raideur glacée de ses traits se relâchait peu à peu : ses pensées remontaient le cours des années révolues, le reportaient aux jours lointains de son enfance, où ses oreilles avaient été frappées par des sons semblables dans les églises de la colonie, bien que les voix qu'il avait entendues alors ne fussent point comparables à celles des exécutants. Peu à peu ses yeux commencèrent à devenir humides; la dernière strophe n'était pas arrivée que de grosses larmes coulèrent sur ses joues; elles semblaient sortir d'une source tarie déjà depuis longtemps, mais elles n'en inondèrent pas moins ce rude visage plus accoutumé à recevoir les gouttes de la pluie d'orage que la douce rosée d'une émotion religieuse.

Les chanteurs allaient achever leur cantique, ils appuyaient avec un art admirable sur un de ces tons bas et en quelque sorte mourants que l'oreille saisit avec tant de plaisir, quand tout à coup, au milieu du silence, un cri qui n'avait rien d'humain, qui ne semblait point appartenir à un être terrestre, traversa les airs, domina le bruit sourd de la cataracte, et, pénétrant jusque dans les entrailles de la caverne, entra, en le glaçant d'effroi, jusqu'au fond du cœur de ceux qui y étaient renfermés. Un profond silence succéda à ce grand cri; on eût dit, tant l'effet fut saisissant, tant ce bruit

était extraordinaire, que la cascade elle-même retenait ses eaux suspendues au milieu de leur chute.

« Qu'est-ce que cela? murmura avec effort la jeune Alice à demi pâmée, aussitôt que ses mortelles inquiétudes lui permirent d'ouvrir la bouche.

— Que signifie ce bruit? » demanda à haute voix le major Heyward, presque aussi interdit que les jeunes filles.

Personne ne prit la parole pour lui répondre; les Indiens et le chasseur demeurèrent muets; ils tendaient l'oreille, immobiles, anxieux, comme s'ils eussent attendu pour se prononcer que le cri lugubre, répété, leur permît de l'entendre une seconde fois; ils demeuraient saisis, ne cherchant pas le moins du monde à dissimuler leurs angoisses.

Au bout de quelques instants, ils parurent se consulter, employant pour cet entretien secret la langue delaware; puis Uncas sortit seul par l'issue opposée à celle par laquelle ils étaient tous entrés en mettant le pied sur les rochers du Glenn. Après le départ du jeune Mohican, le chasseur répondit en anglais à la question que lui avait posée le major Heyward.

« Ce que c'est que ce cri et d'où il vient, nous ne saurions vous le dire; Chingachgook et moi vivons dans les forêts depuis trente ans; nous imaginions bien qu'il n'y avait pas un cri poussé par un sauvage ou par un animal que nos oreilles n'eussent entendu, et je suis obligé de reconnaître à l'heure présente que j'étais un homme rempli de présomption et de vanité. Le Grand-Serpent éprouve le même embarras que moi.

— Ne serait-ce pas là, dit Cora, le cri que poussent les Indiens quand ils veulent épouvanter leurs ennemis? »

Et en parlant ainsi la jeune fille, dont nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion d'admirer le courage, ajustait paisiblement les plis de son voile avec un calme que sa jeune sœur était bien loin de partager.

« Non, non, répondit le chasseur; ce cri terrible, épouvantable, n'est point le cri des sauvages; il avait bien plutôt quelque chose de surnaturel. Si vous aviez une seule fois entendu le cri de guerre des Indiens, vous ne pourriez pas vous y méprendre. »

Et comme le jeune chef mohican rentrait dans la grotte après sa reconnaissance au dehors, le chasseur lui demanda dans leur langage, que n'entendaient point leurs hôtes, ce qu'il avait vu, et si la lumière, se montrant quelque part à travers les couvertures, ne les avait pas trahis. Uncas répondit de même, mais d'une façon si décisive, qu'Œil-de-Faucon se crut obligé de donner quelques renseignements à nos voyageurs.

« Le Cerf-Agile n'a rien vu d'inquiétant autour de nous; la lumière de nos feux ne se voit point du dehors; rien n'a pu nous trahir. » Puis il ajouta d'un air mécontent et préoccupé : « Passez donc maintenant dans l'autre caverne et essayez de vous reposer, vous avez besoin de sommeil; il faut que nous soyons debout avant le lever du soleil, et que nous tâchions d'arriver demain au fort Édouard avant que les Mingos aient ouvert les yeux. »

Cora, toujours résolue et à la hauteur des circonstances les plus critiques, se leva sur-le-champ, et sa jeune sœur la suivit, succombant presque à sa frayeur. Uncas souleva la portière pour les laisser passer, et, en se retournant pour remercier le jeune chef de cette attention, elles aperçurent le chasseur assis devant les tisons qui s'éteignaient; son front était appuyé sur ses deux mains, et toute sa personne, comme sa pose, indiquait assez un homme absorbé dans la solution d'un difficile problème; il réfléchissait profondément sur le bruit inexplicable qui s'était fait entendre et qui avait interrompu si inopinément leur prière du soir.

Heyward, ramassant dans le foyer une branche de sapin embrasé, traversa le passage qui reliait les deux grottes; il



David la Gamme préluda, et les deux sœurs entonnèrent avec lui un chant sacré.

pénétra dans la seconde et plaça sa torche improvisée en la fixant dans une anfractuosité du rocher, de façon qu'elle pût continuer à brûler; il se trouva seul alors avec les deux jeunes filles pour la première fois depuis leur départ du fort Édouard.

« Vous ne nous quitterez pas, Duncan, dit Alice au major. Vous n'imaginez pas que nous puissions dormir dans un pareil lieu, quand ce cri horrible retentit encore à nos oreilles.

— Je veux m'assurer d'abord, reprit le jeune homme, que vous êtes bien en sûreté dans cette retraite, nous verrons ensuite ce qu'il y a de mieux à faire. »

Il s'en alla jusqu'au fond de la caverne; elle avait, comme la première, une issue soigneusement fermée par une couverture qu'il souleva avec précaution; l'air pur et frais montant de la rivière vint le frapper au visage. Il regarda, et malgré l'obscurité il put se rendre compte de la situation; un des bras du fleuve coulait là encaissé profondément au milieu d'un lit de rochers; l'onde fuyait avec rapidité; elle se précipitait d'abord du haut du Glenn, refluait sur elle-même, s'agitait avec violence, écumant et bouillonnant, puis enfin elle était jetée d'une grande hauteur dans les profondeurs du gouffre ouvert à quelques pas et sous les pieds du jeune officier. Ce rempart naturel parut à Duncan plus sûr et mieux défendu que les meilleures fortifications.

« Venez voir, dit-il, avant de laisser retomber la couverture, venez voir la barrière établie par la Providence entre nous et nos ennemis; aucun danger ne vous menace de ce côté; vous savez quelles vigilantes sentinelles vous avez de l'autre. Pourquoi ne suivriez-vous pas le conseil que vous a donné le chasseur? Assurément Cora sera de mon avis et conviendra que le sommeil, en pareil cas, vous est absolument nécessaire à toutes les deux. »

La courageuse jeune fille répondit simplement :

« Je peux reconnaître volontiers la sagesse de cet avis, sans pourtant être en état de le mettre en pratique. » Et, tout en parlant ainsi, elle disposait les branches de sassafras pour en faire une sorte de couchette sur laquelle elle déposa sa jeune sœur, littéralement épuisée.

« O Heyward! ajouta-t-elle aussitôt, quand bien même nous n'aurions point entendu ce cri terrible, n'avons-nous pas assez d'autres causes d'inquiétudes? et ne vous expliquerez-vous pas aisément que le sommeil ne puisse fermer nos yeux ce soir? Songez, Heyward, à la situation de notre pauvre père, prévenu de notre arrivée! Il se demande à l'heure présente ce que nous sommes devenues, quel malheur terrible nous a attardées dans la forêt; il se représente ses filles bien-aimées aux mains de ses ennemis, abandonnées peut-être à la cruauté, à la rage des sauvages. Pauvre père! le sommeil ne fermera point ses yeux cette nuit! Comment voulez-vous que nous puissions nous-mêmes dormir?

— Ne vous abandonnez point à de semblables pensées, je vous prie; votre père est un soldat; il sait fort bien qu'on peut toujours s'égarer au fond des bois...

— C'est un soldat, Duncan, mais il est père, et le courage le plus tranquille peut laisser le cœur en proie aux plus vives angoisses. »

Alice, demi-pâmée, ne perdait pas un mot de cet entretien; elle se souleva et dit d'une voix profondément émue :

« Pauvre père! que de bonté, que d'indulgence il a toujours eues pour tous mes désirs, pour mes fantaisies, pour mes folies même! Oh! comme nous avons eu tort, chère sœur, de vouloir aller le rejoindre dans un pareil moment! C'était trop présumer de nos forces...

— Vous avez raison, Alice, j'ai peut-être trop insisté pour obtenir son consentement à notre départ... Mais j'ai voulu, et c'est là mon excuse, lui prouver qu'à l'heure où tout le

monde l'oubliait dans une situation désespérée, ses filles au moins ne l'abandonnaient pas.

— Ah! reprit le major, intervenant dans ce débat intime, quand il sut que vous étiez arrivées au fort Édouard, quelle lutte violente s'éleva dans son cœur! comme il fut longtemps partagé entre la crainte et l'amour paternel! Il y avait si longtemps qu'il ne vous avait vues! L'amour paternel l'emporta; je l'entends encore, il me disait : « Le courage de ma noble « Cora les inspire, je ne veux pas tromper un espoir si gé« néreux. » Et ce vieux défenseur de la patrie ajoutait avec conviction : « Plût au Ciel que la moitié de la fermeté de « ma fille passât dans le cœur du soldat chargé de garder « l'honneur de son souverain dans ce coin de terre aban« donné! »

— Est-ce qu'il n'a point parlé de moi, Heyward? s'écria avec une sorte d'affectueuse jalousie la plus jeune des filles de Munro. Il me semble impossible qu'il n'ait pas trouvé un mot à dire qui concernât sa petite Elsie.

— Il ne vous a point oubliée, reprit le major, et vous savez bien que c'était chose tout à fait impossible. Il s'est exprimé à votre sujet dans les termes les plus tendres; il a dit mille paroles aimables que je ne me hasarderai pas à vous répéter, mais dont je sens bien toute la valeur et toute la justesse. Il m'a dit... »

Duncan fut brusquement interrompu; et en même temps il vit le doux visage d'Alice, tourné vers lui avec l'empressement de la plus vive tendresse filiale, ne voulant pas perdre une seule de ses paroles, tout à coup bouleversé : le même cri épouvantable qui déjà les avait si fort effrayés se fit entendre de nouveau. Les premières minutes qui suivirent cette seconde alarme se passèrent dans l'effroi et la consternation; et tous les trois, se regardant attentivement, paraissaient attendre le retour du même cri avec l'angoisse d'une crainte nouvelle s'il venait à se reproduire. Ils n'a-

vaient pas encore prononcé un mot quand, soulevant doucement la couverture qui fermait la première entrée, le chasseur parut à la porte, montrant un visage bouleversé : son énergie, sous le coup d'une impression mystérieuse, était ébranlée ; il se sentait menacé par un danger inconnu, et contre lequel, pensait-il, le courage et l'expérience de l'homme le plus fort et le plus sagace devaient échouer.

« Lorsque de tels sons se font entendre dans la forêt, dit-il sans préambule, nous ne pouvons rester cachés ici plus longtemps. C'est sans doute un avertissement que le Ciel nous envoie pour notre bien ; il serait insensé de n'en pas profiter. J'affirme que ces jeunes dames peuvent rester sans crainte dans cette retraite inconnue et absolument sûre, à moins toutefois que ce cri... » Le chasseur n'acheva pas sa pensée ; il était évident que pour lui ces sons horribles devaient avoir une origine surnaturelle. « Les Mohicans et moi, nous sommes décidés à aller monter la garde sur les rochers, et je ne suppose pas qu'un major du soixantième régiment ait la pensée de demeurer ici pendant ce temps.

— Croyez-vous, dit simplement Cora, que nous soyons menacés d'une attaque imminente ?

— Dieu seul, qui a créé des êtres capables de pousser des cris si puissants et si terribles, et qui les fait entendre pour l'utilité de sa créature, peut savoir si le danger qui nous menace est proche ou éloigné ! Mais je vous affirme que, pour moi, je croirais manquer au respect, à la déférence que je dois à la volonté du Ciel, si, dédaignant des avertissements semblables, je m'enterrais tout vivant au fond d'une caverne ; on peut se dérober à un ennemi mortel, mais qui peut échapper aux regards du Tout-Puissant ? Quant à ce pauvre diable, votre compagnon, qui passe sa vie à chanter, il a été si ému par ce cri, que, malgré son caractère paisible, il ne parle de rien moins que de partir en guerre pour exterminer les Maquas. Encore s'il s'agissait

d'un combat avec les sauvages, nous savons tous ce que c'est, et la chose serait vite arrangée... » Puis cet homme simple et droit murmura plus bas : « J'ai toujours été persuadé que de semblables cris entendus entre le ciel et la terre devaient présager une guerre d'une autre espèce. Ah ! si nous ne devions avoir affaire qu'à des sauvages !...

— Vous avez tort de vous troubler ainsi, dit gravement Cora; si nous devons lutter contre des êtres surnaturels, nous n'avons rien à redouter ici plus qu'ailleurs, et je ne vois pas que nous ayons de sérieux motifs d'alarme. Êtes-vous bien sûr que vos ennemis n'ont pas inventé un cri nouveau et plus effrayant que les autres pour essayer de porter le trouble dans votre esprit ? Ils auront pensé que, s'ils parvenaient d'une façon quelconque à vous frapper de terreur, leur victoire serait plus facile.

— Madame, dit le chasseur en se redressant et en prenant une pose solennelle, j'ai écouté pendant trente ans tous les sons que l'on peut entendre dans la forêt, je les ai écoutés avec toute l'attention qu'un homme sage puisse apporter à une étude d'où dépend sa vie : dans les bois, la vie de l'homme dépend souvent de la finesse de ses organes, de son ouïe surtout. Depuis le hurlement de la panthère jusqu'au sifflement de l'oiseau moqueur, j'ai tout comparé, étudié, retenu, et il n'y a point, sous ce rapport, d'invention si diabolique à l'aide de laquelle les Mingos puissent me tromper. Oui, dit-il encore en s'animant de plus en plus, j'ai entendu les bois gémir comme les hommes dans la peine, j'ai entendu l'éclair flageller les airs et craquer comme une branche morte, en dardant du haut des cieux sa flamme fourchue; et jamais je n'ai pensé entendre autre chose que ce que le bon plaisir de Celui qui tient toutes choses dans sa main se plaisait à faire résonner à mon oreille. Mais, je l'affirme de nouveau, ni les Mohicans, ni moi, qui suis un homme blanc, de votre race, sans aucun mélange de sang,

nous ne pouvons comprendre d'où vient le cri que nous avons entendu deux fois déjà en si peu de temps. Nous nous accordons donc à penser que ce signe nous est donné pour notre bien.

— Voilà qui est extraordinaire, murmura Heyward en allant prendre dans un coin de la caverne ses pistolets, qu'il y avait déposés en entrant; mais vous avez raison, il ne faut pas s'endormir sans savoir avant à quoi s'en tenir. Est-ce un signe de paix? Est-ce, au contraire, un signal de la bataille? Il faut s'en inquiéter dans les deux cas. Voulez-vous me montrer le chemin, l'ami, et je vous suis? »

Heyward, sorti de la caverne pour entrer dans le passage, ou, pour mieux dire, dans la crevasse qui la séparait de l'autre pièce, se sentit ranimé par un air plus vif et plus fortifiant; une atmosphère rafraîchie et purifiée par les eaux limpides de la rivière lui fit aussitôt éprouver une sensation de force et un relèvement de volonté dont il sentait le plus grand besoin depuis plusieurs heures déjà. La brise ridait la surface des eaux et semblait augmenter encore la vitesse avec laquelle elles se précipitaient du haut des rochers dans les profondeurs du gouffre avec un bruit semblable au roulement du tonnerre. La nuit était profonde et la solitude complète, et, sauf le murmure de la brise et le grondement de la cataracte, tout semblait tranquille et reposé. La lune s'était levée dans un ciel très pur et très transparent; ses rayons s'étendaient déjà au loin sur la rivière et sur les massifs des grands bois, si bien qu'au pied des rochers où ils se trouvaient maintenant l'obscurité semblait redoublée. Profitant de cette clarté qui mettait relativement tout en pleine lumière autour d'eux, ils promenèrent leurs regards, cherchant avec le plus grand soin à reconnaître sur les deux rives du fleuve quelque signe qui pût leur faire comprendre la nature des sons effrayants qu'ils avaient entendus. Les deux sœurs, n'osant demeurer seules dans la grotte,

avaient suivi le major et arrivaient en ce moment sur l'espèce de plate-forme placée en avant de la première caverne.

« Je ne vois rien ici, dit le major à demi-voix à l'oreille de Cora, qui venait de les rejoindre; je ne vois rien que le calme et la tranquillité d'une délicieuse soirée. Quel malheur que notre situation soit si triste! Ce spectacle, en tout autre moment, nous paraîtrait bien beau. Si vous pouviez vous imaginer, Cora, que vous êtes ici en toute sûreté, ce qui augmente actuellement votre terreur serait pour vous sans doute la source d'une nouvelle jouissance.

— Écoutez! » dit vivement Alice en saisissant avec angoisse le bras du major.

L'avis était pour le moins inutile. Pour la troisième fois, le même cri venait de se faire entendre; on eût dit qu'il partait du sein même des eaux, comme si l'être qui le poussait se fût trouvé au milieu du lit du fleuve; de là ce son lugubre se répandait de tous côtés dans les bois d'alentour, répercuté par tous les échos des rochers.

« Oh! se trouvera-t-il quelqu'un qui puisse donner un nom à des sons si étranges et si terribles? s'écria le chasseur en proie à un véritable désespoir; s'il y a quelqu'un ici qui s'explique ce phénomène, qu'il parle : quant à moi, je n'estime pas que ces sons puissent appartenir à la terre.

— Oui, dit simplement le major en s'avançant vers lui, oui, il y a ici quelqu'un qui peut vous détromper. Maintenant je reconnais fort bien cet appel désespéré; je l'ai entendu plusieurs fois sur les champs de bataille et en d'autres occcasions, encore qu'il se représente plus souvent dans la vie du soldat : c'est l'horrible cri d'agonie du cheval qui va mourir; une souffrance atroce peut seule le lui arracher, comme aussi parfois une terreur excessive. Je suis sûr que mon cheval, à l'heure présente, est la proie d'un animal féroce, ou bien il prévoit un grand danger sans avoir aucun moyen de l'éviter. Il m'a été impossible de reconnaître ce

cri quand nous étions dans la caverne; mais ici, en plein air, je ne saurais avoir le plus léger doute; je n'ai aucune crainte de me tromper : ces cris, ce sont assurément nos chevaux qui les ont poussés. »

Le chasseur et les deux Mohicans, entendant cette explication, l'acceptèrent avec la plus grande simplicité, mais en même temps avec le plus vif empressement. Il était aisé de voir qu'ils étaient trop heureux de sortir d'un ordre d'idées où tout était doute et inquiétude pour leur esprit, et ils voyaient avec plaisir des idées plus accessibles prendre la place de leurs sombres et inexplicables préoccupations. Les deux sauvages, si sobres pourtant de manifestations extérieures, poussèrent immédiatement en leur langue une exclamation de surprise et de joie; et Œil-de-Faucon, après avoir paru se recueillir un instant, répondit au major :

« Je ne saurais nier ce que vous dites, car je connais bien peu les chevaux; il y en avait, à la vérité, beaucoup dans le pays où je suis né, mais on n'en voit que rarement dans celui-ci. Il est possible qu'une troupe de loups ait pénétré sur le rocher qui s'avance sur la tête même de vos pauvres montures, et les malheureuses bêtes appellent sans doute, en leur langage et autant qu'elles le peuvent, le secours de l'homme. Il se sert d'elles fort souvent; elles lui rendent, dans d'autres contrées, de nombreux services; car au fond des bois nous n'en avons guère, et depuis trente ans je n'en ai rencontré que fort rarement ; il est juste néanmoins que l'homme aille à leur aide. — Uncas, ajouta-t-il, descendez la rivière dans le canot et allez jeter un tison enflammé au milieu de la bande furieuse, autrement la peur fera ce que les loups ne peuvent faire, et demain nous nous trouverons sans moyen de transport pour ces dames, et par conséquent dans l'impossibilité de voyager grand train quand il nous sera pourtant si nécessaire de décamper en toute hâte. »

VIII

Déjà le jeune Mohican prenait ses mesures pour rejoindre le canot et exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir, quand des hurlements prolongés partant du bord de la rivière se firent entendre pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce qu'ils se perdissent dans le fond des bois; les loups, évidemment, abandonnaient une proie qu'ils ne pouvaient atteindre, ou quelque terreur subite et dont la cause demeurait inconnue les avait dispersés et mis en fuite. Uncas rentra aussitôt, et ces trois hommes tinrent encore entre eux une nouvelle conférence. Au bout de quelques minutes, le chasseur se détacha du groupe, s'en vint retrouver le major et lui dit:

« Nous avons été ce soir, les Mohicans et moi, comme un chasseur qui, n'ayant point vu le soleil pendant toute la journée, a perdu la direction des quatre points cardinaux; à l'heure présente, nous commençons à reconnaître les signes qui d'ordinaire dirigent notre marche, et le sentier devant nous est dégagé des épines qui le couvraient. Voulez-vous maintenant vous asseoir à l'ombre de ces rochers? elle vous cachera mieux encore que celle des pins, et vous attendrez ce qu'il plaira au Seigneur d'ordonner de nous. Veuillez, je vous prie, ne parler qu'à voix basse, et peut-être vaudrait-

il mieux qu'on ne parlât point du tout et que chacun, d'ici à quelque temps, se contentât de s'entretenir avec ses propres pensées. »

Il n'y avait plus dans le son de voix ni dans toute la personne du chasseur l'apparence du moindre trouble; il n'en prononça pas moins ces paroles sur un ton grave et sérieux qui fit la plus profonde impression sur ses compagnons. La faiblesse momentanée qu'il avait ressentie avait complètement disparu, grâce à l'explication donnée par le major Duncan; il n'était plus impressionné par ces dangers mystérieux, hors de portée, pour ainsi parler, et dont son inexpérience n'avait pu saisir la cause vraie; il sentait mieux que personne que sa petite troupe était dans une situation encore fort précaire; mais il comptait avec raison sur son habileté, son énergie, son courage, pour lutter contre les dangers certains et qui, pour être terribles, n'en étaient pas moins parfaitement connus de lui. Le mystère disparaissait pour faire place à une réalité dangereuse et pleine de périls, mais il n'y avait là rien qui fût fait pour l'étonner.

Les deux Mohicans, saisis tout à l'heure, malgré les efforts qu'ils faisaient pour le dissimuler, par des craintes superstitieuses, relevaient maintenant fièrement la tête; ils s'en allèrent d'un pas calme et avec une gravité un peu affectée se placer à quelque distance l'un de l'autre, et surent se poster de façon à voir les deux rives de la rivière et la lisière des bois, et à rester eux-mêmes cachés dans l'obscurité la plus complète.

Il était naturel, en pareille circonstance, que nos voyageurs s'efforçassent d'imiter la prudence de leurs défenseurs; Heyward se hâta d'aller prendre plusieurs brassées de sassafras, qu'il déposa dans le couloir étroit qui séparait les deux cavernes; il y fit asseoir les deux filles de Munro, et de cette manière, sans être trop isolées, elles furent garanties des balles et à l'abri des flèches que l'on pouvait lancer

de l'une ou de l'autre rive. Le major leur fit envisager tout l'avantage d'une semblable position, leur affirmant qu'elles n'avaient rien à craindre, qu'au moindre danger elles seraient prévenues et que les fatigues de la journée qui allait commencer bientôt exigeaient d'elles qu'elles s'efforçassent au moins de prendre un peu de repos. Ayant ainsi calmé leur inquiétude, il prit place à une petite distance d'elles, de manière à pouvoir leur parler sans avoir besoin d'élever la voix. David la Gamme toujours silencieux et presque inerte, eut cependant le bon esprit d'imiter ses compagnons; il étendit ses grands membres dans une crevasse de rocher assez profonde pour le dissimuler à la vue de l'ennemi s'il venait à se présenter.

Les heures se succédèrent sans incident nouveau. La lune montait vers son zénith, et sa douce clarté, tombant presque perpendiculairement sur le Glenn, montra bientôt les deux sœurs endormies dans les bras l'une de l'autre. Le grand châle de Cora, étendu sur elles, les enveloppait presque entièrement et les défendait de la fraîcheur de la nuit et de l'humidité de la cataracte. Heyward, après une semblable journée et les rudes secousses des dernières heures, céda lui-même à une sorte d'accablement qui n'était point le sommeil réparateur, mais qui engourdissait au moins la vive pointe de ses inquiétudes presque mortelles.

Le musicien, oublieux de l'harmonie qu'il aimait tant, faisait déjà entendre les sons les plus discordants; certes, son oreille délicate eût été cruellement offensée s'il eût été contraint d'entendre de pareils ronflements dus à un autre gosier que le sien.

La vigilance de leurs infatigables gardiens, malgré cet exemple de relâchement, ne fut pas mise en défaut un seul instant. Immobiles et se confondant avec le roc sur lequel ils étaient appuyés, les Indiens tournaient incessamment les yeux dans toutes les directions, surveillant à la fois tous les

points de la ligne obscure des bois, dont le pied baignait presque dans le fleuve. Ils ne prononcèrent pas un seul mot, ils ne firent pas un geste; pas une seule fois, durant le reste de la nuit, ils ne changèrent de position, et l'observateur le plus attentif, placé dans le voisinage, n'aurait même pu affirmer qu'ils respiraient. Leur expérience, la connaissance parfaite qu'ils avaient de l'adresse de leurs ennemis, leur faisaient un devoir de cette circonspection, en apparence excessive, mais qui, comme nous le verrons bientôt, n'était que trop justifiée.

Néanmoins cet examen attentif, cette surveillance incessante, ne put leur faire découvrir aucun signe, si léger qu'il fût, d'un danger quelconque. Il ne leur fut pas loisible de faire la moindre remarque, de signaler le plus petit incident pouvant révéler la présence d'un ennemi. Ils étaient trop habiles pour être complètement rassurés par ce calme et cette tranquillité : s'étaient-ils trahis eux-mêmes? Ils l'ignoraient complètement, mais ils étaient sûrs que si leurs adversaires étaient sur leurs traces ou seulement dans le voisinage, — l'incident des chevaux avait dû attirer leur attention, — ceux-ci n'avaient pas fait une faute, et s'étaient depuis la veille conduits avec la prudence qui semble être comme le fond de la nature même du sauvage.

Bientôt la lune descendit vers l'horizon; les plus hautes cimes des arbres se montrèrent éclairées par une faible lueur; le coude que faisait la rivière à quelque distance au-dessous d'eux se fit remarquer assez distinctement; c'étaient là des indices certains que l'aurore ne tarderait guère à paraître.

A ce moment précis, une des trois statues se détacha lentement du rocher; le chasseur se leva, se glissa en rampant, dans l'ombre la plus épaisse, le long de la paroi du Glenn, et vint éveiller le major.

« Il est temps, lui dit-il à l'oreille, de nous mettre en

route; prévenez ces dames, dans quelques instants il faut que nous soyons prêts à monter dans le canot; je vous donnerai le signal, demeurez soigneusement cachés jusqu'à ce que je vous appelle.

— La nuit a-t-elle été tranquille? demanda le major en ouvrant les yeux; je crois, ajouta-t-il avec une certaine confusion qui n'était pas exempte de dépit, je crois que ma vigilance a été surprise et que j'ai cédé au sommeil.

— Rien n'a remué et tout est tranquille comme à l'heure de minuit, répondit Œil-de-Faucon. Hâtez-vous de faire vos préparatifs de départ, mais surtout gardez le plus profond silence. »

En un clin d'œil le major fut debout, et il se dirigea en toute hâte vers ses deux compagnes, toujours profondément endormies. Son approche éveilla Cora à demi; elle se souleva et étendit vivement un bras, comme pour repousser celui qui venait troubler son repos. Alice, que ce mouvement un peu brusque dérangea, se mit à dire doucement, dormant encore : « Non, mon père, non, nous n'étions pas seules, abandonnées; Duncan était avec nous. »

« Oui, pauvre enfant, dit le jeune homme à voix basse, oui, Duncan est avec vous, et il ne vous abandonnera pas tant qu'un souffle de vie lui restera, et il ne vous laissera pas seules tant qu'un danger vous menacera! Allons! dit-il encore, Alice! Cora! éveillez-vous! L'heure de se mettre en route est arrivée. »

Alice lui répondit par un cri d'effroi, et sa sœur aînée se dressa devant Duncan, présentant l'image de l'horreur et de la consternation la plus vive. Ce fut là toute la réponse qu'il obtint d'elles.

Comme il achevait de leur parler, des cris et des hurlements épouvantables retentirent dans les bois, et le jeune officier lui même, qui avait souvent donné des preuves écla-

tantes de bravoure, sentit tout son sang refouler vers son cœur; son épouvante égalait presque celle de ses deux compagnes défaillantes à ses pieds.

Si tous les démons qui peuplent les enfers s'étaient donné rendez-vous autour des rochers du Glenn, et s'étaient emparés de l'air qui les environnait ou des ondes qui murmuraient alentour ou se précipitaient dans ses abîmes, s'ils avaient rempli toutes ses cavernes et ses anfractuosités, ils n'auraient pu faire retentir les échos de sons plus discordants et plus sauvages. Il était impossible de distinguer de quel côté venaient tous ces cris, car ils paraissaient s'échapper à la fois du fond des bois, de la surface des eaux, de la cime des rochers et du creux de chaque grotte.

Un pareil tumulte ne pouvait manquer d'éveiller David; il se dressa dans sa grande taille de tout sa hauteur, et, se bouchant hermétiquement les oreilles, il s'écria :

« Quel infernal tapage! j'ai l'ouïe déchirée; ces cris ne peuvent venir que de l'enfer. »

Il se levait à peine et n'achevait pas sa phrase, que douze éclairs brillèrent à la fois sur la rive du fleuve; les explosions presque simultanées suivirent de près, et le pauvre maître de chant, victime de son imprudence, tomba privé de sentiment sur la place même où tout à l'heure il venait de ronfler avec tant d'énergie. Les ennemis, voyant David tomber, poussèrent de toutes parts des cris de triomphe, et aussitôt les deux Mohicans répondirent hardiment par des cris semblables en ripostant vigoureusement à l'attaque des Iroquois. L'échange des coups de feu fut vif et rapide, mais il en résultait plus de bruit que de mal; car des deux côtés les combattants étaient trop habiles et trop prudents pour permettre à leurs ennemis de les apercevoir; l'important pour chacun d'eux était de se mettre soigneusement à couvert.

Dans la pensée du major, il n'y avait pas d'autre moyen

de sortir d'embarras que de prendre en toute hâte la fuite; il prêtait impatiemment l'oreille, attendant que le bruit des avirons lui annonçât l'approche du canot. Mais, de l'endroit assez bien abrité qu'il occupait, il voyait couler les flots avec leur rapidité ordinaire, sans que rien annonçât l'arrivée du chasseur, qu'il imaginait être allé à la recherche de la barque. Le doute commençait à entrer dans son esprit, et, son attente se prolongeant, il en vint à penser que leur compagnon, jusque-là si fidèle, les avait abandonnés à leur malheureux sort. Une traînée de lumière, vive et rapide, partant d'un immense rocher placé derrière lui et immédiatement suivie, sur la rive opposé, d'un hurlement d'agonie, fit évanouir promptement ses soupçons; l'arme d'Œil-de-Faucon n'avait point manqué son but : un Indien ennemi venait d'être atteint, et sans doute mortellement, par le hardi et habile chasseur. La Longue-Carabine, comme disaient les Indiens, bien qu'ils ne soupçonnassent pas encore la présence de leur terrible et impitoyable adversaire sur les rochers du Glenn, comptait un exploit de plus.

Selon leur coutume, les assaillants, après ce premier échec, se retirèrent immédiatement, et en une seconde la scène changea; tout redevint calme, tranquille comme avant ce tumulte aussi subit que dangereux et discordant.

Le major Heyward, prenant en pitié le pauvre diable de musicien, toujours étendu à terre, profita de ce premier moment de répit pour l'emporter dans la crevasse étroite où les deux sœurs avaient trouvé un abri sûr, et quelques instants après toute la petite troupe se trouva réunie au même endroit autour du corps inerte de David la Gamme.

Le chasseur, ayant, avec un grand sang-froid, passé la main sur la tête du maître de chant, dit simplement :

« Le pauvre diable a sauvé sa chevelure, c'est bien. Mais il vient de nous donner la preuve qu'un homme peut naître avec une langue trop longue et une cervelle trop étroite. Il est impossible de faire acte de folie plus complètement qu'en montrant à des sauvages surexcités six pieds de chair et d'os sur un rocher absolument nu. Je suis, pour mon compte, fort surpris qu'il ait pu s'en tirer la vie sauve.

— Vous êtes sûr qu'il n'est pas mort? dit Cora sur un ton de voix en désaccord avec l'air de fermeté qu'elle avait pris. Ne pouvons-nous rien faire pour venir en aide à ce malheureux?

— N'ayez aucune inquiétude à cet égard, le souffle ne lui manque pas encore. Tout à l'heure vous le verrez revenir à lui, et j'ose croire que cette leçon le rendra plus sage et plus circonspect pour le reste de ses jours. »

Cela était dit fort tranquillement : le chasseur, tout en parlant et en jetant un regard oblique sur la grande taille du musicien étendu sous ses yeux, rechargeait son fusil avec beaucoup de méthode.

Cette importante opération terminée, le chasseur ajouta en s'adressant au jeune Mohican, qui se tenait modestement à quelques pas en arrière :

« Uncas, il faut porter ce pauvre homme dans la caverne et l'étendre sur une brassée de feuilles de sassafras. Ce qui peut lui arriver de plus heureux pour le quart d'heure, c'est de rester longtemps encore dans cet état. Il ne peut pas nous être bien utile pour la défense, et il ne parviendrait jamais à dérober ses longs membres à l'œil perçant des Iroquois. Ses chants les plus harmonieux ne parviendraient pas à lui obtenir grâce devant eux.

— Pensez-vous donc qu'ils vont revenir à la charge? demanda le major, et qu'avons-nous à faire pour organiser la défense afin de protéger les filles de Munro?

— Vous savez bien, monsieur le major, qu'un loup affamé ne peut se contenter d'une bouchée? Nous étions sur nos gardes, et nous leur avons tué un guerrier; c'est leur habitude en pareil cas, quand ils n'ont pas surpris leur ennemi, de se retirer comme s'ils abandonnaient la partie; c'est une de leurs ruses de guerre; nous les verrons tout à l'heure rentrer en scène avec des expédients nouveaux, car ils sont loin, soyez-en sûr, d'avoir renoncé à l'idée de se faire des trophées de nos chevelures. Ils ne nous lâcheront pas qu'ils n'aient atteint ce but, et je ne vous cache pas que nous n'avons plus qu'une espérance, c'est que Munrò, inquiet de l'absence de ses filles, nous envoie du secours; et Dieu veuille qu'il n'attende pas trop longtemps, et que le chef chargé de conduire cette expédition connaisse bien les usages des Indiens! »

Comme il prononçait ces paroles, articulant ainsi nettement toutes ses craintes, un sombre nuage de doute et d'inquiétude parut descendre sur son front; mais cet homme énergique et dévoué releva fièrement la tête, son angoisse secrète se dissipa sur-le-champ comme une légère vapeur qu'emportent les rayons d'un soleil radieux.

« Cora, dit Heyward en s'adressant à l'aînée des jeunes filles, votre courage, je le sais, est à la hauteur des tristes circonstances dans lesquelles nous nous trouvons par la volonté de Dieu; vous venez d'entendre sans déguisement tout ce que nous avons à redouter; mais vous savez aussi quelle confiance nous pouvons avoir dans votre père et tout ce que nous devons attendre de lui, de son expérience, de sa tendresse paternelle, quand il saura que ses deux filles bien-aimées sont tombées aux mains de ses mortels ennemis. A cette heure il n'a déjà plus de doutes, et ses précautions sont sûrement prises : le retard de votre arrivée, votre absence se prolongeant, le détermineront à agir sans délai et vigoureusement. Rentrez, je vous en prie, dans la ca-

verne avec votre jeune sœur, vous serez encore plus en sûreté qu'ici; les balles de nos farouches ennemis ne sauraient vous y atteindre. Ils n'ont d'ailleurs nul moyen de venir jusqu'ici, et le tenteraient-ils, avec nos armes, abrités comme nous le sommes, nous pouvons les tenir écartés pendant quelques jours, et Munro ne tardera pas tant... Rentrez dans la caverne, ne serait-ce que pour donner des soins à notre infortuné compagnon, que le Mohican vient d'y déposer. »

Les deux sœurs se rendirent à ces excellentes raisons et rentrèrent dans la seconde des deux cavernes. David commençait à reprendre ses sens et à donner quelques signes de vie : Duncan recommanda de nouveau le musicien à ses compagnes, et il allait se retirer pour rejoindre leurs défenseurs et les aider dans la mesure de ses forces, quand Cora l'arrêta :

« Duncan, lui dit-elle d'une voix tremblante, — et les couleurs animées de son visage avaient fait place à une pâleur mortelle, ses lèvres tremblaient, et il semblait que ses pieds allaient se dérober sous elle, — Duncan, souvenez-vous combien votre sûreté est nécessaire à la nôtre. Notre père nous a confiées à vous comme un dépôt sacré; sans vous, que deviendrions-nous? Votre prudence et votre discrétion sont maintenant notre seule sauvegarde. Votre perte entraînerait notre perte; n'oubliez jamais que Munro lui-même vous pleurerait comme il pleurerait ses filles défuntes; que nous-mêmes, nous vous regretterions comme on regrette un frère.

— Si quelque chose, répondit Duncan, pouvait ajouter à l'amour de la vie, à l'ardeur que tout homme doit apporter à la défense de ses jours, ce serait certainement la pensée d'une mission semblable et d'une telle et si aimable assurance. Mais tout le monde vous dira, et votre père tout le premier, qu'un major du soixantième régiment doit contri-

buer de toutes ses forces à la défense de la place. Soyez tranquille, notre tâche n'est pas aussi périlleuse; nous n'avons pas à soutenir un siège contre une troupe régulière et bien organisée, il nous suffira de tenir en respect une bande de sauvages, et cela pendant quelques heures. N'ayez donc aucune inquiétude. »

Le major sortit en toute hâte sans attendre la réponse des jeunes filles; il savait qu'il ne pouvait songer à se mettre à l'abri du danger, quand de braves gens combattaient pour lui et pour ses compagnes. Il s'en alla donc rejoindre sans retard le chasseur et les deux Mohicans; il les trouva, discutant leurs moyens de défense, dans le passage qui séparait les deux cavernes. Lorsqu'il arriva près d'eux, Œil-de-Faucon disait au jeune chef indien :

« Je vous répète, Uncas, que vous aimez trop à gaspiller votre poudre. Ne comprenez-vous pas qu'en mettant dans votre canon de fusil une charge aussi forte, vous augmentez beaucoup le recul, et de cette façon vous imprimez à votre arme un mouvement qui change inévitablement la direction que vous voulez donner à votre balle? Voilà mon principe; c'est le fruit d'une longue expérience : peu de poudre, une charge suffisante de plomb et un bras solide; avec cela il est bien rare qu'un bon tireur manque d'arracher à un Mingo son hurlement de mort. Voilà, Uncas, le fruit d'une longue pratique; depuis plus de trente ans j'en use de cette façon et ne m'en trouve pas plus mal. »

Le jeune chef recevait docilement la leçon et témoignait pour son vieil ami, fidèle compagnon de son père, la déférence la plus entière, et le chasseur l'aimait comme son fils.

« Allons! allons! reprit-il brusquement, que chacun se rende à son poste; car qui peut savoir quand et de quel côté les Mingos, — pour le chasseur les Mingos, les Maquas et les Iroquois ne faisaient qu'un; cette dernière expression

servait aux Français pour désigner tous les Indiens en général ; les noms de Maquas et de Mingos étaient des termes de mépris employés par les sauvages eux-mêmes, qui s'en servaient rarement sans cracher à terre, pour accentuer encore leur dédain ; — qui peut savoir quand et de quel côté les Maquas nous attaqueront ? »

Chingachgook et son fils reprirent immédiatement et en silence les deux positions qu'ils avaient occupées pendant la nuit ; c'étaient deux crevasses, comme nous l'avons dit, peu éloignées l'une de l'autre et admirablement disposées pour commander les approches de la cataracte. Les rochers du Glenn avaient souvent servi de refuge aux trois habitants des bois ; ils en avaient fait comme leur quartier général, et sans doute cette disposition si parfaite pour la défense de l'îlot avait encore été perfectionnée par leurs soins. La main de l'homme ne se montrait nulle part, mais c'était une habileté de plus et une précaution fort nécessaire vis-à-vis d'ennemis aussi soupçonneux que les Indiens et que le hasard pouvait amener sur ces rochers.

Entre les deux crevasses occupées par les Mohicans et à peu près à égale distance de l'une et de l'autre, quelques pins rabougris avaient pris racine au milieu de la petite île, et, se confondant avec de rares broussailles et la maigre végétation des ces roches, formaient une sorte d'abri où vinrent se placer Heyward et l'intrépide chasseur. De grosses pierres entassées sans art, et comme au hasard d'un éboulement, présentaient un rempart suffisant pour arrêter les balles de leurs ennemis. Un rocher de forme pyramidale s'élevait immédiatement derrière eux, incessamment battu par un fort courant d'eau qu'il divisait en deux avant qu'il se précipitât dans les abîmes.

Le jour commençait à poindre ; les deux rives, maintenant parfaitement éclairées, apparaissaient à Heyward dans

toute leur splendeur : le spectacle était grand, et les circonstances lui prêtaient encore quelque chose de plus solennel; la vue, quoique bornée par les bois, s'étendait néanmoins assez loin, et par bien des échappées pouvait plonger dans les profondeurs de la forêt, où la vie s'éveillait avec le retour du soleil.

IX

Nos hardis aventuriers restèrent longtemps à leur poste sans que rien vînt trahir les desseins de l'ennemi, ni annoncer son intention de revenir à la charge. Le major, qui ne comprenait rien à cette tactique des enfants du désert, et qui n'avait vu que de loin la guerre des sauvages entre eux, en vint bientôt à se persuader que les Iroquois, découragés par l'insuccès de leur première attaque, avaient tout à fait renoncé à en faire une nouvelle. Il ne put s'empêcher de communiquer cette idée rassurante à son compagnon.

« Vous ne connaissez guère la nature d'un Mingo, lui répondit le chasseur en secouant la tête d'un air incrédule : il est inouï qu'il batte en retraite sans emporter au moins une chevelure conquise sur son ennemi. Vous avez dû vous apercevoir qu'ils étaient au moins une quarantaine à hurler ce matin sur la rive; ils savent trop bien quel est notre nombre pour renoncer sitôt à leur chasse. Mais silence! Ne voyez-vous rien là-bas, tout près de la première chute? Regardez; ces coquins n'ont-ils pas eu l'audace de tenter le passage à la nage, et, pour notre malheur sans doute, ils ont eu l'habileté de se maintenir entre les deux courants,

au milieu de la rivière. Je les vois fort bien ; ils vont arriver dans un instant à la pointe de l'île. Silence, major ! Surtout ne vous montrez pas, si vous ne tenez pas à avoir la tête scalpée en aussi peu de temps qu'il en faut pour tourner le couteau autour de votre crâne. »

Le jeune officier souleva avec précaution la tête, et il fut témoin d'une chose qui, avec raison, lui parut un miracle d'adresse et de témérité. L'action constante de l'eau avait, à la longue, entamé l'arête vive du rocher, de manière à rendre la première chute moins violente et moins perpendiculaire ; l'eau de la cascade glissait un peu sur la pente dont l'angle aigu s'était adouci. Plusieurs sauvages avaient eu l'audace de se laisser aller au courant, espérant ainsi être portés vers la pointe de l'île, aux deux côtés de laquelle s'épanchaient les deux formidables chutes d'eau : c'était le seul moyen qu'ils eussent d'assouvir leur vengeance. Un long siège n'était pas dans leurs habitudes, et ils voulaient en finir.

Le chasseur achevait à peine sa remarque et le major avait eu à peine le temps de les apercevoir, que quatre d'entre eux montrèrent leur tête au niveau de quelques troncs d'arbres et de broussailles que la rivière avait entraînés dans son cours, et qui s'étaient arrêtés à la pointe de l'île, où ils étaient venus échouer ; c'était cet amas de débris et la façon dont il s'était formé qui avaient suggéré aux sauvages l'idée de tenter cette périlleuse entreprise. Derrière eux nageait un cinquième Iroquois ; mais la direction qu'il suivait s'écartait un peu du milieu de la rivière ; il n'avait pas eu la force de résister au courant ; il se sentait entraîné et faisait de vains efforts pour rentrer dans la ligne de l'île où le mouvement des flots était plus lent. De temps en temps, jugeant sans doute la lutte au-dessus de ses forces, il allongeait le bras dans la direction de ses compagnons comme pour demander secours. Il se trouvait en

pleine lumière et bien en face du chasseur et d'Heyward, ils suivaient tous ses mouvements : un instant ses yeux étincelèrent comme prêts à sortir de leur orbite, la violence du courant l'emportait; il dut céder, à bout de forces; l'abîme l'engloutit, et l'on n'entendit pas le hurlement de désespoir que lui arracha la certitude de sa perte.

La générosité naturelle et le souci charitable de venir en aide à un malheureux fit faire un mouvement au jeune major comme s'il voulait s'élancer au secours de cet homme; mais cet élan fut promptement réprimé par son voisin, qui lui abattit sa lourde main sur l'épaule en lui disant à voix basse, mais avec une grande fermeté :

« Qu'allez-vous faire? Vous voulez donc attirer sur nous une mort certaine en révélant aux Mingos où nous sommes cachés? Le pauvre diable s'en va aux abîmes d'où l'on ne revient plus... C'est une charge de poudre épargnée; il importe de ménager nos munitions, nous ne savons pas combien de temps va durer le siège que nous soutenons; les munitions, d'ailleurs, nous sont aussi précieuses que l'haleine au daim poursuivi. Renouvelez, je vous prie, l'amorce de vos pistolets; l'humidité de l'air, causée par la cataracte, peut avoir envahi déjà votre poudre; puis tenez-vous prêt pour un combat corps à corps aussitôt que j'aurai tiré mon coup; soyez bien attentif, et pas un faux mouvement : de notre énergie et de notre sang-froid dépendent notre vie et celle de vos compagnes. »

Quelques secondes plus tard, le chasseur, plaçant un doigt dans sa bouche, fit entendre un sifflement prolongé, auquel on répondit presque aussitôt de l'autre côté du rocher où étaient postés les deux Mohicans. A ce signal, qui parvint jusqu'à eux malgré la distance et le tumulte des eaux, les quatre nageurs soulevèrent la tête afin de chercher à distinguer d'où il pouvait partir; mais ce regard jeté sur l'île fut si rapide, que les quatre têtes disparurent à la

fois. Le major, qui avait suivi ce manège, fut surpris d'entendre un léger bruit derrière lui : il se retourna et vit Uncas qui s'avançait vers eux en rampant sur le sol et en se dissimulant à l'ennemi de la manière la plus habile. Œil-de-Faucon lui dit à voix basse quelques mots en delaware; aussitôt le jeune homme prit la position qui lui était indiquée, sans hésitation, avec une admirable prudence et un sang-froid imperturbable. Heyward se sentait en proie à l'impatience la plus vive; il brûlait d'en venir promptement à l'action; il se sentait emporté par une impulsion qui allait devenir tout à fait irrésistible. Aussi trouva-t-il un peu hors de propos, bien qu'il n'en laissât rien paraître, le soin que prit à ce moment Œil-de-Faucon de donner aux deux jeunes gens quelques leçons sur l'usage raisonné et pratique des armes à feu.

« L'arme la plus sûre et la plus dangereuse de toutes, leur dit-il, est le fusil à canon long et bien trempé; mais il a besoin de se trouver en bonnes mains et il exige un bras vigoureux, de la résistance, un coup d'œil juste, et surtout, entendez-vous, Uncas, pour rendre tous les services qu'on attend de lui, une charge bien mesurée. Les armuriers qui passent leur temps à fabriquer d'autres armes sont des gens peu sérieux et qui ne réfléchissent pas assez à l'importance de leur métier; ils font un tas de joujoux comme vos fusils de chasse ou vos pistolets d'arçon... »

Au milieu de cette belle dissertation, il fut interrompu par Uncas, qui fit entendre à demi-voix l'exclamation favorite de sa nation, et qui a toujours été interprétée par ces mots : « Prenez garde!... Hugh! Hugh! »

« C'est bien, murmura Œil-de-Faucon, je les vois, je les vois fort bien! Les voilà qui se disposent à grimper sur la rive, et j'aperçois leurs rouges poitrines hors de l'eau. »

Il regarda encore une fois fort attentivement son amorce et sa pierre à fusil, puis il dit avec une animation contenue :

« Qu'ils viennent, ces Mingos! qu'ils viennent! Le premier d'entre eux qui va s'avancer sur le rocher est bien sûr de trouver la mort, quand ce serait Montcalm lui-même! »

Comme il prononçait ces derniers mots, quatre sauvages mettaient en même temps les pieds sur les rochers; les hurlements épouvantables de leurs compagnons restés sur la rive éclatèrent immédiatement dans tous les bois voisins. Le major, toujours impétueux et ne pouvant se faire à la lenteur de ses hôtes des bois, voulait courir à la rencontre de ses adversaires, mais il dut encore une fois modérer son impatience en voyant le calme inébranlable de ses deux compagnons. Bientôt les Indiens venus à la nage commencèrent à gravir les rochers en poussant leur cri de guerre, puis se mirent à avancer avec précaution vers l'intérieur de la petite île. Alors Œil-de-Faucon souleva lentement son fusil au milieu des pins; le coup partit, et l'Indien qui marchait en tête, faisant un bond terrible comme un daim blessé, fut sans retard précipité du haut des rochers dans le fond des abîmes.

« Maintenant, dit-il aussitôt, les yeux étincelants d'ardeur, maintenant, Uncas, il faut nous servir de nos couteaux; » et le sien, long, tranchant, aiguisé, avait déjà remplacé dans sa main redoutable son arme favorite, la longue carabine. « Chargez-vous de celui qui est le plus éloigné, Uncas; nous aurons soin des deux autres coquins. »

Uncas allait déjà au-devant de son adversaire; Heyward passa un de ses pistolets au chasseur, et quand ils furent à portée, tous les deux firent feu en même temps, mais sans plus de succès l'un que l'autre.

« J'en étais sûr! je le savais bien! s'écria le chasseur en jetant avec dédain par-dessus les rochers l'arme misérable qu'il méprisait si complètement. Allons, chiens de l'enfer! venez ici, arrivez! Vous allez trouver à qui parler

dans la personne d'un homme dont le sang n'est pas croisé. »

Il était déjà aux prises avec un sauvage d'une taille gigantesque et d'un aspect aussi féroce que repoussant. Duncan, de son côté, se trouvait attaqué par le troisième Indien. Œil-de-Faucon et son ennemi, avec une adresse égale, se saisirent l'un l'autre en s'emparant à la fois du bras qui était armé du couteau meurtrier, et tous leurs efforts tendirent dès lors à dégager leur main prisonnière sans lâcher celle de l'autre. Enfin le chasseur, avec ses muscles robustes, sa grande habileté et son coup d'œil sans rival, parvint à l'emporter sur son antagoniste moins exercé. Le bras de ce dernier céda aux efforts que faisait le blanc pour se dégager; celui-ci n'eut pas plus tôt sa main droite libre, qu'il plongea avec une vigueur extraordinaire son couteau effilé dans le cœur de l'Indien, qui tomba sans vie à ses pieds.

Durant ce combat, Heyward livrait la lutte la plus redoutable qu'il eût jamais soutenue. La guerre, chez les peuples civilisés, ne présente point de hasards aussi dangereux aux soldats des armées régulières. Dès le premier choc, le couteau du sauvage avait brisé net la lame de son épée, et alors, sans armes défensives, le jeune officier ne pouvait plus compter que sur sa vigueur et l'énergie de son désespoir. Il avait en face de lui un adversaire aussi vigoureux qu'intrépide, et qui, comme lui, devait triompher ou se résigner à mourir; il n'y avait point d'autre alternative ni pour l'un ni pour l'autre. Le major fut assez heureux pour désarmer son ennemi, le couteau du sauvage glissa de ses mains sur le rocher et hors de portée des deux combattants; il ne fut plus question entre ces deux hommes que de savoir lequel précipiterait l'autre dans l'abîme, en s'efforçant de n'y être pas entraîné lui-même. Tous les efforts qu'ils faisaient de part et d'autre ne tendaient plus qu'à les rapprocher de la rive; bientôt le gouffre fut là, tout près, béant, et comme appelant

sa victime, et pouvant les engloutir tous les deux. Le sauvage serrait avec force la gorge d'Heyward, qui, à deux doigts de son visage, voyait ricaner d'une manière féroce les lèvres du Mingo, et il lisait dans ce sourire sardonique l'expression très vive d'une résolution désespérée. Le sauvage consentait à mourir pourvu que son adversaire eût le même sort. Le major se sentait peu à peu entraîné; ses muscles cédaient, son énergie allait céder à son tour. Qui pourra rendre l'angoisse d'un pareil moment? Dans cette extrémité horrible, Duncan vit tout à coup glisser entre le sauvage et lui un bras rouge et la lame brillante d'un couteau : l'Indien lâcha prise aussitôt; les doigts qui étreignaient la gorge d'Heyward se détendirent; la main du sauvage venait d'être coupée par Uncas; un flot de sang jaillit jusque sur l'officier anglais : libre, il recula involontairement, comme s'il eût eu pitié de son adversaire, qui rugissait de douleur; mais déjà le jeune chef mohican, avec un geste de dédain superbe, avait du pied envoyé rouler le Maqua dans le gouffre.

« Vite en retraite! en retraite! cria le chasseur, qui de son côté venait de se débarrasser de son adversaire; cachons-nous vite, notre vie en dépend. Il ne faut pas vous imaginer, ajouta-t-il en s'adressant à Duncan, il ne faut pas vous imaginer que ce soit une chose terminée. »

Le jeune Mohican, après son double succès, se redressa et poussa un grand cri de triomphe, suivant l'usage des Indiens; puis ces trois hommes, sortis vainqueurs d'une semblable lutte, descendirent du rocher, théâtre de leurs exploits, et revinrent s'embusquer promptement aux mêmes places qu'ils avaient occupées avant le combat, le chasseur et Uncas toujours calmes, le jeune major surexcité au plus haut point, mais absolument maître de lui.

La perspective présentée par le chasseur et la prédiction qu'il venait de faire étaient fort effrayantes, mais non sans

motifs. Durant le combat dont nous venons de raconter les diverses péripéties et l'issue, nulle voix humaine ne s'était mêlée au bruit de la cataracte; on eût dit que l'immense intérêt attaché au résultat de cette lutte terrible tenait, sur les deux rives de la rivière, tous les sauvages en suspens : ils ne poussèrent pas un cri, ils ne tirèrent pas un coup de feu; les adversaires changeaient trop souvent de position, leurs évolutions étaient trop rapides, ils se confondaient trop souvent ensemble pour qu'une balle ne courût pas risque d'être fatale à un ami comme à un ennemi. Les Indiens prirent, sous ce rapport, une vive revanche. La victoire ne fut pas plus tôt déclarée, que la forêt tout entière retentit de leurs hurlements de rage, de leurs cris de vengeance et de férocité; ils se livraient, sans pourtant se démasquer, — la prudence la plus achevée s'associant toujours, chez l'Indien, même à l'émotion la plus violente et la plus capable de le mettre hors de lui, — à toutes sortes de mouvements désordonnés; les cris ne suffirent point au besoin de manifester leur colère, ils firent pleuvoir sur l'ilot qui abritait la petite garnison une pluie de balles : on eût dit que, ne pouvant atteindre leurs ennemis, ils en rendaient responsables les rochers du Glenn, et s'acharnaient à venger sur eux la mort de leurs compagnons.

Qu'était devenu Chingachgook durant la lutte soutenue par son fils et ses deux amis? Avec un calme et une résolution inébranlables, il était resté à son poste parfaitement à couvert, et continuait à tenir les sauvages à distance, les obligeant à se cacher, prêt à leur envoyer une balle à l'occasion. Lorsque son fils eut poussé son cri de triomphe, sans tourner la tête, sans cesser d'observer ses ennemis, heureux de la victoire d'Uncas, il avait répondu par un cri semblable; puis, satisfait d'avoir ainsi témoigné sa joie et montré qu'il suivait, sans les voir, les péripéties diverses de la lutte que lui dérobait le rocher interposé entre lui et les siens, il



Œil-de-Faucon n'eut pas plus tôt la main droite libre, qu'il plongea son couteau effilé dans le cœur de l'Indien.

ne trahissait plus sa présence que par les coups de fusil qu'il tirait de fois à autre. Un temps assez long s'écoula ainsi, et l'ardeur du combat le fit paraître court, pendant lequel les assaillants, comme cédant à un entraînement irrésistible, ne cessèrent pas de tirer. Autour des assiégés, les rochers, les arbres, les plantes, tout porta bientôt la marque des balles, s'abattant sur eux comme la grêle en un jour d'orage. Mais les positions étaient bien choisies, et les abris, pour être simples, n'en étaient pas moins sûrs; jusqu'à présent, malgré le nombre des ennemis et l'impétuosité de leur tir, David la Gamme seul avait été blessé.

« C'est bien! c'est bien! qu'ils brûlent leur poudre, — disait le vieux chasseur avec le plus grand sang-froid, pendant que les balles pleuvaient autour de lui et menaçaient sa tête et celles de ses compagnons; — quand il leur plaira de cesser, nous renouvellerons nos munitions en ramassant leur plomb. Ils peuvent aller, les bandits qu'ils sont! il faudra bien qu'ils cessent ce jeu avant que les rochers leur demandent quartier. Écoutez-moi, Uncas, vous mettez encore dans votre fusil une charge de poudre trop forte; jamais fusil qui repousse ne lance sûrement une balle au but. Ne vous avais-je pas dit de viser ce mécréant au-dessous de la ligne blanche de son front? Et, vous voyez, votre balle a passé deux pouces au-dessus de sa tête. Il faut de l'attention, de la rectitude; un Mingo a la vie dure; l'humanité réclame qu'on les tue net, pour ne pas les faire trop souffrir. Il est toujours bon d'écraser un serpent le plus vite possible.

Le chasseur, contre son habitude quand il s'adressait au jeune Delaware, avait parlé en anglais, et il était aisé de voir, à un léger sourire qui se jouait sur les lèvres d'Uncas, qu'il avait parfaitement compris; mais il ne répondit point et n'essaya même pas de se justifier.

Le major crut qu'il était de son devoir d'intervenir.

« Je ne saurais souffrir, dit-il assez vivement, qu'on se permette d'accuser Uncas de manquer de jugement ou d'adresse. Il vient de me sauver la vie, donnant la preuve d'une habileté à la hauteur de son sang-froid. Il s'est fait de moi un ami dévoué, et certes on n'aura jamais besoin de me rappeler ce que je lui dois pour venir à son aide en toute circonstance, et prendre sa défense contre quiconque osera l'attaquer. »

Uncas, entendant ces paroles, prononcées avec l'accent de la vérité et de l'émotion la mieux sentie, se souleva à demi et tendit la main au jeune major. Pendant que le Mohican répondait ainsi à ses protestations de dévouement, Duncan put voir briller dans les yeux de l'enfant des forêts une telle intelligence et une telle élévation, que le sauvage, sa couleur et sa race disparurent complètement : l'Indien avait fait place à l'homme dont la nature, les idées et les sentiments se sont perfectionnés dans le contact de ses semblables, au sein des nations civilisées.

Le chasseur, que sa naissance et sa vie actuelle, prédisposaient à occuper une place intermédiaire entre les deux races, si loin l'une de l'autre, ne voyait pas avec indifférence les marques réciproques d'amitié que se donnaient les deux jeunes gens. Il n'était point insensible à cet échange d'affection dévouée entre Uncas, qu'il aimait comme son fils, et le jeune et brillant officier, qu'il respectait à cause de sa haute position, et qu'il commençait à apprécier pour son courage. Néanmoins il se contenta de dire, comme étranger à la scène dont il venait d'être le témoin, et sur le ton le plus calme :

« La vie! la vie est une obligation que des amis se doivent souvent l'un à l'autre dans le désert. Je n'hésite pas à dire que j'ai rendu plus d'une fois quelques services de ce genre à Uncas; et, pour mon compte, je me souviens que ce jeune homme s'est placé cinq fois entre la mort et moi : trois fois

durant la guerre avec les Mingos, une autre en traversant l'Horican, et la dernière lorsque...

— Oh! oh! interrompit le major, voilà une balle un peu mieux ajustée que les autres! » Et, d'un mouvement involontaire, il s'écartait, montrant une balle qui venait de frapper le rocher à quelques pouces de sa tête, et qui tombait à ses pieds.

Le chasseur ramassa la balle, l'examina avec le plus grand soin, et dit d'un air préoccupé, en secouant la tête :

« C'est bien étrange, cela : une balle ne s'aplatit pas en tombant. On dirait que les Maquas tirent sur nous du haut des nuages. »

Cette observation était à peine achevée, que le fusil d'Uncas était déjà pointé vers le ciel; il n'y avait qu'à suivre la direction de son arme pour trouver l'explication du mystère. Un chêne immense dressait sur la rive droite du fleuve ses branches énormes, juste en face de l'endroit occupé par nos combattants. Un sauvage était monté presque jusqu'en haut, et là, bien dissimulé par les branches de l'arbre et son feuillage épais, il dominait la situation des trois assiégés, qui avaient regardé leur forteresse, par trop primitive, comme inaccessible aux balles des Iroquois. Cet ennemi, caché par le tronc de l'arbre, se présentait alors un peu à découvert, se penchant pour juger lui-même de l'effet de son premier feu; voilà pourquoi Uncas, l'ayant aperçu, avait tourné son fusil de son côté.

« Ces démons, pour se venger et tomber sur nous, sont capables d'escalader le ciel même. Il faut y mettre bon ordre. Uncas, ne tirez pas encore; attendez que je cherche le joint, nous ferons feu des deux côtés en même temps. »

Le jeune Mohican obéit. Le chasseur donna le signal, les deux coups partirent ensemble; les débris de feuilles et d'écorce jaillirent en l'air de tous côtés et furent emportés par le vent. Mais l'Indien, dissimulé derrière sa branche, ne fut

point atteint; il avança alors la tête, et, avec un sourire féroce, il ajusta à son tour ses adversaires, et sa balle vint se loger dans le bonnet du chasseur. Tous les autres sauvages s'étaient aperçus de cet incident; ils commencèrent, en hurlant de toutes leurs forces, par tirer sans relâche une grêle de balles autour des fragments de rochers qui abritaient nos trois amis. Ils pensaient que le sauvage monté au haut du chêne finirait par les atteindre et en avoir raison; ils couvraient donc les environs de leur feu, afin d'empêcher les assiégés de sortir d'une cachette où il leur paraissait maintenant certain qu'ils trouveraient inévitablement la mort tous les trois.

Le chasseur devina leur projet, et, après avoir regardé autour de lui, non sans une inquiétude marquée, il dit à Uncas :

« Allons! il est urgent de mettre ordre à cela. Appelez le Grand-Serpent, ce ne sera pas trop de toutes nos armes pour faire tomber cette chenille de son arbre. »

Uncas fit entendre le signal, et, avant même que le chasseur eût rechargé son fusil, Chingachgook était auprès de lui. Aussitôt qu'on eût indiqué au vieux guerrier la position de leur ennemi, il fit entendre son exclamation favorite : « Hugh! » Puis, sans témoigner ni crainte ni surprise, il examina froidement la situation. Un entretien de quelques minutes mit les trois braves d'accord, et ils se séparèrent pour exécuter en toute hâte le plan qu'ils venaient de concerter si rapidement : les deux guerriers delawares s'écartèrent, afin de se placer ensemble sur la gauche, Œil-de-Faucon prit la droite.

Depuis l'instant où ils l'avaient aperçu pour la première fois, le guerrier posté dans les branches du chêne n'avait pas cessé de tirer sur ses ennemis, ne mettant d'intervalle entre ses coups que le temps nécessaire pour recharger son arme. Comme ses adversaires le tenaient à l'œil, il ne lui

était pas facile de bien ajuster, car dès qu'il mettait à découvert une partie de son corps, il devenait aussitôt le point de mire du chasseur et des Mohicans. Malgré la difficulté qu'il éprouvait, ses balles arrivaient assez près du but visé par lui. Heyward, que son uniforme désignait plus particulièrement aux coups, avait déjà eu ses habits percés par plusieurs balles; un dernier coup, comme ses amis s'éloignaient pour prendre leurs dispositions, lui effleura le bras, et même quelques gouttes de sang coulèrent de cette légère blessure.

Le sauvage s'aperçut de ce premier résultat, et, enhardi par le succès, il fit un mouvement pour ajuster encore avec plus de soin son ennemi; ce mouvement mit à découvert sa jambe et sa cuisse droite. Les regards perçants d'Uncas et de son père saisirent cette occasion; ils ajustèrent avec soin, lâchèrent leurs coups en même temps, et avec tant de simultanéité, que les deux décharges ne produisirent qu'une seule explosion. Les deux coups portèrent; le malheureux sauvage, voulant retirer sa cuisse blessée, fit un effort violent qui découvrit son corps de l'autre côté. Rapide comme la foudre, Œil-de-Faucon fit feu à son tour. Tout aussitôt le fusil du Huron glissa de ses mains, et lui-même tomba en avant, ses jambes, brisées toutes les deux, ne pouvant plus le soutenir; pourtant, dans sa chute, il s'accrocha des deux mains à une branche qui pliait sous son poids, et il demeura là suspendu au-dessus de l'abîme, au bord duquel croissait le chêne pris pour siège de son embuscade.

« Par pitié! s'écria Heyward, qui ne put supporter l'horreur d'un pareil spectacle, je vous en prie, envoyez-lui une balle qui achève ses souffrances en même temps que sa vie.

— Pas un caillou! répondit Œil-de-Faucon; il ne faut pas brûler notre poudre inutilement, car les combats avec les Indiens durent parfois bien longtemps; celui-là, son affaire

est faite, ne nous en occupons plus. Il nous faut songer à nous; Dieu, qui a mis en nous l'amour de la vie, veut que nous fassions tout ce qui est en notre pouvoir pour sauver nos chevelures. Gardons nos balles et notre poudre. »

Cet argument était si juste et ce raisonnement si fort, qu'il n'y avait rien à répondre; il ne fallait pas perdre une seule chance, pour minime qu'elle fût; il ne fallait rien laisser au hasard, hélas! Et pour arriver à quel résultat? Quelle serait l'issue de cette lutte?

Était-il vrai, comme l'avait dit le chasseur, sans doute pour laisser aux deux jeunes filles une lueur d'espérance, que le secours pouvait venir de Munro? Et puis, en admettant qu'il pût envoyer à leur recherche, qui donc guiderait ses émissaires? Il fallait forcément être impitoyable! Mais encore, à quoi cela servirait-il?

La position du pauvre sauvage suspendu au-dessus de l'abîme était si poignante, que les hurlements des Indiens cessèrent de se faire entendre; ils interrompirent même leur feu, et des deux côtés les yeux de tous les combattants demeurèrent fixés sur ce malheureux, placé dans une situation désespérée. A cause de la flexibilité de la branche, son corps cédait à l'impulsion du vent; ses souffrances devaient être horribles; néanmoins il ne laissait pas échapper une plainte ni un gémissement; on pouvait lire sur sa physionomie, malgré la distance, une angoisse dont l'expression, aussi hardie que désespérée, semblait encore braver et menacer ses ennemis.

Touché, cédant malgré lui à la pitié, Œil-de-Faucon leva trois fois son arme pour abréger les souffrances du blessé; mais l'instinct d'une prudence plus forte lui fit à chaque fois reposer à terre la crosse de son arme. Bientôt les forces du Huron l'abandonnèrent peu à peu, une de ses mains retomba inerte le long de son corps; on le vit faire d'inutiles efforts pour la relever, afin de saisir de nouveau la branche

à laquelle il s'était accroché; ces tentatives infructueuses portèrent au dernier degré l'horreur de ce lamentable spectacle. Œil-de-Faucon n'y put résister plus longtemps; son coup partit; la tête du sauvage se pencha sur sa poitrine, un frisson parcourut tous ses membres, sa dernière main lâcha la branche, il tomba dans le gouffre et disparut pour toujours.

Le coup était à peine parti, que le batteur d'estrade s'écria :

« J'ai agi comme un enfant, c'était ma dernière charge de poudre et ma dernière balle. Uncas, courez au canot, et rapportez-moi la grande corne, car nous avons besoin de notre poudre jusqu'au dernier grain, ou je ne connais pas ces Mingos. »

Uncas partit; mais, à peine arrivé sur le bord, il poussa un cri d'effroi; un sauvage venait de découvrir le canot et l'avait lancé dans le courant, où il s'en allait à la dérive.

« Il est trop tard! dit le chasseur; et voilà les trois meilleurs fusils de la forêt ne valant pas mieux qu'une branche de bois vermoulu.

— Qu'allons-nous faire? » dit Heyward.

Œil-de-Faucon lui répondit en tournant une main autour de sa chevelure d'une façon expressive et des moins rassurantes.

« C'est impossible! nous pouvons encore nous défendre.

— Avec quoi? dit le chasseur; avec des larmes, comme des femmes? Non! non! prouvons à ces Iroquois que nous savons mourir avec fermeté. »

Les deux Indiens, affectant le plus grand calme et même une dignité pleine de hauteur, avaient jeté leurs couteaux à terre et dégarni leur front des plumes qu'ils portaient, offrant, pour ainsi dire, leur longue mèche de che-

yeux, avec un stoïcisme parfait, à la main qui devait les scalper.

« Chingachgook, mon frère, dit Œil-de-Faucon, nous venons de combattre ensemble pour la dernière fois.

— Onze Maquas sont déjà tombés, répondit le Grand-Serpent, nous pouvons mourir. »

X

« Pourquoi mourir? dit tout à coup, à deux pas en arrière, la voix douce de Cora; ne pouvez-vous traverser la rivière à la nage et fuir dans les bois?

— Rien ne serait plus aisé, répondit le chasseur, la rivière est libre; mais ne vaut-il pas mieux mourir que vivre en guerre avec sa conscience? Que répondrons-nous à Munro, nous reprochant d'avoir abandonné ses enfants?

— Allez plutôt le trouver, reprit la courageuse jeune fille; dites-lui de nous envoyer du secours, et, si le secours arrivait trop tard, portez-lui au moins le souvenir et la dernière pensée de ses enfants. »

Le chasseur, violemment excité par cet énergique conseil, dit en se tournant vers ses amis :

« Il y a de la raison dans les paroles de cette jeune fille. Avez-vous entendu ce que vient de dire la femme blanche, Chingachgook? Uncas, que pensez-vous de son idée? »

Le Grand-Serpent et son fils écoutèrent gravement l'explication que leur donna Œil-de-Faucon; le vieil Indien, réfléchissant un instant, se contenta de dire : « Bon! » ramassa son tomahawk, montra les bois environnants, et, gagnant

le bord de la rivière, disparut dans les eaux écumantes du torrent.

Le chasseur, demeuré quelques instants encore, disait à Cora :

« La sagesse est donnée parfois aux jeunes gens comme aux vieillards. Je pars pour chercher du secours; si l'on vous entraîne dans les bois, cassez sur votre chemin le plus de petites branches possible; appuyez fortement vos pieds sur le sol, afin que le chemin garde vos traces, et comptez sur le dévouement d'un ami. »

Il prit la main de la jeune fille, la serra avec affection, puis, avec un visible chagrin, il cacha sa longue carabine dans les broussailles.

« S'il m'était resté un grain de poudre, je n'aurais pas subi cette honte. » Après avoir murmuré ces quelques mots comme se parlant à lui-même, il disparut à son tour comme l'avait fait le Mohican.

Uncas n'avait pas dit une parole, n'avait pas fait un mouvement; il paraissait étranger à ce qui venait de se passer. Cora s'approcha de lui, et montrant la rivière :

« Pourquoi ne suivez-vous pas votre père et votre ami ? lui dit-elle.

— Uncas veut rester ici, répondit avec douceur le jeune Indien.

— Comment ! reprit la jeune fille, qui avait remarqué l'excessive délicatesse du sauvage et le plaisir qu'il éprouvait à les servir, elle et sa sœur; je voulais précisément vous charger d'un message plus particulier pour mon père : allez lui dire que je le prie de vous donner tous les moyens de nous sauver; dites-lui que je compte surtout sur vous. »

Le visage d'Uncas prit une teinte triste et mélancolique, mais il n'hésita plus. Une seconde plus tard il s'était aussi glissé sans bruit dans le fleuve.

Alors Cora, qui ne voulait pas qu'aucun de ses défenseurs mourût inutilement pour elle, se tourna vers Heyward :

« Je sais que vous êtes un habile nageur ; ne suivrez-vous pas l'exemple que viennent de vous donner ces trois guerriers ?

— Est-ce là ce que vous attendez de celui qui a promis de veiller sur vos jours et de vous conduire à votre père ?

— Songez que vous ne pouvez plus nous rendre aucun service ; puis la mort est le pire qui nous puisse arriver, et toute créature ne doit-elle pas être prête pour l'heure où son Créateur l'appelle ?

— Cora ! dit le jeune homme, il y a des maux pires que la mort, et la présence d'un ami prêt à mourir pour vous peut vous en préserver. »

Cora ne répondit pas ; elle prit le bras d'Alice, qui était loin d'avoir sa fermeté, et rentra avec elle dans la seconde caverne.

Heyward avait le cœur si serré, qu'il avait encore peine à se rendre compte de ce qui venait de se passer. Tout était, d'ailleurs, rentré dans le calme le plus complet ; il s'avança sans précaution jusqu'au bord du fleuve, et put croire que le danger avait disparu ; il s'efforça de se persuader que les Iroquois avaient abandonné leur entreprise : l'espérance rentra dans son âme, et, apercevant David, toujours endolori de sa chute et souffrant de sa blessure, peu grave d'ailleurs, il lui proposa d'aller rejoindre les deux sœurs ; il osa même lui parler d'user de son talent pour dissiper leurs frayeurs. Le musicien sourit à cette allusion, un éclair de plaisir brilla dans ses yeux, et tous les deux rentrèrent sous la voûte obscure.

Le premier soin du major fut de barricader l'étroite entrée avec des pierres et des branches sèches ; ces fortifications achevées, il vint s'asseoir sur le rocher, auprès de ses compagnes, et, serrant dans sa main son pistolet, il attendit.

« Je me sens plus calme, dit la jeune Alice ; nous n'avons sans doute rien à craindre ici. Mettons notre espoir dans ces hommes généreux qui se sont déjà exposés à tant de périls pour nous sauver. »

David la Gamme feuilletait son petit livre, paraissant chercher un hymne qui convînt à la circonstance. Tout à coup, — il avait trouvé ce qu'il cherchait sans doute, — il s'écria : « L'Ile de Wight ! » et préluda, se donnant le ton avec son instrument favori ; puis il ajouta :

« L'Ile de Wight est un bel air ; les paroles sont solennelles. Chantons ce cantique avec tout le respect convenable. »

La mélodie, malgré la faiblesse de la voix de David, était touchante ; le front d'Heyward se dérida ; Cora se mit à sourire tristement ; Alice elle-même fixait avec intérêt sur le musicien ses yeux encore pleins de larmes. Le pauvre la Gamme, flatté de l'attention de son auditoire, s'abandonna sans arrière-pensée aux charmes de son art. Le danger semblait maintenant bien éloigné.

Tout à coup d'horribles cris vinrent interrompre la mélodie commencée ; les sauvages avaient pénétré sans bruit dans la caverne, et l'un d'eux venait de trouver sous les branches sèches le fusil d'Œil-de-Faucon ; ils s'exprimaient en mauvais anglais, et ces mots : « La Longue-Carabine ! la Longue-Carabine ! » revenaient à tout moment sur leurs lèvres. Ils savaient maintenant le nom de leurs adversaires ; leur fureur en parut augmentée ; ils se mirent à chercher de tous côtés avec plus d'ardeur. L'un d'eux trouva les traces du sang que le musicien avait perdu : ils poussèrent immédiatement des cris de joie, s'imaginant qu'ils avaient tué le chasseur, ou Chingachgook, ou son fils, et il leur fallait à tout prix retrouver le cadavre.

Le peu de résistance de la barrière élevée par Duncan fut longtemps une sauvegarde, car les Indiens ne pouvaient

s'imaginer qu'un ennemi s'abritât derrière une aussi faible défense. Plusieurs fois même ils s'éloignèrent, occupés à porter leurs investigations sur d'autres points de l'île, et nos malheureux fugitifs purent se croire sauvés; mais les Iroquois revenaient toujours. Par quelles angoisses passèrent le major impuissant et les jeunes filles épouvantées, c'est ce qu'il est impossible de dire.

Au milieu de ces alternatives de craintes et d'espoirs toujours déçus, Alice leva le bras subitement, montrant à sa sœur et à Duncan une figure qui venait d'apparaître à l'étroite ouverture donnant sur la rivière; ils reconnurent leur guide perfide, le Renard-Subtil. En les voyant, il poussa un cri de joie; les hurlements de vingt sauvages se précipitant de l'extrémité opposée, après avoir renversé la faible barrière élevée par le major, remplirent la caverne de confusion et d'horreur. Avant que les malheureux pussent seulement se reconnaître, les Iroquois triomphants les avaient entraînés au dehors, en pleine lumière, et séparés les uns des autres.

Heyward, promptement redevenu maître de lui, observa que, contrairement à leurs habitudes, les sauvages ne se hâtaient point d'abuser de leur victoire. Évidemment ils s'attendaient à trouver d'autres adversaires, car ils continuaient leurs recherches dans les rochers. Lassés sans doute par une infructueuse perquisition, ils revinrent tous vers le major et lui demandèrent d'un ton furieux, en mauvais français, ce qu'était devenu la Longue-Carabine. Duncan feignit longtemps de ne pas comprendre; mais, craignant enfin de les irriter outre mesure, il chercha des yeux Magua, afin de paraître s'en servir comme d'interprète. Le Mingo se tenait à une faible distance, tranquille, ne se livrant plus, pour son compte, à aucune recherche; il avait sûrement atteint son but et trouvé ce qu'il cherchait.

« Le Renard-Subtil est trop généreux, lui dit Duncan,

pour refuser d'expliquer à un ennemi sans armes ce qu'on réclame de lui.

— Ils demandent, répondit sèchement Magua, où est le chasseur qui connaît si bien tous les sentiers de la forêt. »

Heyward hésitant encore à répondre, Magua se tut. Mais les sauvages, impatients, réclamaient à grands cris la Longue-Carabine.

« Vous les entendez? dit Magua nonchalamment; les Hurons réclament le sang de la Longue-Carabine; ils feront couler le vôtre si vous ne leur répondez.

— Il est parti, répondit le major, et hors de leur portée.

— C'est donc un oiseau ou un poisson? reprit Magua en souriant dédaigneusement.

— Ce n'est pas un poisson, dit Heyward; mais, après avoir épuisé sa poudre, il s'est jeté dans le courant qui a dû l'emporter bien loin.

— Et les Delawares? Où est le Grand-Serpent? où est le Cerf-Agile?

— Uncas et son père se sont échappés comme le chasseur. »

Magua ne crut pas devoir insister; la chose lui paraissait plausible; et d'ailleurs il était aisé de voir qu'il faisait bon marché de la Longue-Carabine et des Delawares; ayant retrouvé les deux jeunes filles et le major, il était satisfait.

Durant ce court entretien, les Hurons avaient gardé le silence; mais, quand ils virent les deux interlocuteurs se taire, leurs yeux impatients se tournèrent vers Magua. Il leur montra alors d'un geste la rivière et dit rapidement quelques mots. Rien ne saurait rendre la rage avec laquelle les sauvages accueillirent cette nouvelle : ils poussèrent les cris les plus féroces, accompagnés de menaces à l'adresse des prisonniers. Les uns tournèrent autour d'eux avec des gestes et des cris furieux; les autres, pour marquer leur

mépris, crachaient dans la rivière, complice de leur déconvenue.

Heyward crut sa dernière heure arrivée, et, voyant ses deux compagnes épouvantées de ce tumulte et de ce désordre toujours croissant, il fit les plus grands efforts pour les rassurer et leur inspirer une confiance qui était loin de son cœur.

Bientôt néanmoins le chef de ces sauvages ramena un peu de calme en appelant autour de lui, pour une sorte de conseil, les principaux de la troupe. La délibération fut courte : plusieurs sauvages, partis à la nage, revinrent promptement avec une barque; ils y installèrent le major, les deux jeunes filles et David la Gamme. Un habile pilote dirigea l'embarcation à travers les rochers et les bas-fonds; les autres Iroquois suivirent à la nage, et peu d'instants après les prisonniers débarquaient sur la rive méridionale.

Les prisonniers purent constater qu'ils s'étaient embarqués la veille au soir, en compagnie du chasseur et des Mohicans, en face de ce point, sur la rive opposée. Les chevaux, dont les hennissements de terreur avaient peut-être trahi la présence de leurs maîtres, furent amenés au même endroit. Alors la troupe se divisa : le chef traversa de nouveau la rivière, et, monté sur le cheval du major, disparut dans la forêt, suivi de ses guerriers; les prisonniers restèrent sous la garde de Magua et de six autres sauvages. Ces dispositions inquiétèrent beaucoup Heyward, se doutant bien que leur ancien guide, à la merci duquel ils étaient maintenant, allait les diriger vers le désert, du côté opposé aux possessions anglaises. Surmontant la répugnance qu'il lui inspirait, le major résolut de tenter un accommodement avec Magua. Mais il n'était point aisé d'engager la conversation avec lui. Ce sauvage, hier encore à la solde de Munro, craignait visiblement, en entretenant le major, d'exciter les soupçons de ses compagnons. Il parvint toutefois à les éloigner sous

divers prétextes; puis, d'un air d'indifférence, il dit froidement :

« Si vos paroles sont telles que le Renard-Subtil puisse consentir à les entendre, vous pouvez parler. »

Heyward feignit habilement de croire que Magua allait profiter de son autorité pour le reconduire, ainsi que ses compagnes, au fort William-Henry; il lui laissa entrevoir les dons magnifiques du père, charmé de retrouver ses filles; il parla de ses propres intentions, résolu, disait-il, à récompenser généreusement le sauvage fidèle qui, après s'être perdu dans les bois et avoir vu ses compagnons aux mains de leurs ennemis, avait su les en tirer si habilement et les ramener au but sains et saufs.

L'Indien réfléchissait profondément : le désir de la vengeance et l'appât du gain luttaient évidemment en lui. Duncan voulut essayer de nouveaux arguments et promettre encore; mais le sauvage l'interrompit :

« Cela suffit; le Renard-Subtil est un chef sage, vous verrez ce qu'il fera; taisez-vous : quand Magua parlera, il sera temps de répondre. »

Craignant que ses compagnons ne s'inquiétassent de cet aparté, il se rapprocha d'eux et feignit d'examiner les chevaux, puis il fit signe au major d'aider les jeunes filles à se mettre en selle. Après avoir donné le signal du départ, il prit la tête de la petite colonne, suivi par David la Gamme, qui pour le moment semblait plus préoccupé de sa situation fâcheuse que des merveilles de son art; les deux sœurs venaient ensuite, sous la garde d'Heyward; les sauvages fermaient la marche sans se départir un instant de leur vigilance.

Ils avaient pris la route du sud, tournant le dos au fort William-Henry; le major crut encore à une tactique habile de Magua, car il ne croyait pas que celui-ci pût résister à l'effet de ses promesses; il voulait se persuader qu'il faisait

un détour pour éviter l'armée de Montcalm, mais il souffrait à chaque pas de s'éloigner ainsi du théâtre de la guerre, où l'appelaient son honneur et son devoir.

Cora, qu'aucune extrémité ne pouvait abattre, se souvenant des recommandations du chasseur, cherchait à briser quelques branches pour laisser des traces de leur passage; mais les sauvages l'arrêtaient toujours, et leurs regards furieux lui disaient assez qu'ils la surveillaient. Une fois elle parvint à arracher l'extrémité d'une branche de sumac, une autre fois elle laissa tomber son gant; mais ces ruses n'échappaient point à ses farouches gardiens : ils lui rendirent son gant et écrasèrent le buisson de sumac de façon à laisser croire qu'un animal sauvage l'avait foulé au passage. Comme les deux troupes de Hurons avaient emmené chacune deux chevaux, les prisonniers ne pouvaient plus compter que leurs traces seraient un indice sûr pour leurs amis.

Magua, toujours sombre, marchait vite, sans nulle hésitation; il suivait un sentier parfois invisible, perdu dans l'épaisseur de la forêt, mais dont il connaissait tous les détours; son pas ferme et régulier n'indiquait aucune fatigue; il allait à son but, et c'est à peine s'il prit soin de se retourner de temps en temps. Les haltes étaient courtes; de maigres provisions, prises en toute hâte, devaient suffire aux prisonniers; de longues heures se passèrent ainsi sans amener aucun ralentissement dans leur marche; ils ne savaient où on les conduisait ni quels étaient les projets de leur guide. Un soir pourtant, après plusieurs jours de marche, comme ils venaient de traverser une vallée, Magua se mit à grimper sur une petite colline si escarpée, que les jeunes filles durent descendre de cheval pour le suivre; au sommet, il y avait une petite plate-forme et un bouquet d'arbres. Quand ils l'y rejoignirent, le sauvage s'était déjà jeté à terre et étendu sur le gazon pour prendre du repos.

Cette tranquillité, signe de confiance, les effraya. Il ne redoutait donc plus la poursuite de leurs défenseurs? il arrivait donc au but?

L'endroit était bien choisi pour une halte : abrité, facile à défendre, bordé d'un côté par des pousses maigres et rabougries qui cachaient un véritable abîme. Les chevaux furent débridés; on étala devant les prisonniers de misérables provisions; et les sauvages, qui avaient trouvé moyen, malgré la rapidité de leur course, de tuer un faon, se mirent à le dévorer tout cru. Magua seul ne prit point part à ce repas révoltant; il se tenait à l'écart, toujours absorbé par ses réflexions.

Duncan voulut profiter de cet instant pour essayer encore de toucher le cœur de ce misérable, ou au moins de l'éblouir par ses promesses; il lui parla de la douleur du vieux Munro, de la joie qu'il éprouverait à retrouver ses enfants, de sa reconnaissance; mais Magua lui répondait à peine, gardant un visage impénétrable.

« Retirez-vous, dit-il tout à coup; envoyez-moi la fille aux yeux noirs. Le père tiendra sans doute les promesses de la fille. »

Le major courut vers Cora, lui fit connaître le désir du sauvage, et, à la hâte, en la conduisant vers lui, lui fit de brèves recommandations. Le caractère résolu et grave de la jeune fille fit qu'elle n'hésita pas, malgré le dégoût que lui inspirait l'Indien; celui-ci, les voyant approcher, fit signe à Duncan de se retirer :

« Quand le Huron parle à des femmes, toutes les oreilles de sa peuplade sont fermées. »

Comme Heyward hésitait, Cora lui fit signe d'aller rejoindre Alice; puis, se tournant vers Magua, elle lui dit d'un ton ferme et digne :

« Que veut dire le Renard à la fille de Munro? »

Magua commença par raconter son histoire : il était heu-

reux autrefois, considéré dans sa tribu; mais les blancs lui avaient fait boire l'eau de feu, et bientôt, lui qui avait été un grand chef dans sa nation, méprisé et repoussé par les siens, avait dû abandonner son wigwam et sa peuplade : les visages pâles en étaient cause...

« Que puis-je faire pour vous? dit Cora.

— Écoutez, reprit-il; né Huron, j'étais devenu soldat mohawk. Le vieux chef de l'Horican, votre père, fit une loi défendant aux Indiens de boire l'eau de feu et de s'approcher ensuite des tentes de ses soldats. Magua ouvrit la bouche et but l'eau de feu, puis, devenu fou, oublia la défense. — Que fit alors Munro? Qu'en pense sa fille? — Le chef huron fut lié à un poteau et battu de verges, comme un chien, devant tous les guerriers au visage pâle. »

Et Magua, entr'ouvrant le tissu d'indienne qui couvrait sa poitrine, montrait à Cora, épouvantée, des cicatrices que les balles et les couteaux des guerriers lui avaient faites, en criant avec exaltation :

« Celles-là peuvent se montrer, on peut s'en faire honneur; mais votre père a imprimé sur le dos du chef huron des marques qu'il cache honteusement.

— Mon père a peut-être été trop sévère; voulez-vous vous en venger sur ses filles? Oubliez-vous les promesses que le major vous a faites? »

Il lui défendit de faire allusion à ces offres; et, comme elle lui demandait encore ce qu'il voulait d'elle :

« Ce que veut un Huron, dit-il, c'est de rendre le bien pour le bien, et le mal pour le mal. »

Cora vit aussitôt que le major s'était fait illusion sur la perversité de ce sauvage, et elle lui dit résolument :

« Faites-moi du moins connaître vos intentions. Voulez-vous nous réduire en esclavage? Aimez-vous mieux nous tuer? Notre mort tuera notre père, et sans aucun profit pour

vous. Ne vaudrait-il pas mieux mériter une belle récompense en nous rendant à lui ?

— Écoutez, dit encore Magua : votre sœur retournera vers Munro si vous voulez jurer par le Grand-Esprit de ne pas me tromper.

— Que faut-il promettre? dit Cora, gardant son sang-froid.

— Que la fille aux yeux noirs consente à suivre Magua et à habiter pour toujours son wigwam avec lui. »

Avait-elle prévu cette proposition révoltante? Cora, sans montrer la moindre faiblesse, lui répondit :

« Quel plaisir peut trouver Magua à garder dans son wigwam la fille de son ennemi? Il lui serait plus avantageux de prendre l'or de Munro et de partager sa fortune avec une jeune Huronne.

— Quand les coups de verges tombaient sur le dos du chef huron, il pensait déjà à sa vengeance! reprit-il en proie à une exaltation farouche. La fille de la Tête-Grise portant l'eau de Magua, semant et récoltant son grain, faisant cuire sa venaison! Ah! ah! qu'en dira la vieille Tête-Grise? Magua sera vengé!

— Monstre! lui cria la jeune fille, emportée par son indignation, tu t'exagères ton pouvoir! Je saurai bien déjouer ta méchanceté! »

Alors Magua, avec un sourire sardonique, sans prendre la peine de lui répondre, s'en alla rejoindre ses compagnons. Cora, se reprochant presque sa vivacité, retourna auprès d'Heyward et d'Alice, qui attendaient impatiemment la fin de cette pénible entrevue.

Ils n'eurent pas besoin de l'interroger : sa pâleur, ses traits bouleversés, son silence même leur faisaient assez deviner quelle avait été l'issue de cet entretien.

Le Renard-Subtil avait rejoint ses compagnons, et, la rage dans le cœur, avec toute l'habileté dont il était capable, il

s'efforça de réveiller leur ardeur farouche; il leur rappela leurs pertes récentes, la mort de leurs amis, la gloire qu'il leur reviendrait d'emporter au village un trophée de chevelures. La haine des sauvages, ainsi surexcitée, ne leur permit pas de combiner un plan. Magua parlait encore que l'un d'eux, le tomahawk levé, se précipitait sur les prisonniers. Le major se jeta rapidement à sa rencontre pour défendre ses compagnes, et l'ardeur de son courage fit reculer son sanguinaire ennemi. Magua ne voulait pas aller si vite, et une fois encore il eut assez d'autorité pour se faire écouter de ces furieux, que sa parole insinuante parvint à maîtriser.

Hélas! ce n'était point un mouvement de pitié qui le faisait intervenir ainsi! Tout au contraire, sa nouvelle harangue n'avait pas d'autre but que d'engager les sauvages à ne pas donner une mort trop prompte à leurs victimes et à prolonger leur agonie.

Heyward et David, assaillis brutalement, furent liés à des pins; les deux jeunes filles subirent le même sort, mais sans opposer la résistance que les deux hommes, le major surtout, avaient montrée à leurs adversaires trop nombreux.

Les sauvages se mirent à amasser des branches de bois mort pour les bûchers; une joie sauvage éclatait dans leurs yeux; ils poussaient des cris de triomphe et de rage qui épouvantaient Alice. Sans ses liens, la douce et timide enfant fût tombée inerte aux pieds de l'arbre auquel elle était attachée. David la Gamme paraissait réfléchir profondément et semblait étranger à ce qui se passait autour de lui; Cora et Duncan demeuraient fermes, la tête haute et le mépris aux lèvres.

Magua, silencieux, immobile au milieu de ses compagnons surexcités, se rapprocha brusquement de la fille aînée de Munro :

« Eh bien! dit-il, cette tête trop fière pour reposer sur l'oreiller d'un wigwam indien va rouler comme une pierre au bas de la montagne.

— Que veut dire ce monstre? cria Heyward, qui ne pouvait comprendre.

— Rien, dit Cora avec douceur; et qu'importe! employons nos derniers instants à demander au Ciel son repentir et son pardon. »

Magua, qui entendit mal, crut qu'on l'implorait :

« Pardon! cria-t-il, soit! Je renverrai à son père l'enfant aux blonds cheveux et ses deux compagnons, si vous voulez suivre Magua sur les bords du grand lac pour porter son eau et préparer sa nourriture.

— Laissez-moi! reprit Cora avec indignation; ne mêlez pas cette amertume à mes dernières prières, ne vous placez pas entre Dieu et moi. »

Mais ces supplications ne pouvaient le toucher, et brutalement il ajoutait encore en montrant Alice :

« Elle est bien jeune pour mourir. Renvoyez-la à Munro pour prendre soin de ses cheveux gris et conserver la vie dans le cœur du vieillard.

— Que dit-il? s'écria Alice; ma chère Cora, ne parle-t-il pas de nous renvoyer à mon père? »

Cora avait tourné les yeux du côté de sa sœur; son visage portait les traces d'une lutte violente engagée au fond de son cœur; elle eut pourtant le courage de dire :

« Alice, ma chère Alice, le Huron nous promet la vie à toutes les deux, et il vous rendra la liberté, ainsi qu'à Duncan, si je consens... »

La voix lui manqua; elle ne put que lever les yeux vers le ciel, témoin de son angoisse.

« Oh! que vous demande-t-il, chère Cora? Consentez, pour sauver Duncan, pour rendre la joie à notre père! Moi, je saurais mourir pour vous sauver tous les deux!



« Si je veux la vie à ce prix! s'écria le major hors de lui; j'aimerais mieux mourir mille fois! »

— Mourir! reprit Cora, retrouvant son énergie; mourir n'est rien! Mais ne devinez-vous pas ce qu'il ose me demander? Il veut que je consente à l'accompagner dans sa tribu et à devenir la compagne de sa vie... Comprenez-vous maintenant? Faut-il vous sauver à ce prix, chère Alice? Dites-moi, Duncan, me conseillez-vous d'accepter?

— Si je veux de la vie à ce prix! s'écria le major hors de lui; j'aimerais mieux mourir mille fois! N'est-ce pas votre avis, chère Alice? »

La jeune fille s'était affaissée sur ses liens; son visage, décoloré, montrait assez quelles tortures déchiraient son âme; elle releva pourtant la tête, et, avec un sombre éclair dans les yeux :

« Plutôt mourir! cria-t-elle, regardant en face l'ignoble Magua, qui prêtait une oreille indifférente à ce débat suprême; plutôt mourir! Cora! Duncan! mourons ensemble!

— Eh bien! meurs donc! » hurla le sauvage en lui lançant sa hache à la tête; la colère du Huron avait fait trembler sa main, la hache s'enfonça dans le sapin, coupant les boucles blondes de la chevelure d'Alice.

Le désespoir décupla les forces d'Heyward; il brisa ses liens, et, comme un autre Huron levait son tomahawk pour frapper la jeune fille à son tour, et cette fois plus sûrement, il se jeta sur lui; tous les deux roulèrent à terre. Mais le sauvage était nu, et le major, sans armes, offrait plus de prise à son adversaire : Duncan fut bientôt renversé; son ennemi, un genou sur sa poitrine, leva son couteau pour le lui plonger dans le cœur. Le major voyait la lame brillante s'abaisser rapidement vers sa poitrine, quand une balle siffla à son oreille, en même temps que le bruit d'un coup de feu fut entendu; le poids qui oppressait sa poitrine cessa de se faire sentir, et son ennemi, après avoir chancelé un instant, tomba mort à ses pieds.

XI

Les Hurons, frappés de stupeur, apprirent bientôt au major le nom de son sauveur; ils avaient placé leurs armes à feu dans un buisson, à quelques pas en arrière, et Œil-de-Faucon, qui venait de retrouver sa longue carabine, se démasquant tout à coup, ils reconnurent leur impitoyable ennemi, qui se trouvait ainsi placé entre eux et leurs fusils. Un sauvage affolé, et dans l'esprit duquel la soif de la vengeance l'emportait encore sur l'instinct de la conservation, lança sa hache à la tête de Cora. Témoin de cet acte de barbarie, Uncas, qui suivait le chasseur de près, s'élança, et en trois bonds tomba sur le brutal agresseur et l'abattit d'un seul coup. La tête de la jeune fille avait été seulement effleurée par le tranchant du fer, et la forte branche qui la liait au sapin avait été coupée par la hache. Redevenue libre, Cora courut se jeter au cou de sa sœur, et déchirait ses mains en s'efforçant de la détacher à son tour. Chingachgook avait suivi de près son ami et son fils; le major s'était relevé, il avait promptement arraché la hache de Magua, fixée au-dessus de la tête d'Alice, et tous les quatre attaquaient vigoureusement les quatre Hurons. Le premier,

Œil-de-Faucon terrassa son adversaire et lui brisa le crâne; il était temps d'ailleurs qu'il vînt au secours du major; celui-ci avait grièvement blessé son adversaire, mais, emporté par son impétuosité, il s'était jeté sur lui et se trouvait maintenant enlacé par le Mingo de la façon la plus étroite. Il avait dû lâcher sa hache, devenue inutile, et le sauvage s'apprêtait à lui enfoncer son couteau dans le cœur, quand, d'un coup de crosse vigoureusement asséné, Œil-de-Faucon sauva une seconde fois la vie au major. Uncas, de son côté, venait de terrasser le sauvage qui l'avait attaqué : Magua seul luttait encore contre Chingachgook. Les deux ennemis, vigoureux et agiles, avaient roulé dans la poussière; ils s'enlaçaient si étroitement, leurs mouvements étaient si vifs, l'attaque et la résistance si acharnée, que le chasseur, dont la redoutable crosse était levée, que le major, qui épiait le moment de saisir, soit un bras, soit une jambe de Magua pour paralyser sa défense, qu'Uncas, dont le couteau brûlait la main, tant il souhaitait de l'enfoncer dans le cœur de son ennemi, ne parvenaient point à venir en aide au Grand-Serpent. Le coup destiné à Magua risquait toujours d'atteindre Chingachgook. A la fin pourtant le Delaware fit une large blessure au flanc du Mingo; celui-ci lâcha prise, poussa un profond soupir et resta étendu, immobile, ne donnant plus signe de vie. Le Mohican se releva en poussant son cri de triomphe.

« Victoire aux Delawares! » dit Œil-de-Faucon, et en même temps il leva sa crosse pour achever le Huron. Mais le Renard-Subtil devait encore une fois montrer qu'il était digne de ce nom. Nous avons dit que la petite montagne au haut de laquelle se déroulait cette scène de carnage était bordée d'un côté par un précipice à pic; durant la lutte, Magua avait entraîné son adversaire jusqu'au bord de l'abîme; se voyant perdu, il avait laissé croire à sa mort; mais, au moment où Œil-de-Faucon allait lui assener un dernier coup,

d'un brusque mouvement il se jeta dans l'abîme et disparut au milieu des halliers et des broussailles.

« Laissez-le aller ! cria le chasseur aux deux Mohicans qui se lançaient à sa poursuite ; il est seul, il n'a point d'armes, et il est blessé ; laissez-le aller ! Il ne saurait nous nuire. »

Et il s'assura que les cinq autres étaient bien morts. Chingachgook commençait déjà sa récolte de chevelures ; Uncas, au contraire, par respect pour les deux jeunes filles, fit violence à ses habitudes et à sa nature de sauvage, et, au lieu de scalper les Mingos, il courut avec Heyward vers les deux sœurs, s'empressant auprès d'elles, pendant que ce dernier coupait les liens qui retenaient encore Alice. Œil-de-Faucon venait de rendre le même service à David la Gamme.

« Là! lui dit-il, nous voilà tous en liberté. Mais, mon brave, que faites-vous de cet instrument d'argent dont l'embouchure sort de votre poche? Croyez-moi, il faut vous en défaire et l'échanger contre une arme ; un méchant pistolet vous rendrait plus de services.

— Ne faut-il pas des chants d'action de grâces pour la victoire? Si je n'ai pas pris part à la bataille, c'est que mes liens m'en ont empêché ; mais j'ai tout vu, et je célébrerai ta vaillance et ton habileté pendant le combat ; tu es digne des éloges d'un chrétien.

— C'est une bagatelle, reprit le chasseur, flatté pourtant des louanges de David. Je suis bien content, en vérité, d'avoir retrouvé mon vieux compagnon, mon fidèle tueur de daims. »

Et il tournait et retournait en tous sens son fusil, examinant toutes les pièces, faisant jouer la batterie, heureux comme une mère qui palpe doucement les membres délicats de son fils et s'assure s'il est sain et sauf.

Le laissant à ce soin, David se rapprocha de ses compagnons, s'assit sur le point le plus élevé du monticule, tira son

livre de sa poche, et, assujettissant ses lunettes sur son nez, il dit à haute voix :

« Mes amis, remercions ensemble le Ciel de nous avoir sauvés; chantons ensemble un beau cantique à la louange du Seigneur. »

Il indiqua gravement la page, bien qu'il eût seul le psautier; il prit le ton à l'aide de son instrument, et entonna son hymne de l'air le plus pénétré. La reconnaissance était au fond de tous les cœurs, mais nul n'éleva la voix pour l'accompagner. Il acheva son cantique sans se laisser déconcerter par l'apparente indifférence de son auditoire.

Œil-de-Faucon faisait l'inventaire de l'arsenal des Iroquois; il y retrouva les fusils d'Uncas et de Chingachgook. Le major et même le pauvre David purent s'armer de toutes pièces; les munitions étaient d'ailleurs abondantes.

Bientôt le chasseur donna le signal du départ; les deux sœurs descendirent la colline, aidées par Heyward et le jeune Mohican; au bas, elles remontèrent à cheval, et, remises un peu de leurs terreurs, purent reprendre confiance et se réjouir d'avoir retrouvé leurs guides et leurs amis, et l'espoir de rejoindre bientôt leur père.

Cette première étape ne fut pas longue : Œil-de-Faucon quitta le sentier, traversa un ruisseau peu profond, et s'arrêta dans une petite vallée ombragée d'ormeaux. Voyant les Indiens décidés à séjourner un peu en cet endroit, fort agréable d'ailleurs, Heyward fit descendre de cheval les deux jeunes filles; elles purent s'asseoir sur le gazon et prendre quelques instants de repos. Pendant que leurs guides préparaient le repas, Heyward, dont la curiosité était vivement excitée, dit au batteur d'estrade :

« Comment êtes-vous si heureusement arrivés à notre aide? N'êtes-vous donc point allés au fort Édouard chercher du secours?

— Non, non; si nous avions perdu notre temps à courir

jusqu'au fort, vos chevelures ne seraient plus sur vos têtes; nous sommes restés cachés sur les bords de la rivière pour épier les mouvements des Hurons.

— Alors vous avez vu que nous étions découverts?

— Les hurlements des Indiens nous l'ont appris : obligés de nous cacher comme des serpents quand vous avez débarqué, nous ne vous avons plus revus qu'attachés à ces arbres, là-bas, pour y mourir.

— Comment se fait-il que vous ayez pris le bon chemin, car les Hurons se sont partagés en deux troupes, et chacune d'elles gardait deux chevaux?

— Nous nous sommes trouvés dans un grand embarras; mais nous ne pensions pas que les Mingos pussent emmener leurs prisonniers vers le nord, du côté des établissements anglais; pourtant j'hésitais fort, ne trouvant point de branches cassées, et remarquant que toutes les traces des pieds étaient marquées par des mocassins.

— Les Mingos, dit le major, avaient pris la précaution de nous enlever nos chaussures.

— Nous y avons bien pensé, cette ruse n'est pas nouvelle.

— Quelle circonstance vous a pourtant maintenus sur notre piste?

— Ah! je n'ai pas le mérite de l'avoir remarquée, dit Œil-de-Faucon non sans une certaine amertume; c'est honteux à dire pour un homme blanc, qui n'a pas le moindre mélange de sang indien dans les veines! Vous devez votre salut au jugement du jeune Mohican sur un fait que j'aurais dû connaître mieux que lui, un fait que je puis à peine croire, même maintenant que je l'ai vu de mes propres yeux. »

Uncas se tenait modestement à côté du chasseur, la tête baissée; mais ce langage si flatteur du vieux guerrier lui causait le plus grand plaisir. Tous les yeux se portaient sur lui; son embarras en était encore augmenté; il était pour-

tant aisé de voir que ce jeune sauvage avait une nature fine et élevée, et que rien ne lui causait plus de joie que la reconnaissance du major et des deux jeunes filles, heureuses aussi de le remercier.

« Cela est extraordinaire! Mais ne nous direz-vous pas comment Uncas a pu vous décider à poursuivre si sûrement votre route?

— Il eut l'audace, dit le chasseur, de nous assurer que les chevaux des deux jeunes dames plaçaient à terre en même temps les deux pieds du même côté, ce qui, à l'exception des ours, est contraire à la nature des animaux à quatre pattes.

— C'est un mérite particulier à ces animaux. On les dresse ainsi sur les bords de la baie de Narraganset; leur allure est très douce; ils sont fort recherchés, bien qu'on puisse dresser d'autres chevaux à prendre la même allure.»

Les Mohicans avaient écouté cette explication avec une grande attention. Quand le major eut fini, ils se regardèrent l'un l'autre sans parler; le chasseur garda de même le silence, enfoncé dans ses réflexions comme un homme qui classe dans son cerveau une connaissance nouvelle; puis ayant encore jeté un regard curieux sur les deux chevaux, il ajouta :

« N'importe d'où vienne l'allure étrange de ces bêtes, naturelle ou acquise, Uncas l'avait remarquée, et, en suivant leurs traces, nous trouvâmes bientôt une branche de sumac brisée à une hauteur que n'atteint point un homme à pied. Il est vrai que les plus basses branches de l'arbre étaient froissées; mais il était aisé de voir qu'un rusé sauvage s'était aperçu qu'une de ces dames avait rompu une branche, et qu'en foulant et écrasant les autres il avait cherché à nous donner le change pour nous faire croire qu'un animal avait causé tout ce dégât.

— Votre sagacité n'a point été mise en défaut; tout s'est passé exactement comme vous venez de le dire.

— La ruse était trop grossière pour nous tromper; dès lors nous n'avions plus qu'à vous suivre, et nous l'avons fait en toute hâte. Grâce au jugement si sûr d'Uncas, nous avons pu arriver à temps. »

Le chasseur s'était levé; les filles de Munro se mirent en selle; Duncan et David reprirent leurs fusils et marchèrent à leurs côtés. Le batteur d'estrade, selon son habitude, occupait la tête de la petite caravane, et les deux Mohicans, sans échanger un mot, fermaient la marche.

Nos voyageurs reprirent la route qu'ils avaient suivie le matin en sens inverse, et comme prisonniers de Magua. Œil-de-Faucon semblait, aussi bien que le Mingo, se diriger à l'aide d'indices secrets et mystérieux; il marchait, comme lui, toujours du même pas, sans s'arrêter un instant pour délibérer. Un regard rapide sur la mousse des arbres, un coup d'œil sur la position du soleil, qui descendait déjà vers l'horizon, ou la direction des ruisseaux, lui suffisaient pour reconnaître sa route. Ils marchèrent ainsi jusqu'à la nuit; les teintes dorées de la forêt avaient insensiblement disparu, et l'ombre épaisse amassée sous ces voûtes de verdure ne faisait point hésiter le chasseur. Il s'arrêta tout à coup, et se tournant vers la petite troupe :

« Il est temps de faire halte; l'homme doit obéir au signal donné par la nature pour prendre son repos. Notre nuit ne sera pas longue, car il faudra nous remettre en route lorsque la lune se lèvera. Il doit y avoir dans les environs un fort que nous construisîmes autrefois dans la guerre contre les Maquas; il nous offrira un abri pour la nuit. »

C'était une sorte de redoute un peu primitive, bâtiment grossier, élevé à la hâte, au milieu des anciennes guerres, puis abandonné aux hasards de la forêt quand la paix était venue. Le toit d'écorce était tombé depuis longtemps; de petits monticules où l'herbe avait grandi s'élevaient tout autour du tertre sur lequel reposait cette construction en

ruine : les guerriers tombés dans la lutte avaient été enterrés sur place. La vue de ces fosses, perdues dans les bois, fit frissonner les deux jeunes filles.

« Ils sont partis, ils ne sauraient plus nuire à personne, dit le chasseur sur un ton plein de mélancolie, et, de tous ceux qui ont contribué à les placer où ils sont, il n'existe que Chingachgook et moi. Les autres étaient tous membres de sa famille, et vous avez sous les yeux tout ce qui reste de la race antique des Mohicans. »

Puis, se tournant vers les deux sauvages qui l'écoutaient en silence :

« Chingachgook, dit-il, découvrez la source, elle doit être là, quelque part, sous les feuilles sèches; le Cerf-Agile fera un toit de branches touffues, sur un coin du bâtiment, pour garantir les jeunes dames de la rosée de la nuit. »

Les deux sœurs, brisées de fatigue, ne tardèrent pas à s'endormir sur le lit de feuilles mortes qu'Uncas avait promptement préparé pour elles.

Le major voulait veiller au dehors à la sûreté de ses compagnes; il s'appuya contre un tronc d'arbre et ne tarda point, malgré sa bonne volonté, à s'endormir; David s'était couché sans proposer de faire le guet; ses longues jambes ne pouvaient plus le porter. Le chasseur et Uncas ne tardèrent pas à goûter un repos bien mérité; seul Chingachgook, immobile, demeurait chargé de protéger la petite troupe et de la défendre contre toute surprise.

Le temps donné au repos ne devait pas durer bien longtemps; le vieux sauvage ne tarda guère à réveiller ses compagnons. Duncan, qui avait fait d'héroïques efforts pour lutter contre le sommeil, honteux d'avoir cédé, dut pourtant subir encore la mortification de s'entendre remercier chaleureusement par les deux sœurs de la peine qu'il prenait pour elles; il allait, pour se punir, les désabuser, quand son

attention fut brusquement attirée par une exclamation sourde de Chingachgook et par l'attitude préoccupée de son fils.

« Les Mohicans entendent un ennemi, dit le chasseur, déjà prêt à donner le signal du départ.

— Dieu nous en garde! » s'écria Heyward; et, prêtant l'oreille, il distingua quelques bruits vagues dans le lointain. « C'est un animal qui rôde par ici, cherchant sa proie.

— Silence! répondit le chasseur, c'est le pas de l'homme. »

Les deux Mohicans faisaient déjà rentrer les chevaux dans le fort abandonné, et toute la troupe s'y tint soigneusement cachée.

Au bruit des pas se mêlait maintenant le bruit des voix. C'étaient des Hurons : ils étaient au moins une vingtaine; ils s'arrêtèrent non loin du vieux bâtiment; les retardataires rejoignaient les premiers arrivés. Ils suivaient une piste, évidemment celle de la petite troupe, qu'ils ne savaient pas si près d'eux. Ayant tout à coup perdu toutes traces, ils tinrent une conférence qui fut assez longue.

« Ils ne bavarderaient pas ainsi s'ils n'étaient assurés de notre petit nombre; cette conférence montre bien qu'ils connaissent notre faiblesse, » murmura Œil-de-Faucon à l'oreille du major, en regardant à travers une fente, entre deux troncs d'arbre. Le major ne répondit pas; il se contenta de serrer plus fort le canon de son fusil. Les deux Mohicans, droits et fermes comme des pieux, se tenaient dans l'ombre de chaque côté de la porte.

Les sauvages se taisaient maintenant; le chef de la troupe discutait seul la situation et donnait des ordres; on entendait les Hurons s'éloigner dans différentes directions, à la recherche d'indices qui pussent les remettre sur la piste perdue.

Tout à coup l'un d'eux parut dans la clairière, devant la

porte du petit fort; il aperçut les vieilles ruines : la curiosité et la surprise se peignirent sur son visage, qu'éclairait alors en plein la lune, qui venait de se lever. Il fit entendre une exclamation, qui ne tarda guère à attirer tous les autres de ce côté. Comme ils considéraient l'ancien fort, ils aperçurent les monticules formés par les tombes; tout de suite ils reconnurent des sépultures, parlèrent bas entre eux, et, frappés d'un respect religieux et d'une vague appréhension, ils disparurent les uns après les autres, rentrant dans le bois.

« Ils respectent les morts, dit Œil-de-Faucon, appuyant la crosse de son fusil par terre; c'est ce qui leur sauve la vie et à nous aussi peut-être. »

Au bout de quelques instants, on cessa d'entendre les sauvages, qui se retiraient. Le Grand-Serpent donna le signal du départ; les filles de Munro remontèrent à cheval, et la petite troupe poursuivit sa course en toute hâte, à travers les bois, dans une direction opposée.

Le chasseur reprit son poste à l'avant-garde; mais il marchait avec plus de circonspection et s'arrêtait même parfois pour consulter les deux Mohicans. Pendant une de ces haltes, on entendit tout à coup, dans le lointain, le bruit sourd d'une eau courante, et, sans hésiter davantage, la petite caravane se dirigea promptement de ce côté.

Le chasseur et les deux enfants du désert enlevèrent leurs mocassins, faisant signe au major et à la Gamme de les imiter; puis ils poussèrent les chevaux dans le lit du ruisseau et y marchèrent eux-mêmes, pendant plus d'une heure, pour dépister leurs ennemis; quand ils remontèrent sur la rive opposée, la lune se cachait sous d'épais nuages; heureusement le chasseur se retrouvait en pays connu et n'avait plus une hésitation. Mais d'autres obstacles allaient se dresser devant eux : ils entraient dans une région fort accidentée, et suivaient maintenant une gorge profonde

bordée de hautes montagnes; Œil-de-Faucon s'arrêta et attendit que tous ses compagnons l'eussent rejoint.

« Il est facile de suivre un sentier dans le désert, dit-il; mais qui pourra dire s'il ne se trouve pas toute une armée de l'autre côté de ces monts?

— Sommes-nous dans le voisinage de William-Henry, demanda le major, sur le théâtre des opérations militaires?

— Il y a encore du chemin à faire, reprit le chasseur, mais nous pouvons rencontrer des détachements de l'armée française. »

Comme il disait ces mots, ils aperçurent une sentinelle qui marchait de long en large sur les bords d'un étang; ils l'évitèrent, et reconnurent bientôt, à d'autres indices qui ne pouvaient laisser un doute à des hommes si expérimentés, qu'il leur faudrait traverser les positions de l'ennemi pour atteindre le fort.

« Les Français sont campés autour de William-Henry, dit le batteur d'estrade; nous sommes sur la ligne de leurs avant-postes; passer au milieu d'eux, c'est une aiguille difficile à enfiler.

— D'autant mieux, dit Heyward, montrant les vapeurs moins sombres à l'horizon, que le soleil va bientôt se lever.

— Nous pourrions pourtant tenter l'entreprise, dit le chasseur; ces dames mettraient pied à terre, je vous guiderais, et les deux Mohicans se chargeraient, avec leurs couteaux, de rendormir les sentinelles trop vigilantes.

— Je ne veux point de ce moyen, dit Heyward: en guerre avec les Français, je veux les combattre loyalement.

— Il faut alors sortir de la ligne des postes avancés, tourner vers l'ouest et reprendre le chemin des montagnes, où je vous cacherai aussi sûrement que vous pourrez le souhaiter. »

Le jeune homme ayant donné son assentiment à ce projet.

Œil-de-Faucon fit volte-face. La route, assez difficile, était semée de blocs énormes qui avaient roulé des montagnes environnantes; bientôt ils gravirent un sentier étroit et rocailleux qui, serpentant entre les pointes de rochers, les conduisit sur une plate-forme couverte de mousse. Le chasseur dit alors aux deux sœurs de descendre de cheval; puis, les emmenant, avec le major, à l'extrémité orientale du plateau, il leur montra, dans l'éclat de la lumière matinale, la vallée de l'Horican, le fort de William-Henry en face d'eux, et toute l'armée de Montcalm qui l'environnait.

« Nous sommes arrivés quelques heures trop tard; les Français et les Iroquois, leurs alliés, remplissent déjà les bois.

— La citadelle est investie, murmura le jeune officier anglais; ma place serait au milieu des miens. N'y a-t-il donc aucun moyen d'entrer dans le fort? J'aimerais mieux être prisonnier des Français que d'assister ainsi à la lutte en simple spectateur.

— Heyward! s'écria Cora, je suis de votre avis : je ne saurais supporter la vue d'un danger que je ne partage point : allons retrouver mon père. » Et, se retournant vers Œil-de-Faucon, qui ne pouvait s'empêcher d'admirer l'intrépidité de la fille de Munro : « N'avez-vous aucun moyen de nous conduire jusqu'à William-Henry? »

Le batteur d'estrade était bien aise de trouver dans ses compagnons un courage aussi ferme et une aussi noble résolution; mais était-il sage d'essayer, avec deux jeunes filles, de franchir des lignes ennemies, de traverser la zone des projectiles du fort; de risquer, en un mot, la vie de ces enfants, si peu faites pour affronter de pareils dangers? Il hésitait; mais Heyward paraissait si résolu, si impatient; les deux filles du brave commandant semblaient si bien prêtes à tout affronter pour rejoindre leur père et partager son sort, que sa prudence et sa sagesse furent vaincues; cette entre-



« Arrêtez ! cria Munro d'une voix pleine d'angoisse ; arrêtez ! ce sont mes filles ! »

prise tentait d'ailleurs singulièrement sa nature hardie; il céda.

« Le brouillard s'élève! s'écria-t-il; il peut nous favoriser; partons avant qu'il ne monte jusqu'à nous. S'il m'arrive malheur, souvenez-vous de garder toujours le vent sur la joue gauche, ou plutôt fiez-vous aux Mohicans. »

Ayant fait un signe de la main à ses compagnons, il se mit à descendre la montagne, et, par un chemin difficile, mais pourtant praticable, il les conduisit presque en face d'une poterne placée à l'ouest du fort, et distante à peine d'un demi-mille. Le brouillard, qui roulait lentement ses lourdes vapeurs sur les rives de l'Horican, n'avait pas encore envahi le point où ils se trouvaient; force leur fut donc d'attendre cet auxiliaire, qui devait masquer leur marche aventureuse. Les deux Mohicans profitèrent de cet instant de répit pour sonder la profondeur des bois environnants et reconnaître la position de l'ennemi; quand ils eurent rendu compte au chasseur de leur exploration, il s'écria, rouge de dépit et de colère :

« Les Français ont justement placé sur notre chemin un piquet de Peaux-Rouges! Comment savoir, avec ce brouillard, si nous passerons à côté ou si nous tomberons au milieu d'eux?

— Ne pourrions-nous pas faire un détour, dit le major, et reprendre ensuite le bon chemin?

— Avec cette obscurité, quand on s'écarte de la ligne droite, on ne peut jamais savoir si l'on pourra se retrouver. »

Comme il parlait encore, un boulet passa à travers le bois et vint fracasser un sapin non loin d'eux. En même temps Uncas accourait, affirmant que ce projectile, en ricochant par bonds sur le sol, avait laissé une trace qui les conduirait sûrement dans la direction du fort et leur servirait de guide à travers le brouillard, qui maintenant les envahissait de toutes parts.

« Risquons l'affaire, » dit Œil-de-Faucon; et tous se mirent en marche.

Le brouillard était si intense, qu'ils ne se voyaient pas les uns les autres à dix pas. Heyward, suivi de près par David la Gamme, soutenait les deux sœurs : ils avaient déjà fait, d'après leurs appréciations, la moitié du chemin, quand tout à coup, à vingt pas d'eux, un cri formidable se fit entendre :

« Qui vive?

— C'est moi! dit Duncan pour gagner du temps, en entraînant les deux jeunes filles effarées.

— Qui moi? Répondez vite.

— Un ami de la France! cria encore le major en courant encore plus fort.

— Arrêtez! » Et comme, sans le voir, l'ennemi entendait le bruit de leur fuite toujours plus accélérée : « Feu! camarades, cria la même voix, feu! »

Une vingtaine de coups de fusil retentirent à la fois; heureusement les Français avaient tiré un peu au hasard, et les balles n'atteignirent personne. Le major expliqua au chasseur ce qui venait de se passer; celui-ci prenant aussitôt son parti :

« Faisons feu à notre tour, dit-il; ils croiront que c'est une sortie de la garnison du fort; ils n'oseront avancer sans appeler à leur aide; pendant ce temps nous gagnerons du terrain. »

L'idée était bonne; pourtant elle ne réussit point. L'alarme fut aussitôt répandue dans tout le camp; depuis les bords du lac jusqu'aux pieds des montagnes les soldats coururent aux armes.

« Bientôt nous allons avoir toute l'armée sur les bras, cria le major; en avant, il y va de notre vie. »

Malheureusement ce moment de trouble et de confusion avait fait perdre au chasseur la direction vraie; il ne savait plus de quel côté avancer. Il exposait en vain ses deux joues

à l'action du vent; il ne ressentait pas le plus léger souffle d'air.

Uncas vint à son secours; il avait, du sommet d'une petite fourmilière, relevé la trace du boulet.

« Voyons la direction, » dit Œil-de-Faucon, se penchant jusqu'à terre, et il se remit rapidement en marche. Des cris, des imprécations, des coups de fusil retentissaient de tous côtés. Un éclair vif et rapide déchira le brouillard à ce moment; des boulets traversaient la plaine, passant sur leurs têtes.

« Le fort se met de la partie, s'écria le chasseur en s'arrêtant. C'est le brave Munro qui tire; nous sommes entre deux feux. » Puis, se ravisant tout à coup : « C'est du fort que viennent les boulets : alors nous courons comme des insensés vers l'ennemi. Volte-face! volte-face! »

La petite troupe changea de direction : les forces des jeunes filles, soit terreur, soit fatigue, étaient épuisées. Heyward dut emporter Alice dans ses bras, et Uncas, toujours si pénétré de respect pour elle, fut heureux de lui prouver son dévouement en offrant son aide à Cora.

L'ennemi était sur leurs talons; une minute encore, et ils allaient tomber entre les mains des Français.

« Point de quartier pour ces coquins! » cria à quelques pas derrière eux la voix de l'officier qui dirigeait la poursuite.

En même temps une voix forte et impérieuse descendit du haut des bastions du fort :

« A vos postes, camarades! Attendez que vous puissiez distinguer l'ennemi; alors tirez très bas et balayez le glacis.

— Mon père! mon père! cria soudain une voix de femme montant au milieu du brouillard; c'est votre Alice! votre Elsie! c'est Cora! Sauvez vos enfants!

— Arrêtez! reprit la même voix, pleine d'angoisse et de

tendresse paternelle; arrêtez! ce sont mes filles! — Qu'on ouvre la poterne. — Une sortie, mes braves! Mais ne brûlez pas une amorce! une charge à la baïonnette! »

Nos fugitifs touchaient à la poterne, ils la virent tourner sur ses gonds. Duncan laissa passer une longue file d'habits rouges. Il reconnut bientôt son bataillon; alors, passant le bras d'Alice sous celui de David, il se plaça à la tête de ses soldats, et ne tarda guère à mettre en fuite ses adversaires.

Alice et Cora s'aperçurent à peine de la disparition du major : un officier de haute taille, aux cheveux blancs, les attirait déjà dans ses bras, et tandis que de grosses larmes coulaient de ses yeux jusque sur le visage de ses enfants, il s'écriait :

« Soyez béni, mon Dieu! Quel que soit le danger qui me menace, je suis maintenant préparé à le recevoir; j'ai retrouvé mes enfants, que je croyais à jamais perdues. »

La joie du père et des enfants fut bien vive, leurs épanchements très doux; ils avaient cru ne se revoir jamais; à se serrer les uns près des autres, ils se sentaient revivre.

XII

Après les premières effusions de joie, qui ne permettaient point de songer à autre chose, il fallut pourtant bien revenir à la réalité. La situation était fort triste; elle était désespérée; après d'héroïques efforts, Munro devait se l'avouer à lui-même : Webb l'avait oublié. L'armée anglaise n'avait pas fait un pas en avant; le commandant du fort Édouard ne lui avait pas même envoyé un message depuis le jour où nous avons vu un faible détachement venir à son aide comme le major Heyward partait pour lui amener ses deux filles. Les Français avaient pu tranquillement prendre position, établir leurs retranchements et leurs batteries : nul, en dehors de la petite garnison de William-Henry, ne les avait inquiétés. Ils avaient même négligé, soit insouciance, soit dédain, de s'emparer des hauteurs environnantes, d'où ils eussent pu si aisément foudroyer les murs déjà croulants, les tours à moitié démantelées du fort, derrière lesquels s'abritait une si faible garnison. Les alliés de Montcalm, rendus plus nombreux encore par la certitude de la victoire, jaloux de montrer un zèle qui devait leur coûter

si peu, cachant à peine l'instinct de férocité et l'amour du pillage qui les dominaient en présence d'une proie certaine, s'étaient embusqués partout, dans les bois, aux bords de l'Horican, dans les gorges et les défilés des montagnes. Ils étaient si nombreux, si âpres, si animés, que le commandant français se demandait à lui-même s'il pourrait les contenir longtemps encore.

Si découragé, si impuissant que fût le brave Munro, il n'en continuait pas moins la lutte avec vigueur. Heyward avait repris sa place au premier rang des combattants, et le secondait de son mieux. Ses instants étaient si absorbés par les soucis du siège, que depuis cinq jours entiers il n'avait pu revoir ses compagnons de route, ni même les deux jeunes filles auxquelles l'attachaient, il faut le dire, de si dévoués et de si tendres sentiments. Il nourrissait pour la jeune et douce Alice une affection profonde et respectueuse; dirons-nous qu'il se sentait payé de retour? Le major espérait bien, quand la conclusion de la paix lui aurait laissé le loisir de songer à ses propres affaires, changer cette douce liaison, déjà ancienne et que les dernières circonstances avaient encore favorisée, en un lien plus fort et durable. Au début de la campagne, il en avait vaguement dit un mot au père des deux jeunes filles; il lui avait semblé que sa demande n'était pas mal accueillie, mais la délicatesse l'avait empêché d'en rien dire à Alice, et son honneur depuis lui avait fait un devoir d'observer la plus entière discrétion, le père ne s'étant pas prononcé d'une façon assez précise. Munro s'était contenté de répondre à l'allusion timide, mais fort nette, du jeune homme, par l'éloge de ses deux enfants et l'assurance qu'il regardait comme un honneur pour lui et pour les siens la demande du major Heyward.

Les circonstances actuelles n'étaient point faites pour encourager Duncan à pousser plus loin ses prétentions; son parti était pris : il attendrait, et son dévouement le plus

entier aux intérêts du père et des deux jeunes dames serait la seule marque qu'il leur donnerait d'une affection qui remplissait son cœur, et qui devait faire, il l'espérait du moins, le charme de toute sa vie.

Nous avons dit que les Français semblaient reculer l'assaut, qui certainement les aurait rendus maîtres du fort; ils aimaient mieux attendre sa reddition, qui maintenant ne pouvait tarder. Ils étaient si assurés qu'aucun secours ne serait envoyé aux assiégés, qu'ils venaient de consentir à un armistice. Profitant des loisirs que cet instant de relâche lui donnait, le major Heyward, le soir du cinquième jour, prit pour se rendre chez son chef le chemin des remparts; il regardait tristement les campements des Français, épars aux bords de l'Horican, quand il aperçut un homme de haute taille, les mains liées derrière le dos et conduit par un parlementaire agitant un drapeau blanc. Une poterne s'ouvrit, la petite troupe fut admise dans le fort et conduite à Munro. Duncan hâta le pas, et reconnut bientôt dans le prisonnier, qui baissait la tête et paraissait fort humilié, son guide fidèle, son sauveur. Le commandant, le lendemain du retour de ses filles, avait envoyé le chasseur au fort Édouard avec une lettre pour le général Webb. Œil-de-Faucon avait de nouveau franchi les lignes ennemies; mais au retour, moins heureux, il était tombé dans une embuscade, et Montcalm, pour montrer son assurance et un peu son dédain, le renvoyait aux Anglais. En arrivant chez Munro, Duncan fut frappé de l'état d'abattement et en même temps d'exaspération dans lequel se trouvait son chef; à son approche le vieillard lui cria :

« J'allais vous envoyer chercher. L'orgueilleux Français vient encore de me donner une nouvelle preuve du peu de cas qu'il fait de nous. Il me renvoie le messager que j'avais expédié à Webb; il me le rend, dit-il, parce qu'un aussi habile homme pourrait me faire défaut.

— Il vous renvoie le messager, et sans doute il a intercepté le message?

— Voilà précisément pourquoi je souhaitais vous voir. Montcalm a gardé la lettre que m'adressait le gouverneur du fort Édouard. Que contient-elle? Sommes-nous réellement abandonnés par les nôtres? Ne savent-ils pas que nos murailles décrépites ne sauraient tenir longtemps; que nos canons, que tous nos approvisionnements de guerre sont misérables? Les routes sont-elles fermées? Œil-de-Faucon me dit qu'elles sont libres. Quand je l'interroge sur ce qu'il a vu au camp de Webb, il me répond que les soldats sont nombreux et bien armés; quand je lui demande ce qu'ils font, il m'affirme que le matin ils se rendent à la parade, et que le soir ils font encore la parade. Jeune homme, rendez-moi un service : Montcalm veut conférer avec moi; je ne puis me résoudre à me présenter devant lui, allez-y à ma place. Vous avez de l'expérience, de la sagacité; allez, je me confie entièrement à vous. »

Peu de temps après, Heyward sortait du fort pour se rendre au camp des Français. Le général ennemi le reçut avec beaucoup de courtoisie, mais ne voulut entamer avec lui aucune question sérieuse. Le jeune officier rentra désolé à William-Henry, et fit part de son insuccès à son chef.

« N'avez-vous rien observé d'inquiétant? lui demanda Munro; puis-je me fier à mes adversaires?

— Vous le pouvez assurément. Montcalm est homme d'honneur; l'ordre règne dans son armée; la discipline est parfaitement observée parmi les Français; mais j'ai remarqué des multitudes d'Iroquois, malgré le soin qu'ils prenaient de se dissimuler dans les bois, et j'imagine que le général français ne les gouvernera pas longtemps à son gré; leur impatience est au comble, ils se révoltent contre les lenteurs du siège, et accusent hautement Montcalm de retarder le pillage. Après la chute de nos murs, ils espèrent

bien nous égorger tous; c'est le sort qui nous attend, un peu plus tôt, un peu plus tard.

— Oh! mes pauvres enfants! ne put s'empêcher de murmurer le vieillard, dont la tête se courba presque jusqu'à terre. Ne les ai-je donc retrouvées, après tant d'inquiétudes et d'angoisses, que pour les voir devenir la proie de ces misérables! Duncan, ne m'aiderez-vous pas à les défendre? »

Le major n'eut pas besoin de protestation pour convaincre son chef de son dévouement le plus entier, et bien qu'il eût résolu de n'aborder cette question qu'après la conclusion de la paix, il lui fut impossible de ne pas faire allusion à ses espérances. Un sourire triste, mais confiant, reparut sur le visage du vieux capitaine.

« Vous m'avez déjà dit deux mots de ce projet, Duncan; je vous approuve fort, et permettrez-vous à un père d'ajouter que je vous comprends? Ma Cora est bien digne de vos hommages, et...

— Cora? cria le jeune homme; avez-vous dit Cora? »

Duncan était bouleversé jusqu'au fond de son âme, et son visage portait toutes les traces de l'émotion la plus violente; mais son agitation, les marques extérieures de son désappointement, n'étaient rien auprès de la crise hautaine et furieuse à laquelle était en proie le vieux commandant; une insulte à son honneur, à sa bravoure, à son attachement à son pays, ne l'auraient pas blessé plus profondément que l'interruption du major Heyward.

« Vos vœux ne s'adressent pas à Cora? répétait-il; Cora ne vous semble pas digne de vous? »

Le jeune homme protestait respectueusement, ne comprenant rien à cette colère soudaine et emportée qui mettait son chef hors de lui; son attitude était si ouvertement et si naïvement révoltée, que le vieillard s'arrêta tout à coup désarmé, détendu, comme honteux.

« Franchement, dit-il à Duncan, vous ne saviez pas? Jurez-moi que vous ne saviez rien. »

Et comme le major protestait de son ignorance, de sa surprise, Munro lui tendit la main, et, le faisant asseoir près de lui, ajouta :

« Il faut donc que je vous conte mon histoire.

« Je suis né en Écosse, continua-t-il, d'une famille pauvre, quoique noble. Jeune, j'avais déjà une réputation de bravoure, — je puis le dire sans vain orgueil, — que j'ai conservée jusqu'à ce jour. J'avais quelque avenir dans la carrière des armes; je rencontrai sur mon chemin Alice Graham, fille d'un lord écossais fort riche; elle me plut, mais son père ne voulut jamais consentir à notre mariage. Je rendis à Alice sa foi, et je partis pour les colonies. Longtemps après, je rencontrai une femme que j'ai aimée, qui est devenue mon épouse, la mère de Cora.

« Vous êtes né aux Indes orientales, vous me comprendrez mieux que personne; la mère de ma femme appartenait à cette race que nous méprisons, parce que notre soif du gain, notre inhumanité, l'ont réduite en esclavage : c'est une tache dont on ne se lave pas. Jurez-moi que la pensée de cette tache héréditaire ne vous a pas détourné de Cora. »

Duncan n'eut pas de peine à se justifier, bien qu'il sentît au fond de son cœur que les soupçons de Munro n'avaient rien que de conforme aux idées régnantes : il ignorait absolument que les deux filles de son chef n'avaient pas eu la même mère.

« Dieu me préserve d'un préjugé si indigne et si déraisonnable! Mais la douceur, l'ingénuité, les charmes et la vivacité de la plus jeune de vos filles, colonel Munro, vous expliquent assez mes motifs pour qu'il soit inutile de me défendre d'une injustice.

— C'est vrai, dit le vieillard, mais il faut que vous appre-



La conférence eut lieu le soir même entre Montcalm et le commandant du fort William-Henry?

niez la fin de mon histoire. Ayant eu le malheur de perdre ma femme, je retournai en Europe, et je retrouvai Alice Graham, fidèle à ses premiers attachements; elle m'attendait encore, j'étais libre, je l'épousai. Hélas! elle mourut en donnant le jour à Alice... »

Le vieillard parut un instant succomber sous le poids de ses souvenirs douloureux, et il resta longtemps la tête appuyée sur sa main, ayant oublié qu'il n'était pas seul.

Il se redressa tout à coup, et du ton ferme d'un chef parlant à son inférieur :

« Vous disiez donc, major Heyward, que le marquis de Montcalm voulait traiter avec moi seul; soit, je remplirai mon devoir jusqu'au bout, et j'irai le trouver. Faites préparer l'escorte et régler les préliminaires de l'entrevue. »

La conférence eut lieu le soir même; Munro, malgré l'humiliation qui pesait sur ses cheveux blancs, fut admirable de courage et de patriotisme. Le chef de l'armée française se montra accommodant, digne et généreux. La reddition admise en principe, le vieux colonel laissa Heyward discuter les détails. Il fut convenu que la garnison sortirait commandée par ses chefs, emportant ses armes et ses drapeaux, tous ses bagages. Munro signa la capitulation durant la nuit, et le départ fut fixé au lever du soleil.

Montcalm, ayant tout réglé, quitta sa tente une heure avant le jour, et courut, avec sa vigilance ordinaire, faire une ronde à ses avant-postes; il gagna les bords du fleuve, et s'approcha à une faible distance du fort, dont tout à l'heure il allait prendre possession; la nuit était claire, il distinguait tous les détails des remparts, et il aperçut une grande ombre qui allait et venait au sommet, sur la promenade au-dessus des glacis; il reconnut le colonel Munro; il lui semblait qu'en élevant la voix il pourrait lui parler, tant il s'était avancé dans le voisinage de la forteresse. Il se cacha derrière un tronc d'arbre, craignant d'être aperçu;

un bruit faible venant du côté de la ligne de ses sentinelles avancées appela bientôt son attention : un sauvage, glissant dans l'ombre, approcha lentement; comme Montcalm, il regardait les remparts, et comme lui observait les allées et venues du promeneur; comme lui aussi il éprouva le besoin de se dissimuler, et il vint s'adosser de l'autre côté de l'arbre qui abritait le général en chef. Montcalm, sans un mouvement l'observait; il le vit tout à coup mettre en joue le promeneur, alors, rapide comme l'éclair, avant que la main du sauvage eût touché la gâchette il lui arracha son fusil.

« Que signifie cela? dit-il d'un ton sévère. Mon fils n'ignore pas que la hache de guerre est enterrée?

— Que peuvent faire les Hurons? répondit l'Indien; nos guerriers n'ont pas une seule chevelure à montrer, et voilà les visages pâles qui redeviennent amis! Magua est un grand chef.

— Que le Renard-Subtil le prouve en respectant les conventions faites par ses amis.

— Magua a déterré la hache pour la teindre de sang. Elle est encore brillante: quand elle sera rouge, il consentira à l'enterrer de nouveau.

— Les ennemis du grand roi qui règne au delà du lac d'eau salée sont vos ennemis; mais ses amis doivent être aussi vos amis.

— Mes amis! dit Magua, tournant le dos et montrant les cicatrices des coups reçus autrefois par l'ordre de Munro; Magua peut-il être l'ami des Anglais? »

Un sourire amer plissait sa bouche féroce, il se redressa avec un air de dignité affectée et murmura en s'en allant :

« Allez, dites à vos guerriers qu'ils sont en paix! Le Renard-Subtil sait ce qu'il doit dire aux guerriers hurons. »

Montcalm rentra dans sa tente, attristé et sentant tout le poids de la responsabilité qui pesait sur lui; il fut obligé de s'avouer que ses féroces auxiliaires n'écouteraient que difficilement sa voix. Il chassa bientôt ces importunes pensées, et ne songea plus qu'à son triomphe : d'ailleurs l'heure était venue d'en jouir pleinement.

XIII

Bientôt l'armée française tout entière fut rangée devant l'entrée de la citadelle, qu'elle devait occuper aussitôt après le départ des vaincus. Les soldats anglo-américains, après une nuit d'angoisse, attendaient, derrière leurs fortifications à demi démolies, le signal du départ.

Munro parut au milieu d'eux, le front soucieux, l'air morne et abattu; les troupes le reçurent en silence; Heyward, qui avait disposé tout pour la retraite, s'approcha alors du vieillard, et lui demanda en quoi il pourrait lui être utile.

Munro répondit par ces deux mots :

« Mes filles!

— Grand Dieu! s'écria Duncan, n'avez-vous pris aucune disposition à leur égard?

— Major Heyward, je ne suis aujourd'hui que soldat, répondit le vétéran, montrant la foule d'hommes armés qui l'environnaient, et voilà aujourd'hui mes seuls enfants. »

Heyward courut à la demeure des deux jeunes filles.

« Le fort est perdu, dit Cora avec un sourire mélancolique; mais j'espère qu'au moins l'honneur nous reste.

— L'honneur est sauf, répondit Duncan; mais qui veillera sur vous et vous protégera au milieu de la confusion et du désordre d'un pareil départ?

— Nous n'avons besoin de personne. Qui oserait insulter les filles du brave colonel Munro?

— Je ne voudrais pas vous laisser seules dans un semblable moment. » Et regardant autour de lui, il ne vit que la cohue des femmes se promenant en désordre sur la petite place, chargées de minces paquets, désespérées, poussant des cris de frayeur, et tout à fait incapables d'aider à la sécurité des deux jeunes filles.

« Écoutez, dit Cora, le hasard nous envoie un protecteur que la discipline militaire ne réclame point. »

Duncan reconnut, à une faible distance, la voix de David la Gamme, qui prenait part au deuil général en chantant ses plus tristes cantiques. Il l'appela, et lui recommanda de veiller sur les deux sœurs, de les défendre de son mieux de toute insulte, et d'avoir soin d'en appeler au colonel Munro s'il survenait la moindre difficulté. Le musicien se chargea volontiers de cet office, et il ouvrait déjà son petit volume, cherchant la strophe qui convenait à ce poste d'honneur.

Le major était loin d'être complètement rassuré; il avait le commandement de l'avant-garde, et le groupe formé par les enfants, les vieillards, les femmes et les malades devait marcher à la suite du gros de l'armée. Il s'en alla tristement, se fiant surtout à la décision et au courage de Cora, qui le vit s'éloigner avec un sourire plein de mélancolie.

Le triste défilé de la garnison commença; les troupes françaises, rangées devant la porte du fort, présentèrent les armes et saluèrent les débris des bataillons anglais; le brave Munro, fier encore dans sa défaite, fut accueilli par l'armée ennemie avec une déférence qui était presque de l'admiration. Montcalm, très grave, donnait à ses soldats l'exemple du respect pour cette grande infortune.



Il vit les filles de Munro s'en aller à pied au milieu de la foule en désordre, escortées seulement de David la Gamme.

Quand apparut le groupe des femmes et des blessés, une curiosité triste s'éveilla dans les regards du général français. Il avait entendu parler des aventures des enfants de son malheureux rival; il les chercha des yeux. Comme il y avait à peine assez de voitures et de chevaux pour les blessés et les malades, il les vit s'en allant à pied au milieu de la foule en désordre, escortées seulement de David la Gamme. Involontairement, mais avec un sentiment d'inquiétude bien marquée, il jeta les yeux du côté des bois, bordés en ce moment par des milliers d'Iroquois qui observaient, avec une rage mal contenue, le départ de leurs ennemis les Anglo-Américains, favorisés, protégés en ce moment par les troupes de Montcalm. Les sauvages ne voyaient pas sans regret s'échapper cette occasion d'acquérir de la gloire et d'emporter dans leurs tribus les chevelures des visages pâles; ces bagages modestes, les armes des vaincus, les ornements, les vêtements même que portaient ces pauvres femmes désolées, excitaient l'ardeur de leurs convoitises : à la férocité native de l'Indien se joignait l'amour immodéré du pillage. Montcalm vit tout cela; il se dit que la route était longue jusqu'au fort Édouard; il eut le pressentiment de ce qui allait arriver.

Les derniers fuyards disparaissaient au tournant du chemin; les tambours battirent aux champs, et l'armée française investit la place; d'autres soins appelèrent l'attention de son chef, et celui-ci apprit trop tard l'affreux malheur que la confiance exagérée de Munro et sa propre imprévoyance avaient causé.

Les femmes marchaient lentement, embarrassées par leurs paquets; plusieurs portaient leurs enfants dans leurs bras, et n'avançaient qu'avec difficulté; la route était mauvaise, on n'observait aucun ordre dans la marche. La ligne s'allongea démesurément, des groupes isolés se formèrent, et l'arrière-garde ne tarda guère à se trouver

fort éloignée de l'armée, qui conservait sa marche régulière.

Les Indiens s'étaient approchés lentement; ils bordaient maintenant les deux côtés de la route. Un traînard, soldat des troupes provinciales, chargé d'un fardeau trop lourd qui retardait sa marche, fut leur première victime : un sauvage voulut s'emparer de ses bagages, l'Américain défendit son bien; la lutte était engagée, elle devint bientôt générale.

Pendant ce temps, l'avant-garde et le gros de l'armée atteignaient les défilés, et disparaissaient derrière les arbres. Les femmes, témoins de la lutte, s'étaient arrêtées. Cora, au milieu d'elles, se redressa pour se rendre compte de ce qui se passait, et elle reconnut de loin Magua parmi les combattants.

Les sauvages, s'étant emparés d'une partie des bagages, se retirèrent sur le côté de la route, comme pour rentrer dans les bois.

« Marchons vite, cria l'intrépide fille de Munro; hâtons-nous, et rejoignons le gros de l'armée. Il y va de notre vie! »

Alice se soutenait à peine; le musicien l'encourageait et l'aidait de son mieux; il tenait aussi son instrument à la main et son volume sous le bras, comme un soldat garde dans les occasions difficiles ses armes à sa portée, comptant plus sur le charme et la puissance des cantiques que sur la force de ses longs bras. Les femmes reprirent leur marche; Cora put croire un instant qu'elles échapperaient encore à ce nouveau danger; son illusion fut de courte durée.

Les couleurs brillantes du châle que portait l'une de ces infortunées excita la cupidité d'un Huron; il s'avança vivement au milieu des rangs pour s'en emparer. Cette femme avait un enfant dans ses bras, et le tenait enveloppé dans un coin du châle : elle opposa au sauvage la plus vive



Le misérable Huron fit tournoyer l'enfant dans le vide, et lui brisa la tête sur l'angle d'un rocher.

résistance, et essaya de repousser son agresseur. Cora, qui sentait la nécessité d'éviter toute dispute, allait lui crier d'abandonner le vêtement au sauvage; mais celui-ci, perfide autant que cruel, lui avait arraché son enfant, et ne voulait le rendre qu'en échange du châle.

« Le voilà! criait la pauvre mère, le voilà! prenez tout! tout! je vous donnerai tout ce que je possède, mais rendez-moi mon enfant. »

Comme elle jetait le châle au-devant du barbare, un autre sauvage s'en empara et s'enfuit. Furieux d'être ainsi trompé dans son attente, le misérable Huron, tenant sa victime par les pieds, fit tournoyer l'enfant dans le vide, et lui brisa la tête sur l'angle d'un rocher. La malheureuse mère, les dents serrées, leva les yeux vers le ciel, et, avant qu'elle mourût de cette angoisse, le sauvage lui fendit la tête avec son tomahawk, et la renversa expirante sur le corps de son fils.

A ce moment de confusion et de désordre, Magua, qui avait reparu, porta ses deux mains à sa bouche et poussa le cri de guerre de toute la force de ses poumons. Mille voix le répétèrent à l'envi, d'affreux hurlements se firent entendre de tous côtés à l'orée des bois, au pied des montagnes et de tous les points de la plaine, et les sauvages, armés de toutes pièces, se jetèrent sur l'arrière-garde de l'armée prise à l'improviste.

Avant que les Anglais, surpris d'une si brusque attaque, eussent pu reformer leurs bataillons, un grand nombre de soldats furent égorgés; néanmoins la discipline et l'art de la guerre triomphèrent encore une fois de l'impétuosité désordonnée des sauvages. Furieux de cet échec, les misérables se jetèrent sans pitié sur le groupe des femmes sans défense, et se mirent à les massacrer impitoyablement. En un instant le carnage fut complet. Ces malheureuses, sans songer à fuir, s'étaient groupées autour des filles de Munro;

le cercle allait se rétrécissant de plus en plus, et l'instant était proche où la dernière victime allait tomber sous le tomahawk des Iroquois.

Jetant au loin ses regards désolés, Alice crut reconnaître son père traversant la plaine; il marchait à grands pas, tournant le dos à son armée, sans souci du danger qu'il courait. Son audace et son intrépidité seules le protégeaient. Un instant il tourna la tête vers le groupe des femmes que l'on égorgeait, et dont les cris arrivaient jusqu'à lui; mais il ne ralentit point son pas; les sauvages, comme désarmés par tant de courage, n'osaient l'attaquer; heureusement pour lui, Magua cherchait alors d'autres victimes.

« Mon père! mon père! nous sommes ici! s'écria Alice. Au secours! au secours! mon père, ou nous sommes perdues! »

Munro n'entendit point; une fois, quand Alice poussa son dernier cri, il s'arrêta, tendit l'oreille, tourna les yeux de leur côté: mais, ne distinguant rien dans l'affreuse mêlée, il continua sa route.

« Jeunes dames, disait alors David aux deux sœurs, levez-vous et fuyons; ces diables vont vous égorger!

— Fuyez plutôt seul, répondit Cora, serrant entre ses bras sa sœur évanouie; tâchez de vous sauver, vous ne sauriez nous être d'aucun secours. »

David la Gamme répondit par un geste expressif, indiquant la ferme intention de mourir plutôt que d'abandonner le dépôt qui lui avait été confié. Il considéra un instant l'horrible spectacle qu'il avait sous les yeux : les Indiens, s'abandonnant à la rage de leurs plus farouches instincts, semblaient autant de démons acharnés sur leurs proies. Les malheureuses victimes n'essayaient plus de se défendre; elles savaient maintenant qu'aucune d'elles ne survivrait à cette boucherie, elles s'abandonnèrent terrifiées par les hurlements féroces de leurs meurtriers.

Alors la Gamme, se redressant dans sa grande taille, secoué par une inspiration violente qui faisait planer son esprit au-dessus de ces scènes de carnage, entonna d'une voix forte et vibrante un cantique capable, dans sa pensée, de calmer et d'attendrir ces bêtes féroces.

Les sauvages, qui s'avançaient en cet instant pour enlever aux jeunes filles, étendues aux pieds du musicien, leurs ornements et leurs chevelures, s'arrêtèrent, admirant le courage et la fermeté avec lesquels le guerrier blanc déclamait son chant de mort.

Les éclats de la voix du pauvre David arrivèrent jusqu'à une oreille moins simple et moins naïve; Magua reconnut le musicien; la proie qu'il convoitait ne devait pas être loin; il accourut, poussant un cri de joie, le cri de la vengeance enfin satisfaite. Repoussant de côté David, qui s'était jeté entre lui et les filles de Munro, il saisit de sa main teinte de sang le voile de Cora, et lui dit d'une voix pleine de menaces :

« Viens, le wigwam du Huron t'attend! N'y seras-tu pas mieux qu'ici?

— Retire-toi, monstre! répondit Cora, détournant la tête avec horreur.

— Magua est un grand chef! reprit-il d'un air de triomphe; la fille aux cheveux noirs dédaignerait-elle l'honneur qui lui est fait?

— Tais-toi, misérable! il vaut mieux pour moi mourir mille fois; qu'attends-tu pour me frapper? »

Le Huron hésita un instant; il saisit son tomahawk, puis, souriant d'un air féroce, il s'empara par un brusque mouvement du corps inanimé d'Alice, la jeta sur son épaule, et prit en courant le chemin des bois.

« Arrêtez! s'écria Cora en le poursuivant, arrêtez! laissez cette enfant! Que voulez-vous faire? »

Mais Magua restait sourd à sa voix, il continuait sa

marche rapide vers les bois; il savait trop bien que Cora n'abandonnerait point sa sœur, et il mettait à profit le dévouement maternel de la jeune fille.

« Attendez, jeune dame! s'écria David, qui ne se rendait pas bien compte de ce qui se passait, attendez! Le charme de la musique sacrée commence à opérer; j'arriverai bientôt à calmer cet horrible tumulte. »

Cora ne l'entendait plus, uniquement occupée de rejoindre sa sœur au plus vite; le fidèle David n'hésita point: entonnant un nouveau cantique, qu'il accompagnait, selon l'usage, du mouvement de ses longs bras battant la mesure, il se mit à la suivre.

Ils traversèrent ainsi la plaine, passant au milieu des mourants et des morts, se heurtant aux victimes et aux bourreaux. Alice, emportée par Magua, ne courait aucun danger; mais Cora aurait plus d'une fois succombé sous les coups des barbares sans l'être extraordinaire qui la suivait pas à pas; les sauvages, stupéfaits, le regardaient comme doué d'un esprit de folie, qui faisait sa sauvegarde et celle de la jeune fille.

Magua connaissait tous les détours des bois; il arriva promptement avec son fardeau sur le bord d'un ravin peu profond, où il avait caché, sous la garde d'un autre sauvage à la figure sinistre, les chevaux des deux sœurs, qu'il avait retrouvés quelques jours auparavant errants à l'aventure; il jeta en travers de l'un d'eux le corps d'Alice, toujours privée de sentiment, et il fit signe à Cora de monter sur l'autre. Malgré l'horreur profonde que lui inspirait cet homme, comme soulagée de n'avoir plus sous les yeux l'horrible spectacle du massacre, elle obéit; puis, tendant les bras vers le corps inanimé de sa sœur, elle attendit. Cette prière muette fut si touchante, son expression si vraie, que le sauvage en fut ému malgré lui; il prit le corps d'Alice et le plaça, non sans précautions, entre les bras de sa sœur,



« Arrêtez! s'écria Cora en poursuivant le Huron, arrêtez!
laissez cette enfant! Que voulez-vous faire?

sur le même cheval; puis, prenant la bête par la bride, il s'enfonça vivement dans les bois.

David n'éprouva pas d'embarras; il enfourcha le cheval resté libre, et suivit aussi vite qu'il put les malheureuses confiées à sa garde.

Le mouvement fit revenir Alice à elle; Cora s'empressa, malgré sa triste situation, de lui prodiguer les soins les plus tendres. Les cris de mort retentissaient encore dans la plaine; l'horreur qu'elle en ressentait était si vive, qu'elle ne prit point garde à la route que choisissait le Huron. Le chemin montait rapidement; on atteignit vite la plate-forme d'une montagne peu élevée.

Cora, quand Magua les eut fait descendre de cheval, reconnut l'endroit où un guide plus humain les avait conduites quelques jours auparavant comme en un lieu de sûreté. Hélas! qu'était devenu le chasseur à la longue carabine? Où étaient maintenant Chingachgook et Uncas, son fils? Où étaient Duncan et Munro lui-même?

Elle leva la tête, et jeta un regard sur la scène lamentable qui se passait presque à leurs pieds; l'œuvre de mort continuait ses ravages. Nul n'était venu en aide à ces pauvres femmes abandonnées; nul n'avait eu souci de ces enfants, de ces vieillards, de ces blessés; ils furent tous égorgés jusqu'au dernier. On a donné, dans l'histoire des colonies, à cette scène brutale et sanglante un titre bien mérité : *le massacre de William-Henry*. Mais à qui en faire remonter la responsabilité. Les Anglo-Américains accusent l'apathie des Français, qui durent entendre les cris des victimes; les Français reprochent aux Anglo-Américains d'avoir abandonné à la cruauté des Indiens cette multitude qui embarrassait leur marche et retardait leurs mouvements.

Munro, que nous avons vu traversant la plaine pour demander raison au général français, n'avait pu arriver jusqu'à

lui, et, l'œuvre de mort achevée, oubliant tout ce qui n'était pas son devoir de soldat, il était revenu se placer à la tête de ses colonnes pour les ramener en hâte au fort Édouard. Heyward y était déjà arrivé avec l'avant-garde, toujours dévoré d'inquiétude; il n'avait pourtant point soupçonné l'horrible boucherie; ce fut avec le désespoir le plus vif qu'il apprit le malheur qui venait de frapper son chef et de l'atteindre lui-même à plus d'un titre.

XIV

Trois jours s'étaient écoulés depuis les scènes de carnage que nous venons de raconter : les Français avaient jeté bas les défenses déjà à moitié détruites du fort; son enceinte intérieure avait été dévorée par les flammes, ses canons brisés ou encloués; il ne restait plus à la place qu'il avait occupée qu'un amas de ruines informes et désolées. Les rives du lac Horican, naguère si vivantes si animées, étaient désertes : nulle barque ne sillonnait plus sa surface limpide; les bois étaient silencieux. L'armée française s'était éloignée en toute hâte; ses auxiliaires l'avaient suivie.

Le temps lui-même avait changé : le ciel était chargé de gros nuages, et de grandes ombres flottaient à mi-hauteur des montagnes environnantes, jetant comme un voile de deuil sur la plaine, encore remplie de cadavres nus, et que les animaux sauvages et les oiseaux de proie avaient seuls visités.

La fin du jour approchait : par le défilé qui menait du côté des possessions anglaises, cinq hommes apparurent tout à coup et descendirent silencieusement dans ce champ funèbre. L'aspect de tous ces morts, si horriblement mutilés, produisit sur eux l'impression la plus violente; ils s'ar-

rêtèrent un instant, embrassèrent d'un regard lugubre le vaste cirque formé par les montagnes et les bords du lac, comme mesurant la besogne douloureuse qu'ils venaient accomplir : il leur faudrait soulever l'un après l'autre tous ces cadavres, parmi lesquels, ils chercheraient, peut-être en vain, les corps des deux jeunes sœurs, filles du colonel Munro. Mais cette hésitation fut de courte durée : c'étaient des âmes résolues et des cœurs énergiques; ils descendirent dans la plaine.

Le plus jeune marchait en avant; son regard vif et perçant explorait tous les coins de la plaine; il grimpait sur tous les monticules et sondait toutes les excavations, puis indiquait à ses compagnons la marche qu'il jugeait la plus sûre pour atteindre leur but. Un autre Indien, plus âgé, non moins vigilant, mais plus calme, marchait un peu sur la droite de la petite troupe, plus près des bois, observant attentivement les moindres indices; il semblait toujours redouter de voir apparaître un visage de Mingo, et tout prêt aussi à lui faire payer de sa vie son indiscrétion.

Les trois autres étaient des blancs : ils étaient vêtus de la manière la plus commune; ces hommes poursuivaient un but difficile, et, si voisins d'une armée nombreuse, ils ne pouvaient trouver de sécurité qu'en se confondant le plus possible avec de vulgaires rôdeurs. Malgré ce déguisement, il était aisé de reconnaître un soldat dans le chef de cette petite troupe, vieillard à cheveux blancs, que la douleur courbait presque jusqu'à terre, et qui tressaillait toutes les fois qu'un de ses compagnons soulevait un cadavre de femme. Avec une tournure aussi martiale, un jeune homme aussi triste, aussi désolé, le suivait, et, sans rien perdre des détails horribles qu'offrait cette recherche lugubre, il s'empressait auprès du vieillard, tout prêt à le soutenir, avec le respect d'un inférieur et la tendresse d'un fils, quand il le voyait chanceler. Le cinquième personnage, également

de haute taille, vêtu de toile grossière, les jambes protégées par des guêtres de cuir étroites et montantes, s'appuyait sur un long fusil; il était dans la force de l'âge, robuste et agile à la fois; il semblait joindre les qualités des deux races: son regard était vif comme celui des Indiens, sa contenance plus mâle que celle des blancs; il ressentait aussi une vive horreur du spectacle qu'il avait sous les yeux, mais pas un muscle de son visage ne trahissait ses impressions.

Il s'avançait à grands pas, fermant la marche et ne s'arrêtant qu'en présence d'une mutilation plus horrible, d'un excès de barbarie rencontré par hasard dans ce champ de mort, où il fallait déjà disputer les cadavres aux vautours; il secouait alors la tête d'un air significatif, la cruauté des Indiens ne le surprenait plus; il paraissait se dire que c'était là leur nature et qu'ils n'étaient point responsables. Cet homme avait longtemps vécu dans les bois; il connaissait la race perverse des Mingos et la haïssait profondément; mais de leur part rien ne pouvait plus l'étonner.

Le lecteur a reconnu ces cinq personnages, déjà tant de fois rencontrés dans ce récit: les deux Mohicans, le colonel Munro, parti à la recherche de ses filles, le major Heyward et leur guide fidèle, Œil-de-Faucon, nommé aussi la Longue-Carabine.

Leurs recherches furent longues et minutieuses; mais parmi ces entassements de cadavres non seulement ils ne trouvèrent point les corps des deux sœurs, mais ils ne surprirent pas le plus léger indice capable de leur faire soupçonner leur sort. Ce résultat négatif fut un soulagement, hélas! mêlé de beaucoup d'amertume, et laissant subsister entières les inquiétudes de Munro et de Duncan. Qu'étaient devenues les jeunes filles? On n'avait pas davantage retrouvé la moindre trace du pauvre musicien : ils avaient donc disparu ensemble; peut-être avaient-ils pu fuir tous les trois!

La fin du jour approchait; Munro ne savait quel parti prendre. Fallait-il fouiller les bois? mais dans quelle direction? Depuis trois jours ses filles, égarées dans la forêt, n'étaient-elles point mortes de frayeur, de fatigue, d'épuisement? Elles n'avaient pas été égorgées dans la plaine avec les autres, cela était certain; les Indiens, le chasseur et eux-mêmes y avaient regardé de trop près; on n'avait rien négligé : ils avaient retourné tous les cadavres. Le colonel et le major se disaient toutes ces choses, quand Uncas, s'étant approché des bois, poussa un cri qui les arracha à leurs tristes conjectures.

« Hugh! cria le jeune Mohican, en s'élançant dans la direction de la forêt.

— Qu'y a-t-il donc? » demanda le chasseur, parlant à voix basse et serrant le canon de son fusil; il se pencha pour observer sous les arbres, comme une panthère qui va se jeter sur sa proie. « Si c'est un Mingo ou un rôdeur français, je crois qu'il fera connaissance avec mon tueur de daims. »

Le jeune Mohican, ayant poussé un second cri, revint promptement vers ses compagnons; il agitait une branche légère qu'il avait rompue, et à l'extrémité de laquelle flottait un lambeau du voile vert de Cora.

« Ma fille! s'écria Munro d'une voix entrecoupée de sanglots. Qui me rendra ma fille?

— Uncas fera tous ses efforts pour cela, » répondit simplement, mais avec chaleur, le jeune Indien.

Munro saisit le léger tissu, le serra dans ses mains, et regarda autour de lui, demandant à ces buissons s'ils ne cachaient pas le corps de son enfant.

« Il n'y a pas de morts de ce côté, dit Heyward; le massacre n'a pas eu lieu par ici.

— Cela est clair, dit Œil-de-Faucon avec un sang-froid imperturbable, la jeune fille a passé par ici, ou ceux qui l'ont enlevée... — Oui, Uncas, vous avez raison, elle a dû

fuir de ce côté; son voile s'est accroché là, il s'est déchiré... Cherchons maintenant sa trace, nous la trouverons; un Indien reconnaîtrait dans l'air les marques du passage d'un oiseau-mouche.

— Que Dieu vous bénisse, homme excellent! disait Munro. Mais où peuvent-elles avoir fui? Où retrouverai-je mes deux filles? »

Le jeune Mohican, qui avait déjà commencé ses recherches, poussa encore un cri; ils coururent de ce côté, et virent le jeune homme agitant un second morceau du voile de Cora trouvé sur la même lisière du bois.

« Doucement! doucement! dit Œil-de-Faucon en étendant sa longue carabine pour arrêter Heyward, qui se lançait en avant. Un pas fait sans précaution peut nous créer une heure d'embarras. Nous sommes sur une piste, il convient de bien observer.

— Mais par où faut-il prendre pour suivre cette piste? demandait le major, dévoré d'impatience.

— Cela dépend des circonstances, répondit gravement le chasseur : si elles se sont sauvées seules, elles ont dû errer au hasard, et peut-être ont-elles tourné sur elles-mêmes sans s'éloigner beaucoup; si, au contraire, elles sont tombées entre les mains d'un sauvage, elles sont peut-être déjà sur les frontières du Canada. » Et, voyant l'impression pénible que causait cette supposition au vieillard et à Duncan : Qu'importe! dit-il, nous voici, les deux Mohicans et moi, à un bout de leur piste, nous arriverons à l'autre, quand il serait à cent lieues.

— Pas si vite, Uncas! vous oubliez que des pieds légers ne laissent pas de traces bien profondes.

— Hugh! » cria Chingachgook, fixant de ses regards ardents une trace empreinte dans le sol; et, croyant la reconnaître, il s'en approchait avec autant de défiance que s'il eût vu un serpent.

« C'est le pied d'un homme ! s'écria Duncan. Hélas ! elles sont prisonnières !

— Cela vaut mieux que de mourir de faim dans les bois, dit avec calme le vieux chasseur ; voyons, est-ce l'empreinte d'un soulier ou d'un mocassin ? »

Uncas s'agenouilla, écarta les feuilles sèches, considéra longuement la marque du pied ; puis il se releva, et dit avec assurance :

« C'est le Renard-Subtil.

— Encore ! toujours ! dit le vieux chasseur ; il faut pourtant que mon tueur de daims fasse connaissance avec sa peau. » Puis il ajouta : « Il peut y avoir méprise : un mocassin ressemble bien à un mocassin ; » et il se pencha à son tour, examina la trace avec attention, et dit :

« Vous avez raison, Uncas. Mais regardez à votre tour, sagamore. »

Chingachgook, toujours silencieux, s'agenouilla comme avait fait Œil-de-Faucon.

« C'est le Renard-Subtil. C'est lui qui emmène la jeune dame aux cheveux noirs.

— Et Alice ? demanda Heyward d'une voix tremblante.

— Nous n'avons encore aucun indice qui trahisse la présence de la jeune fille, dit le chasseur, regardant attentivement autour de lui. Mais qu'est-ce que je vois là-bas au pied de ce buisson ? »

Uncas rapportait déjà l'objet ; il le remit au chasseur, qui ne put s'empêcher de rire de bon cœur en reconnaissant le sifflet du chanteur.

« Au moins il a su rester fidèle à son poste, dit le major.

— Mais mon Alice ! répétait le vieux Munro, ne trouverons-nous pas la trace de son passage ? A-t-elle été entraînée d'un autre côté ? Est-elle restée morte sur le champ de carnage ? Ai-je passé à côté de son corps sans reconnaître ma fille ?



Uncas se releva, et dit avec assurance : « C'est le Renard-Subtil ! »

— Calmez-vous, disait le vieux chasseur; suivons d'abord cette piste; si nous ne retrouvons pas la trace de votre enfant, nous retournerons dans la plaine chercher une autre voie. »

Les deux Indiens avaient déjà distancé le groupe, et, arrêtés à une centaine de pas en avant, ils examinaient des signes nouveaux. Ils parlaient, contrairement à leur habitude, avec vivacité, à voix haute, et s'arrêtaient pour se regarder avec des marques évidentes de satisfaction.

« Il faut qu'ils aient trouvé le petit pied, » dit Œil-de-Faucon, courant en avant; puis il revint presque aussitôt en criant : « Tout s'explique : ils sont partis à cheval, et ils ont pris, vers le nord, le grand sentier du Canada.

— Cela n'est point la preuve qu'Alice soit avec eux. »

A ce moment, Uncas présentait au major un petit bijou qu'il venait de ramasser dans les broussailles, et qu'Heyward reconnut aussitôt pour avoir appartenu à la jeune fille; il se souvint qu'elle le portait le matin de l'évacuation du fort.

Le doute n'était plus possible : les deux jeunes filles avaient été emmenées par Magua; il faudrait, afin de pouvoir les rejoindre, traverser d'immenses déserts, et marcher bien des jours et bien des nuits avant de les atteindre. Le jeune officier voulait se lancer sans retard à leur poursuite.

« La course durera longtemps, lui dit le vieux chasseur; les Indiens ne partiront pas pour une semblable expédition sans avoir fumé devant le feu du conseil, et, bien que je sois un blanc dont le sang est sans mélange, j'approuve cet usage, car il donne au moins le temps de la réflexion. D'ailleurs, le soleil va se coucher, et nous risquerions de perdre la piste pendant la nuit. Nous allons chercher un abri dans les ruines du fort, et demain matin, frais et dispos, nous nous mettrons en campagne. »

Uncas eut bientôt fait de préparer un abri pour Munro et son jeune compagnon; le major y conduisit le vétéran; mais, le laissant à sa douleur, il ne tarda point, trop agité pour dormir, à retourner en plein air, aimant mieux se promener au milieu des débris encore fumants de la citadelle. Il aperçut à quelque distance Œil-de-Faucon et ses deux compagnons, qui, après avoir allumé du feu, prenaient leur repas du soir. Il jeta ensuite les yeux autour de lui, et reconnut des horizons familiers, où les dernières scènes que nous avons racontées avaient laissé une profonde impression de tristesse et de mort; il sentit son âme envahie par un effroi dont il ne restait pas maître. Bientôt il crut entendre dans la plaine, où tant de morts étaient encore étendus, des sons inintelligibles, bas et confus; il lui sembla qu'on marchait vivement au milieu des cadavres; il appela le chasseur à voix basse. Celui-ci reconnut promptement, dans le bruit qui avait inquiété le jeune officier, la preuve que les loups étaient descendus en grand nombre dans la plaine. Un incident troubla pourtant la soirée : le chasseur crut entendre, à son tour, un bruit suspect; il envoya Uncas à la découverte, et, pendant que celui-ci rôdait dans l'ombre, Chingachgook, resté en pleine lumière auprès du feu, fut attaqué par un sauvage dont la balle ne fit que disperser les tisons du foyer sans atteindre le sagamore. Bientôt après, on entendit au bord de l'Horican le bruit de la carabine d'Uncas, promptement suivi de la chute d'un corps dans l'eau; puis le jeune sauvage ne tarda guère à rentrer, portant à sa ceinture la chevelure de l'agresseur. Le reste de la nuit devait être plus calme. Le major reprit sa promenade à travers les ruines, et le chasseur et les deux Mohicans tinrent conseil et délibérèrent sur ce qu'ils avaient à faire.

Tous les usages indiens furent observés : chacun d'eux tira trois fois quelques bouffées de fumée de la même pipe allumée par Chingachgook, chef du conseil. Le Mohican

prit ensuite la parole, exposa son opinion, et laissa Œil-de-Faucon lui répondre ; il répliqua avec calme, et écouta de même les arguments de son interlocuteur. Uncas suivait avec attention cette discussion, mais n'y prenait point part. Enfin Œil-de-Faucon lui demanda son avis : le jeune Indien se rangea modestement au sentiment de son père.

Le chasseur, pour gagner du temps, voulait traverser le lac Horican ; les Delawares persistaient à vouloir suivre la piste laissée à travers la forêt par les ravisseurs et leurs malheureuses victimes.

Le chasseur écouta Uncas avec le plus grand calme, lui donnant tout le loisir de développer ses idées et d'appuyer de nouveaux arguments les conclusions de son père ; mais il ne céda point cependant à toutes ces raisons. Il reprit la parole, peignit la lenteur de leur marche dans les bois, surtout en compagnie des deux officiers, le danger de trouver la forêt occupée par les sauvages ; il fit ressortir l'avantage qu'offrait une barque, ne laissant après elle aucune trace, et l'obligation dans laquelle ils étaient de faire diligence.

Pendant qu'il parlait, le visage des deux sauvages reflétait toutes ses idées ; la conviction s'insinuait doucement dans leur esprit ; et bientôt ils lui donnèrent des marques d'adhésion, montrant bien avec quelle candeur et quelle simplicité ils se rangeaient à son avis.

La détermination prise, nul ne revint sur le sujet traité ; et, l'instant d'après, Œil-de-Faucon, qui n'était point de garde, dormait déjà, étendu de tout son long auprès du feu.

Une heure encore le père et le fils s'entretinrent doucement, tendrement même : Chingachgook, ayant dépouillé toute cette austérité, cette froideur qui lui étaient habituelles, se montrait sous un jour nouveau, souriant aux répliques de son fils, charmé de l'entendre et de l'admirer.

Le major était surpris et ému à la vue de cette scène de famille, non dépourvue de noblesse et de grandeur. Ces deux hommes, qu'il connaissait seulement depuis quelques jours, lui apparaissaient sous un aspect nouveau.

Ils avaient déjà toute sa confiance : ce n'était pas la première fois qu'il rencontrait des sauvages intelligents et dévoués, mais il n'en avait jamais vu d'aussi généreux; et à cette heure il ne se contentait plus de leur garder une vive reconnaissance, ce sentiment allait en lui jusqu'à l'admiration.

Le chasseur lui avait dit brièvement ce qu'ils étaient : les derniers survivants de l'antique race des Delawares, les fils de ces Mohicans, autrefois si célèbres, et marchant à la tête de toutes les tribus indiennes.

Il admirait ces grands desseins de la Providence, qui mettait au secours des étrangers, des envahisseurs, d'un chef des armées anglaises, un ancien monarque du pays et son fils, s'en allant à la recherche de deux jeunes filles à travers ces immenses forêts dont leurs ancêtres avaient été les maîtres. Il reconnaissait plus de majesté, unie à une grande bonté, dans le père, resté pourtant complètement sauvage et fidèle aux vieilles traditions des siens; il retrouvait plus de grâce, jointe à une force et à une énergie égale, dans ce jeune homme, que l'isolement et l'abandon de sa race, après tant de grandeurs, avait rapproché, par les manières et les sentiments, de ses ennemis les hommes civilisés. C'était un sauvage encore, c'était déjà un homme délicat, affectueux. Quelles destinées lui réservait l'avenir?... Retrouverait-il le pouvoir de ses pères? Les tribus indiennes, aujourd'hui dispersées, en lutte les unes contre les autres, celles-ci suivant la fortune des Anglais, celles-là ayant pris parti pour les Français, le reconnaîtraient-elles un jour?

Et la pensée de Magua lui revenait aussi à l'esprit : il le

comparait à ces deux Delawares, si honnêtes et si fidèles. Magua, avec des destinées moins hautes et un passé moins glorieux, avait lui aussi occupé une grande position dans sa peuplade, une peuplade précisément ennemie de la tribu des Delawares; il avait quitté les siens, qui l'avaient, à bon droit sans doute, accusé de trahison. Les Anglais l'avaient accueilli : il avait rêvé, par leur protection, de se venger un jour de sa propre famille, qui l'avait repoussé; n'y étant point parvenu, il se proposait maintenant de se faire pardonner sa défection par ses frères en trahissant ses nouveaux amis, et il espérait par là reconquérir son ancienne situation et redevenir chef de tribu indienne. Le major et les filles de Munro avaient été déjà, une première fois, victimes de sa déloyauté. Le chasseur et les deux Mohicans, rencontrés par hasard au moment où il allait les livrer aux Mingos, avaient fait échouer sa misérable tentative.

Maintenant Cora et Alice étaient retombées entre les mains du Huron. Heyward comprit bien que les trois hommes assis là, au milieu des ruines, étaient seuls capables de les en tirer. Hélas! arriveraient-ils à temps? Mais le major mit tout son espoir et toute sa confiance en eux; et, en dehors de sa reconnaissance, il se sentait, à mesure qu'il le connaissait mieux, attiré vers Uncas; il se plaisait à lui prêter, dans la circonstance actuelle, les sentiments les plus élevés et les mobiles les plus généreux.

Bientôt, tirant sur sa tête un lambeau de couverture, le vieux sagamore s'étendit à son tour auprès du feu; son fils, respectant son sommeil, continua à veiller à la sûreté générale, et le major, cédant également à la fatigue, alla rejoindre Munro sous l'abri qui leur avait été préparé.

Le jour s'annonçait à peine quand le chasseur vint éveiller les deux officiers; il leur recommanda le plus grand silence, et les conduisit avec toutes sortes de précautions au bord

du lac, en prenant soin de guider leur marche sur la surface même des rochers, dans la crainte que la terre ou le sable ne gardassent l'empreinte de leurs pas. Uncas était déjà dans la barque; ils l'y rejoignirent promptement et se mirent en route.

Le sauvage tué la veille au soir par le jeune Mohican rendait toutes ces précautions nécessaires; il ne fallait pas que les Indiens pussent soupçonner le chemin qu'ils avaient pris, sous peine pour eux de se voir suivre aussi à la piste pendant qu'ils poursuivraient eux-mêmes un autre ennemi. Il n'est guère prudent pour un guerrier de se placer ainsi entre deux feux; Heyward le comprit, et ne s'étonna plus de tant de mystères après un repos aussi tranquille.

Le soleil se levait quand ils arrivèrent dans cette partie du lac, qui est semée d'une multitude innombrable de petites îles, toutes couvertes de bois élevés. Il était fort à craindre que Montcalm, en se retirant, n'eût laissé plus d'un sauvage de ce côté; aussi nos voyageurs, observant le plus profond silence, redoublèrent-ils de précaution et de vigilance; même Chingachgook quitta la rame, et, uniquement préoccupé d'observer les mille détours du lac, roulait constamment ses yeux vifs d'île en île et de buisson en buisson. Heyward commençait à se persuader que ses compagnons s'exagéraient le danger d'une mauvaise rencontre, quand, sur un signe du vieux sauvage, les deux rames restèrent tout à coup immobiles.

« Qu'y a-t-il? » demanda le chasseur, qui, ayant remplacé Chingachgook, ramait avec ardeur.

Sans répondre, le sagamore montra du doigt un point de l'horizon.

« Je ne vois que la terre et l'eau, dit Duncan, dont le regard avait suivi la direction indiquée, et le paysage est charmant.

— Chut! dit le chasseur; sagamore, vous avez raison. Ne



Le chasseur et les deux Mohicans tinrent conseil et délibérèrent sur ce qu'ils avaient à faire.

voyez-vous donc pas, major, ce petit brouillard, cette vapeur au-dessus de cette île : c'est de la fumée, et de la fumée qui, selon moi, provient d'un feu qui est sur le point de s'éteindre. Il va falloir lutter, n'en doutez pas; à moins que vous ne préfériez nous voir retourner au fort William...

— Jamais! » cria Heyward, un peu trop haut même pour la circonstance.

Le Mohican dirigeait la barque, car il avait déjà repris sa place aux avirons, et bientôt ils distinguèrent clairement deux étroits canots amarrés sur le rivage septentrional de l'île.

« Allons, force de rames, mes amis, les coquins n'ont pas encore jeté les yeux de notre côté; nous sommes déjà loin d'eux et presque hors de portée... Les voilà qui nous aperçoivent... »

Une explosion se fit entendre, et une balle tomba à quelques mètres du canot; déjà les sauvages couraient à leurs barques, et leurs hurlements affreux retentirent de tous côtés. L'annonce d'une attaque prochaine ne produisit aucune impression sur le chasseur ni sur les deux Mohicans; ils appuyèrent un peu plus sur leurs rames, et bientôt la petite barque parut voler sur les eaux.

« Maintenez-nous à cette distance, sagamore, dit Œil-de-Faucon ; ils n'ont pas un seul fusil qui ait une semblable portée, et je sais au plus juste le chemin que fait mon tueur de daims. »

Le chasseur, sûr de sa distance, ajusta longuement; il allait faire feu quand une exclamation d'Uncas l'arrêta.

« Qu'y a-t-il? Votre cri vient de sauver la vie à un Huron. »

Uncas montra la rive orientale du lac, d'où venait en toute hâte un canot de guerre qui se dirigeait vers eux en droite ligne; le vieux chasseur n'en demanda pas davantage; il laissa son fusil de côté et reprit sa rame. Les

Hurons, plus nombreux, se rapprochèrent bien vite, et les deux barques voguaient presque parallèlement à cent toises l'une de l'autre; la nécessité d'user des avirons pour ne pas perdre de terrain empêchait sans doute les sauvages de se servir de leurs fusils; toutefois l'attaque ne pouvait tarder longtemps dans de telles conditions.

Le sagamore, obliquant un peu à droite, mit brusquement une petite île entre ses adversaires et lui; mais ce stratagème fut sans résultat: les sauvages, ayant pris à gauche, arrivèrent de l'autre côté de l'îlot en même temps qu'eux, un peu en arrière, il est vrai, mais aussi plus rapprochés, et s'apprêtant à faire feu.

« Couchez-vous au fond du canot avec le colonel, ordonna le chasseur.

— Jamais! dit Duncan, nous ne pouvons nous cacher à l'heure du danger... »

Une décharge des Hurons lui coupa la parole; les balles firent jaillir l'eau autour de la barque; l'une d'elles atteignit la rame de Chingachgook et la précipita dans le lac. Uncas, qui avait tranquillement tourné la tête pour juger de l'effet de cette fusillade, manœuvra si habilement, que son père n'eut qu'à étendre le bras pour ressaisir son aviron. Le vieux sauvage, ayant repris sa rame, se releva, et, la brandissant au-dessus de sa tête en signe de triomphe, il poussa le cri de guerre des Mohicans pour narguer l'impuissance de l'ennemi, et ne songea plus qu'à accélérer la marche du frêle esquif. Œil-de-Faucon, ne voulant pas être en retard et garder plus longtemps l'incognito, leva aussi sa longue carabine au-dessus de sa tête, sans toutefois cesser de ramer vigoureusement d'une main: on entendit alors des canots de l'ennemi monter des cris furieux.

« Le Grand-Serpent! disaient-ils; la Longue-Carabine! le Cerf-Agile! » Et l'acharnement de la poursuite devint encore plus grand. Une nouvelle décharge se fit entendre, aussi

peu meurtrière que la première; elle amena cette réflexion sur les lèvres du vieux chasseur :

« Les coquins aiment à entendre le bruit de leurs fusils; mais il n'y a pas un Mingo qui sache ajuster dans une barque toujours mobile. Ils quittent les rames pour recharger leurs fusils, et maintenant nous gagnons sur eux. Major, voulez-vous prendre ma rame? nous sommes à peu près hors de leur portée; mon tueur de-daims serait enchanté de pouvoir soutenir sa vieille réputation. »

Œil-de-Faucon renouvela son amorce, et coucha en joue un Huron qui s'apprêtait lui-même à tirer; le coup partit, et l'on vit le sauvage tomber à la renverse. Ses camarades, abandonnant leurs rames, s'empressèrent autour de lui, et les canots ennemis s'arrêtèrent.

Chingachgook et Uncas profitèrent de cet instant de répit pour prendre haleine, et comme le major continuait toujours à ramer avec la plus grande ardeur :

« Doucement, lui dit le chasseur, qui avait rechargé sa carabine, doucement, il faut maintenir constamment ces coquins à une distance qui nous mette à l'abri de leurs balles, et qui permette à ma carabine à long tir de les atteindre; nous allons les promener ainsi sur le lac. Fiez-vous à mon coup d'œil; mon tueur de daims en abattra un deux fois sur trois, et nous en serons vite débarrassés.

— Ah! s'écria Duncan, ce n'est pas là le but de notre voyage; profitons plutôt de notre avantage pour mettre le plus de distance possible entre nous et nos ennemis.

— Songez à mes enfants! » disait Munro de son côté.

Le vieux chasseur, cédant par déférence, reprit sa rame, et en quelques minutes ils mirent un long intervalle entre eux et leurs ennemis; les Mingos semblaient d'ailleurs avoir renoncé à les poursuivre. Quittant la rive occidentale, le sagamore dirigea la barque du côté des montagnes qui bordaient le lac, et, après plusieurs heures d'une navigation

paisible, ils abordèrent dans une petite baie sur la côte septentrionale. Le canot fut tiré sur le rivage. Œil-de-Faucon, suivi du major, monta sur une éminence et sonda l'horizon dans toutes les directions.

« Voyez-vous ce point noir? dit-il à Duncan; c'est le camp des Mingos qui ont soif de notre sang; dès que le soleil sera couché, les coquins seront sur notre piste; nous ne sommes pas en force, et leur nombre va encore s'accroître. Voyez-vous, major, cette petite fumée qui s'élève doucement là-bas? c'est un signal destiné à d'autres yeux que les nôtres; nous sommes perdus si nous ne parvenons pas à leur donner le change. »

Il redescendit en toute hâte, visiblement préoccupé; il fit part à ses deux amis de ses observations; ils tinrent conseil, et, la consultation terminée, ils se mirent à l'œuvre sans retard.

Le canot, déjà tiré sur le sable, fut chargé sur les épaules des deux Mohicans, et la petite troupe s'engagea dans les bois, laissant partout des traces très visibles de son passage. Une petite rivière se trouva sur leur route, ils la traversèrent et continuèrent au delà leur chemin jusqu'à un rocher nu et stérile, qui ne pouvait garder aucun indice de leurs pas; puis, marchant à reculons, ils revinrent en arrière jusqu'à la rivière. Comme elle pouvait porter leur barque, ils la mirent à flot, s'y embarquèrent tous avec les plus grandes précautions et rentrèrent ainsi dans le lac; la forêt, qui s'étendait jusqu'au rivage, les protégeait de son ombre, et ils purent côtoyer la rive à l'abri. Lorsque l'obscurité des grands arbres cessa de les protéger, Œil-de-Faucon déclara qu'il était prudent de débarquer de nouveau. Le crépuscule se fit bientôt plus sombre, la nuit arriva; ils remontèrent alors dans leur canot, et, coupant le lac en travers, ils gagnèrent la côte occidentale. Malgré la nuit et les rochers, Chingachgook y découvrit un petit

havre qui leur permit de descendre à terre; la barque fut encore une fois tirée de l'eau, portée dans les bois, et cachée soigneusement sous les broussailles.

Tous, ayant pris leurs armes et leurs munitions, se disposèrent à recommencer leurs investigations dans les bois, pour retrouver la trace des deux enfants et de Magua, qui avait dû forcément passer dans les environs avec ses prisonniers.

Nos cinq voyageurs étaient arrivés dans ce district stérile et montagneux qui sépare les eaux tributaires du Champlain de celles qui vont se jeter dans l'Hudson. Le chasseur et les Indiens avaient souvent traversé les montagnes et les vallées de ce désert; aussi pénétrèrent-ils dans ces fourrés épais avec la plus grande tranquillité. Leur marche était régulière, et, au milieu de l'obscurité, une étoile ou le cours d'un ruisseau suffisait à faire cesser toute hésitation. Après plusieurs heures de marche, ils s'arrêtèrent, allumèrent du feu et ne tardèrent guère à s'endormir d'un profond sommeil; les deux officiers, pleins de confiance en leurs guides, cédant d'ailleurs à une fatigue peu ordinaire, ne tardèrent point à les imiter.

Le lendemain, au lever du soleil, ils reprirent leur marche; mais, après avoir fait quelques milles à travers les bois, Œil-de-Faucon, qui marchait toujours en avant et du même pas, ralentit visiblement son allure; il s'arrêtait souvent, interrogeant la route, scrutant les moindres débris, soulevant les feuilles, observant le cours des ruisseaux; comme un homme qui se défie de lui-même, il appelait souvent le sagamore, et avait avec lui de fréquentes consultations. Une dernière conférence dura plus longtemps; une inquiétude très vive se lisait sur le visage du chasseur. Heyward en fut frappé; toutes ses craintes se réveillèrent. Munro s'était arrêté, toujours morne et silencieux; étranger aux moyens, et uniquement préoccupé du but, il se ren-

fermait dans sa douleur. Œil-de-Faucon discutait avec le sagamore; le visage de ce dernier n'avait rien perdu de son calme: il répondait à son ami sans montrer aucun souci, mais aussi sans trouver un conseil qui pût l'aider à prendre un parti. Le major aperçut alors Uncas, silencieux, les yeux brillants et le visage animé, comme tenant la solution du problème, et n'osant par déférence prendre part à la discussion. En ce moment, le chasseur se décidait à confier à ses hôtes l'embarras qui l'arrêtait.

« Lorsque nous nous sommes aperçus que les traces de Magua se dirigeaient vers le nord, nous avons eu cette conviction, qui s'imposait à notre jugement, qu'en suivant les vallées pour rejoindre le pays habité par sa peuplade, il se maintiendrait entre les eaux de l'Hudson et celles du Canada: et pourtant voilà que nous approchons du lac Scaroon sans avoir retrouvé une seule trace de son passage. L'homme est sujet à l'erreur, peut-être ne sommes-nous pas sur la vraie piste.

— Dieu nous préserve, dit le major, d'un semblable malheur! Mais qu'en pense Uncas? N'a-t-il pas aussi un avis à émettre sur ce sujet? »

Le jeune Mohican, ainsi interpellé, jeta un regard rapide vers son père: celui-ci lui fit signe qu'il pouvait parler. Avant de profiter de la permission, le jeune Indien courut vers une éminence qui s'élevait à une centaine de pas en avant, et d'un air de triomphe appela à lui ses compagnons.

« Ce sont bien leurs traces! s'écria le chasseur, qui l'avait suivi de près.

— Il est bien extraordinaire que le jeune homme ne nous ait pas fait connaître plus tôt sa découverte, dit Heyward.

— Il aurait été plus étonnant encore qu'il eût parlé sans être interrogé. »



Œil-de-Faucon coucha en joue un Huron; le coup partit,
et l'on vit le sauvage tomber à la renverse.

L'indice relevé par Uncas montrait la direction qu'avaient suivie les Mingos; ils allaient bien vers le nord.

« Quelle belle piste! criait le chasseur, dépassant un peu la mesure, et si heureux en cette occasion, qu'il en oubliait ses hésitations encore si récentes; nous pouvons la suivre le nez en l'air; voilà bien la trace de ces animaux qui ont un trot si singulier; en vérité, Magua est frappé de folie, il voyage comme un général en chef. Sagamore, ajouta-t-il en raillant, voyez donc si vous ne retrouverez pas la trace des roues de sa voiture. »

Munro et Duncan, rassurés, se remirent en route avec confiance à la suite de leurs guides; ils marchaient désormais à grands pas, comme des voyageurs qui suivent une route largement tracée. Lorsqu'un rocher, un terrain trop sec et trop dur, un ruisseau, interrompait la chaîne de la piste qu'ils suivaient, le chasseur et ses compagnons avaient vite fait de retrouver les traces interrompues; à peine un écart, à peine une hésitation, et ils rentraient dans la vraie route. Non pas que le Renard-Subtil eût négligé toute précaution; bien au contraire, mais ses ruses ne parvenaient point à donner le change à des yeux aussi perspicaces, à une habileté aussi consommée; Magua avait à ses trousses les plus fins limiers de la forêt.

Dans l'après-midi, néanmoins, ils rencontrèrent tout à coup des difficultés qui les jetèrent dans le plus grand embarras. Le soleil commençait à descendre vers l'horizon; ils venaient de traverser une petite vallée arrosée par un mince cours d'eau; il leur parut tout d'abord évident que Magua avait fait là une halte assez prolongée avec ses prisonniers; des tisons à demi consumés, les restes d'un daim dépecé à la hâte, l'herbe foulée à l'ombre des buissons, ou tondue aux environs par les chevaux qu'on avait laissés paître en liberté; tout attestait le passage de la troupe poursuivie; elle avait campé là.

Néanmoins, après l'examen le plus attentif, il fallut s'avouer que, si les traces des chevaux se rencontraient partout au delà et autour de ce campement, on ne pouvait retrouver nulle part en avant les traces des Mingos ni celles de leurs prisonniers. Les montures d'ailleurs semblaient avoir erré à l'aventure, et bientôt Uncas, suivant des vestiges qui lui semblaient plus récents, s'enfonça dans le bois, et ne tarda guère à en revenir conduisant en laisse les deux chevaux; leurs harnais, souillés et déchirés, montraient bien qu'ils avaient été abandonnés à eux-mêmes déjà depuis quelque temps.

« Que veut dire cela? » s'écria Heyward tout pâle, et comme frappé de l'idée de découvrir tout à coup sous ces broussailles le corps inanimé des deux jeunes filles.

« Cela veut dire, reprit le chasseur, que nous approchons du terme de notre course; cela veut dire qu'ici Magua n'a plus senti la nécessité de se presser autant. Mais là n'est pas la question, major: voici les chevaux : où est la trace de ceux qui les montaient et de leurs guides? ils ne se sont pas envolés dans les airs; il faut donc que nous retrouvions le chemin qu'ils ont pris. »

Alors ces trois hommes dévoués se mirent à recommencer leurs investigations: ils tracèrent un cercle imaginaire autour du lieu du campement, se partagèrent la besogne, examinèrent le terrain avec le plus grand soin sur une zone d'une certaine étendue: les feuilles sèches, les pierres, l'herbe verte, tout fut exploré, et inutilement. Trois fois ils reprirent la même besogne, lente et minutieuse, et toujours avec le même insuccès.

« C'est une malice infernale! s'écria le chasseur déconcerté. Sagamore, il faut poursuivre nos recherches; il ne faut pas laisser un pouce de terrain inexploré; ce chien de Huron se vanterait de nous avoir dépistés. »

Uncas prenait part à toutes ces recherches, et avec une

activité qui ne se démentait point; il apportait à la poursuite de Magua, à la délivrance des deux sœurs, une ardeur et un dévouement qui décuplaient ses forces et ses moyens. Pourquoi le taire? ce sauvage avait une nature élevée, des sentiments délicats et profonds, qui le plaçaient bien au-dessus d'un grand nombre d'hommes civilisés; il avait été touché par la grâce virile de l'aînée des filles de Munro; son courage l'avait tout d'abord séduit; sa bonté, ses charmes s'étaient emparés de son cœur; il voulait se dévouer pour son salut, la retrouver surtout, et braver pour cela mille morts s'il le fallait; et de même que le major, sans trop se l'avouer, tremblait plutôt pour la jeune Alice, le Cerf-Agile songeait surtout à Cora.

Pendant qu'Œil-de-Faucon et le sagamore poursuivaient leurs recherches, le jeune Mohican eut l'idée d'élever dans le ruisseau, qui coulait à travers la vallée, un barrage de pierres. L'eau ainsi retenue, le fond du petit cours d'eau fut bientôt à sec. Uncas se pencha, et le cri : Hugh! qu'il fit entendre, annonça son succès; il montra à ses compagnons, accourus à son appel, des empreintes de mocassins parfaitement tracées sur le sable du ruisseau.

« Ah! Uncas, s'écria le chasseur, vous serez la gloire de votre nation! Néanmoins ce mocassin n'était pas chaussé par un Indien..., on a trop appuyé sur le talon; il n'y a pas à s'y tromper. Uncas, allez me chercher la mesure du pied du chanteur, il a laissé une empreinte bien marquée au pied de ce rocher là-bas. »

Le doute n'était plus possible, et, comme s'il eût assisté au conseil de Magua, cet homme expérimenté raconta ce qui s'était passé. On avait fait remettre à David des mocassins; on l'avait fait marcher le premier dans le ruisseau; les autres avaient eu soin de mettre le pied dans le même pas que lui, afin de ne laisser qu'une empreinte.

Mais rien n'indiquait la présence des deux jeunes filles;

le chasseur affirma à Heyward, qui en faisait la remarque, qu'on ne tarderait pas sans doute à trouver d'autres indices. Ils suivirent le lit du ruisseau pendant plus d'un demi-mille, préoccupés de retrouver l'endroit où Magua et sa troupe avaient pu reprendre la voie de terre. Ils arrivèrent bientôt à un détour du cours d'eau, qui tournait brusquement en face d'un énorme rocher; les traces n'allaient pas au delà: les fugitifs avaient donc dû prendre pied sur ce roc sec, et qui ne pouvait garder aucune trace de leurs pas. Il fallut recommencer les investigations les plus attentives dans le pourtour environnant des bois. Ce fut encore Uncas qui retrouva, sur la lisière de la forêt, la reprise des traces si habilement dissimulées par les Mingos. En même temps il rapportait des branches flexibles fraîchement coupées, et encore mêlées à d'autres plus petites, qui avaient servi à rattacher les premières; il les montra triomphalement au vieux chasseur.

« C'est cela même! s'écria celui-ci d'un air satisfait; il ne nous manque plus rien maintenant. Magua avait pris la précaution de faire établir une litière pour porter les deux jeunes dames; d'ailleurs nous retrouvons ici toutes les indications désirables : trois paires de mocassins et deux paires de petits pieds.

— Mes pauvres filles! s'écria Munro, ne sont-elles pas hors d'état de supporter de pareilles fatigues? Ne sont-elles pas tombées épuisées dans quelque coin du désert?

— Non, non, dit le chasseur; les enjambées sont courtes, mais il est aisé de voir que le pied est léger et la marche encore ferme. Tenez, pour éviter cette grosse racine, la chevelure noire a sauté là, et, ma foi, assez bravement. J'avoue que le chanteur, qui n'a point l'habitude du mocassin, commençait à avoir mal aux pieds; il était las, sa marche devient lourde et mal assurée : un homme qui soigne autant son gosier ne saurait entretenir convenablement ses jambes. »

L'assurance du chasseur rendit l'espérance à Munro et au jeune officier; tous s'arrêtèrent un instant pour prendre à la hâte un léger repas, puis ils repartirent sans plus tarder. Les Hurons, après leur expédient, n'avaient pas cru devoir recourir à des ruses nouvelles pour dissimuler les traces de leur passage; aussi était-il devenu fort aisé de les reconnaître. Le chasseur marchait avec tant de vivacité et de hâte, que le colonel et le major avaient beaucoup de peine à le suivre. Il y avait déjà de longs jours qu'ils passaient ainsi à parcourir le désert; mais l'espoir d'arriver à temps les soutenait. Ils ressentaient la fatigue; pourtant ni l'un ni l'autre ne voulait céder avant que sa tâche ne fût accomplie.

XV

Un jour cependant le pas d'Œil-de-Faucon se ralentit sensiblement; il ne marchait plus avec la même hardiesse, la même sécurité; il tournait constamment la tête, tantôt à droite, tantôt à gauche. Enfin il s'arrêta brusquement, et attendit que ses compagnons l'eussent rejoint; puis, s'adressant aux Mohicans, il leur dit :

« Je sens les Hurons : le ciel, qui se couvre là-bas, à travers les arbres, est l'indice d'une clairière; il faut savoir si ces coquins n'y ont pas établi leur camp. Sagamore, grimpez sur ces montagnes; Uncas, suivez ces collines qui bordent le ruisseau; je continuerai à marcher sur la piste. Trois cris de corbeau nous serviront de signal; je viens d'apercevoir plusieurs de ces oiseaux; c'est encore une preuve que le camp de Magua n'est pas loin. »

Duncan doubla le pas pour rejoindre Œil-de-Faucon; mais bientôt celui-ci le pria de se retirer sur la lisière de la forêt, où d'épais buissons l'abriteraient : le jeune major obéit à regret; mais l'expérience bien reconnue du vieil habitant des bois lui faisait un devoir de se conformer à ses avis; ayant gagné une petite hauteur, il eut tout à coup

sous les yeux un spectacle aussi extraordinaire que nouveau pour lui.

Dans une grande clairière, au milieu des arbres, le ruisseau, arrêté par une sorte de chaussée, si régulière qu'on l'eût crue faite par la main des hommes, formait un petit lac paisible et transparent. Des centaines de petites huttes en terre environnaient ce lac; plusieurs même semblaient avoir le pied dans l'eau; leurs toits arrondis, leurs proportions, annonçaient plus d'industrie et de prévoyance que n'en apportent d'ordinaire les sauvages dans la construction de leurs habitations, celles du moins qui leur servent de refuge pendant le temps de la chasse ou de la pêche. C'était, au surplus, l'avis d'Heyward.

Tout à coup il lui sembla voir plusieurs hommes s'avançant vers lui, en rampant sur les pieds et sur les mains; ils traînaient après eux un objet pesant dont il ne pouvait reconnaître la nature. Il vit aussi des têtes noirâtres apparaître à la porte des cabanes, et de tous côtés d'autres êtres semblables allant et venant, se dérobant promptement à sa vue, soit derrière les arbres, soit derrière leurs cabanes.

Il avait envie d'appeler à son aide, quand il aperçut un Indien qui venait droit à lui; il se dissimula derrière un buisson. Le nouveau venu ne l'avait point aperçu; son visage était grossièrement peint de diverses couleurs; une pièce de calicot souillée et en loques couvrait ses épaules; ses jambes étaient passées dans les manches d'une chemise ordinaire, attachée à sa ceinture : son air indiquait plus de mélancolie que de férocité. Duncan l'examinait avec curiosité, quand le chasseur arriva silencieusement à ses côtés.

« Voilà donc, dit le major, parlant à voix basse, le camp des Indiens, et voici un sauvage qui va trahir notre présence. »

Œil-de-Faucon abaissa son fusil sans bruit et avança la



Œil-de-Faucon, se traînant sur le ventre, arriva près du sauvage, qui regardait toujours le lac.

tête pour reconnaître le sauvage; mais il releva son arme et dit :

« Ce n'est point un Huron; il a pourtant dû piller un blanc, puisqu'il en porte la défroque; il n'a ni couteau ni tomahawk. Savez-vous où il a déposé son arc ou son fusil?

— Je ne lui ai point vu d'armes : tout ce que nous avons à craindre de lui, c'est qu'il ne donne l'alarme à ses compagnons, que vous voyez d'ici se traîner là-bas sur les bords du lac. »

Le chasseur se retourna pour regarder le major en face, et resta bouche béante à le considérer, avec un grand étonnement peint sur son visage; puis il se mit à rire silencieusement, comme il en avait l'habitude, mais de la façon la plus narquoise.

« Ses compagnons! dit-il; voilà pourtant la science des blancs! Soit, suffit; comme ce coquin a de grandes jambes, tenez-le en respect avec votre fusil; toutefois ne faites feu pour quelque motif que ce soit. Je vais faire un détour et le prendre par derrière. »

Heyward, ne sachant que penser, demeura sur place : il vit bientôt Œil-de-Faucon, se traînant sur le ventre, arriver près du sauvage, qui n'avait pas fait un mouvement et regardait toujours le lac. Un bruit soudain, venu de ce côté, fit tourner la tête au major, et il vit des centaines de ces êtres, dont les mouvements l'avaient tant intrigué, se précipiter à la fois dans l'eau. Il reporta alors ses yeux sur l'Indien, il ne témoignait aucune inquiétude : le cou allongé, il regardait le lac avec une sorte de curiosité stupide. En ce moment, Œil-de-Faucon, qui s'était redressé, mettait la main sur l'épaule de l'étranger; mais il la laissa promptement retomber sur sa cuisse, et encore une fois s'abandonna à son rire silencieux.

« Hé quoi! l'ami, vous voulez donc apprendre aux castors à chanter? »

Heyward, qui avait entendu, se rapprocha d'eux, et reconnut avec peine le pauvre la Gamme sous cet accoutrement aussi misérable que bizarre. Le chasseur imita trois fois le cri du corbeau : à ces sons discordants, David se boucha les oreilles, et le major, quoique prévenu, cherchait du regard l'oiseau dont il venait d'entendre le cri.

Les Mohicans arrivaient déjà, chacun de leur côté.

« Je vois avec plaisir, continuait le chasseur, qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux; mais donnez-nous des nouvelles des deux jeunes dames.

— Elles sont bien tristes de leur captivité; d'autre part pourtant elles n'ont point trop à en souffrir.

— Ni l'une ni l'autre? dit le major, respirant à peine.

— Ni l'une ni l'autre, reprit la Gamme. Notre voyage à travers les bois a été assez fatigant, notre nourriture était peu abondante; mais les sauvages ne nous ont point maltraités.

— Que le Ciel les soutienne! Hélas! quand pourrons-nous leur rendre la liberté? murmura Munro.

— Je doute fort que cela puisse arriver de sitôt : le chef de ces sauvages est possédé du malin esprit, l'harmonie des sons n'a point de pouvoir sur cet homme méchant.

— Où est-il maintenant, le chef de ces sauvages? demanda brusquement Œil-de-Faucon.

— Il chasse aujourd'hui l'élan avec ses jeunes guerriers; mais j'ai appris que demain nous devions nous enfoncer plus avant dans les forêts et nous rapprocher du Canada. L'aînée de vos enfants, colonel, a été confiée à une tribu voisine qui campe au delà de ce grand rocher; la plus jeune est restée avec les femmes des Hurons établis sur un petit plateau, à deux milles en avant.

— Et vous, n'êtes-vous pas prisonnier? Comment se fait-il qu'on vous laisse aller et venir à votre gré?

— Si le chef des Indiens est insensible à l'harmonie, les autres sont charmés sans doute par mes chants, et me laissent libre d'aller et de venir à mon gré. »

Le chasseur se mit à rire, se toucha le front du doigt, et dit :

« Les Indiens ne maltraitent jamais ceux qui manquent de cela ; » puis, s'adressant au pauvre la Gamme : « Pourquoi n'avez-vous pas profité de votre liberté pour retourner au fort Édouard ?

— Quoi ! s'écria le musicien avec un geste d'étonnement comique, mais d'une parfaite bonne foi, ne me fallait-il pas rester auprès des jeunes dames confiées à mes soins? Je ne pouvais faire un pas en arrière pendant qu'elles languissaient dans l'affliction et la captivité.

— Ses intentions sont bonnes, » dit Œil-de-Faucon. Tirant un petit instrument de sa poche : « Tenez, monsieur David, voilà un joujou que j'ai trouvé; je sais que vous y tenez, reprenez-le, et grand bien vous fasse ! »

La Gamme reçut ce cadeau avec le plus vif plaisir; il l'appliqua à ses lèvres, et s'assura que son instrument favori n'avait rien perdu de ses qualités; puis, plaçant ses lunettes sur son nez, il tira gravement son psautier de sa poche, et se mit à chercher un cantique d'action de grâce pour traduire sa joie.

Mais ni le major ni le chasseur ne lui permirent de célébrer aussi bruyamment sa reconnaissance; ils avaient mille questions à lui faire, mille renseignements à lui demander; de ses réponses, fort incomplètes, ils purent tirer non sans peine les détails suivants.

Magua avait attendu, au haut de la montagne où il avait d'abord conduit les jeunes filles, que le carnage eût cessé dans la plaine pour prendre la route du Canada. David, dont la présence avait été tolérée assez difficilement par le Huron, affirmait qu'on n'avait négligé aucun soin, aucune

attention, pour préserver les deux sœurs des fatigues et des dangers de la route.

Arrivés au camp, les Hurons, conformément à leurs habitudes, séparèrent les prisonnières. Cora avait été envoyée chez une peuplade établie dans le voisinage; mais David ne savait point le nom de cette tribu, ni la situation de son campement. C'était pourtant là un point qu'il importait d'éclaircir.

« Les couteaux de ces sauvages, demanda le chasseur, sont-ils de fabrique anglaise ou française? Avez-vous reconnu leurs *totem?* »

David la Gamme eut un sourire indiquant qu'il ne prenait point la peine de relever de pareils détails. Le chasseur haussa les épaules, et ne put s'empêcher de murmurer qu'il vaudrait pourtant mieux savoir distinguer un *totem,* sorte de blason que les sauvages de la même tribu peignent sur leur poitrine et qui est souvent reproduit sur leurs armes, que d'exercer toute la journée son gosier.

« Tachez de rappeler vos souvenirs; n'avez-vous point remarqué, au milieu de leurs peintures, un signe, une figure particulière, servant d'emblème à leur tribu. Était-ce un oiseau, un serpent?

— Pas tout à fait; je me souviens pourtant d'avoir vu la ressemblance d'un animal rampant, comme une vile tortue de terre.

— Hugh! crièrent à la fois les deux Mohicans.

— C'est cela, dit Œil-de-Faucon; mais voilà qui est grave. »

Alors Chingachgook prit la parole: son calme, sa dignité, son énergie, bien qu'il parlât en delaware, excitèrent l'attention même de ceux qui ne pouvaient pas le comprendre. Duncan l'observait avec le plus vif intérêt: il leva son bras droit au-dessus de sa tête, puis, le laissant retomber lentement, appuya un doigt sur sa poitrine, et découvrit, en écartant



Duncan s'assit sur un tronc d'arbre, et Chingachgook prit ses pinceaux.

le tissu de calicot, l'esquisse de l'animal dont on venait de parler, une petite tortue peinte en bleu. Le jeune officier, qui avait plusieurs fois entendu parler de la séparation violente des tribus nombreuses des Delawares, comprit quel vif intérêt s'attachait au discours du Grand-Serpent, et attendit impatiemment le moment où il lui serait permis de faire des questions.

Œil-de-Faucon ne lui donna pas le temps de l'interroger.

« Nous venons de découvrir, lui dit-il, que Cora est aux mains d'une peuplade qui fait partie des Delawares ; or le sagamore est du sang le plus ancien de ces Indiens, et il est le grand chef de leurs tortues ; mais un ami dont le visage s'est détourné de nous est souvent plus à redouter que l'ennemi qui en veut ouvertement à notre chevelure. »

Heyward eût voulu d'autres détails, d'autres explications; mais ce sujet semblait particulièrement désagréable au chasseur, et comme le major insistait :

« On ne saurait nier, ajouta-t-il, que la division des tribus indiennes et la ruine de toute hiérarchie parmi elles ne soient venues surtout des blancs... Mais il importe avant tout de s'occuper des moyens à employer pour délivrer les deux jeunes dames. »

Heyward, que tout retard et tout contretemps mettaient hors de lui, proposa les mesures les plus impraticables, forma les projets les plus irréalisables, et que l'impatience et le désespoir pouvaient seuls lui suggérer ; son interlocuteur le laissa dire ; à la fin, prenant la parole à son tour, il résuma ainsi la question :

« Voici ce qu'il y a de mieux à faire : le musicien va aller informer les prisonnières de notre présence ; puis il viendra de nouveau se concerter avec nous pour l'heure de l'exécution. »

Duncan goûta médiocrement cette idée, et déclara qu'il voulait et sur l'heure jouer un rôle plus actif. Il ajouta qu'il

accompagnerait David; pourquoi les sauvages se montreraient-ils pour lui sans merci, puisqu'ils avaient épargné le musicien?

« Je puis fort bien prendre un rôle de fou, d'insensé, de héros. Vous connaissez les moyens de me déguiser; peignez-moi, déguisez-moi à votre gré; mais je suis résolu à suivre David et à travailler sans retard à la délivrance des deux jeunes filles. D'ailleurs, ne faut-il pas que nos amis s'occupent de Cora, retenue par les Delawares, tandis que je veillerai sur Alice, restée avec les Hurons? »

Son ton était si ferme et si résolu, que le chasseur, qui au fond de l'âme se réjouissait de rencontrer chez le major de semblables sentiments et une pareille ardeur, ne put s'empêcher de lui dire en souriant :

« Allons, quand un daim veut se jeter à l'eau, il faut se mettre en face pour l'arrêter et non le poursuivre par derrière. Chingachgook a dans sa carnassière un assortiment de couleurs; il sait s'en servir; asseyez-vous sur cette souche, et il fera de vous un fou aussi naturel que vous pouvez le souhaiter. »

Le sagamore, qui avait suivi le débat avec une vive attention, se mit en devoir d'exécuter ce qui venait d'être résolu; Duncan s'assit sur un tronc d'arbre, et Chingachgook prit ses pinceaux. Il dessina d'abord sur le front du major cette ligne que les Indiens regardent comme le signe d'un caractère réjoui et jovial; il écarta soigneusement tous les traits distinctifs d'une humeur belliqueuse; il sut donner au jeune officier un vrai type de bouffon. Les Indiens recevaient assez souvent des jongleurs de Ticondéroga, qui venaient, dans les tribus alliées des Français, exercer leurs petits talents; les sauvages ne les voyaient point d'un mauvais œil, et ne les renvoyaient point sans une offrande; on pouvait donc espérer que Duncan, parlant bien le français et ainsi déguisé, serait pris pour l'un d'eux.

Le chasseur, jugeant que le major était suffisamment transformé pour essayer de déjouer la malice et l'astuce de ses ennemis, convint avec lui de divers signaux ; il lui indiqua l'endroit où ils pourraient se rejoindre, et le lieu où il comptait laisser le colonel sous la garde de Chingachgook, pendant qu'Uncas et lui se mettraient en campagne pour s'enquérir en toute hâte de la tribu delaware que la Gamme leur avait fait plutôt soupçonner que reconnaître sûrement ; il termina par un petit discours :

« Que le Ciel vous inspire, major, et vous protège ! Je ne vous cacherai pas que votre résolution me plaît : l'ardeur est le fait de la jeunesse ; mais, croyez-en ma vieille expérience, il faudra beaucoup de sang-froid, et un esprit plus subtil que celui qu'on apprend dans les livres, pour déjouer les ruses d'un Mingo. Que Dieu veille sur vous ! Si pourtant ils font un trophée de votre chevelure, comptez sur la promesse d'un homme blanc aidé de deux Mohicans. Les Hurons, dans ce cas, payeront leur triomphe par autant de morts que vous avez de cheveux sur la tête. J'espère pourtant, major, que la Providence vous aidera, car la cause que vous allez soutenir est juste et honorable ; mais souvenez-vous que pour tromper ces coquins il est permis de faire des choses qui ne sont pas tout à fait dans la nature de la race blanche. »

XVI

Heyward serra la main de cet homme dévoué, qui ne savait comment reconnaître un tel honneur, puis il fit signe à David de lui montrer le chemin. Ils traversèrent la clairière et longèrent le lac où les castors s'étaient établis : seul avec le pauvre musicien, le jeune officier commença à sentir toutes les difficultés de son entreprise; mais son courage n'en fut point diminué, tout au contraire; il se mit à marcher en avant d'un pas léger et vigoureux.

Pendant plus d'une demi-heure, ils demeurèrent encore sous l'abri des grands arbres de la forêt; enfin une nouvelle clairière s'ouvrit devant eux; le même ruisseau la traversait dans toute sa longueur; les sauvages l'avaient récemment agrandie, coupant les arbres pour bâtir leurs misérables huttes et brûlant les halliers et les broussailles pour se donner un peu d'air autour de leur village.

A l'extrémité opposée, Duncan aperçut une soixantaine de cabanes grossièrement construites, jetées sans ordre au milieu de la prairie, et n'offrant de loin à l'œil du jeune officier qu'un amas confus de troncs d'arbres, de branches sèches et de terre. En face de ces huttes, une trentaine de

jeunes enfants se livraient, à travers les herbes aussi hautes qu'eux, à toutes sortes d'exercices et de jeux; leurs cris arrivaient, aigres et perçants malgré la distance, jusqu'aux oreilles du major et de son compagnon, qui se bouchait les oreilles pour échapper à ces sons discordants.

Selon la coutume des sauvages, nulle sentinelle ne veillait aux abords du camp; aussi le major et son guide purent s'approcher sans difficulté, et presque au milieu de la troupe d'enfants, occupés à leurs jeux. A leur arrivée, toute la bande redoubla ses cris, et, comme par enchantement, disparut au milieu des herbes sèches. Le premier moment de surprise passé, Duncan, qui les avait crus bien loin, aperçut partout, dans les broussailles, des regards vifs et curieux constamment fixés sur lui. Les cris des enfants avaient fait sortir des huttes une douzaine de guerriers qui, sans montrer de surprise, attendirent gravement les étrangers.

David, déjà familiarisé avec les sauvages, avançait toujours d'un pas ferme et se dirigeait, sans hésiter, vers une grande cabane placée au centre du village, et où se tenaient les conseils et les assemblées publiques de la peuplade. Duncan, qui le suivait pas à pas, eut quelque peine à garder, au milieu des Indiens, l'air d'indifférence et de tranquillité dont il avait tant besoin pour réussir dans sa difficile entreprise; il parvint néanmoins à maîtriser son émotion et s'avança jusqu'au centre de la cabane; il s'assit, comme le musicien, sur un fagot de branches sèches.

Les Mingos, rentrés à sa suite dans la chambre du conseil, se rangèrent silencieusement autour de lui, et attendirent sans impatience que sa dignité lui permît de prendre la parole; d'autres sauvages arrivèrent bientôt de divers côtés; ils s'appuyaient de l'épaule ou du coude, soit le long de la muraille, soit aux poutres qui soutenaient le toit de l'édifice, trois ou quatre des plus âgés s'étaient assis

un peu en avant des autres. A la lueur d'une torche vacillante, Duncan essayait de lire sur leur visage et de deviner dans leur attitude quel accueil lui était réservé. Mais tous, immobiles, tenaient leurs yeux fixés à terre et jetaient à peine sur lui, à la dérobée, un regard rapide : ce qui pouvait paraître aussi bien l'effet du respect que celui de la défiance.

Enfin un homme déjà mûr, mais souple et vigoureux encore, sortit d'un angle de la salle, où il était demeuré loin de la torche, probablement pour mieux observer sans être vu, s'avança vers le major et lui adressa la parole : son ton était poli, bien que ferme; malheureusement il s'exprimait dans la langue des wyandots, et Duncan ne pouvait le comprendre. Le jeune officier, maintenant assez sûr de lui-même, fit remarquer au chef indien que sa langue lui était inconnue, et, élevant la voix à son tour, il dit :

« Est-ce qu'aucun de mes frères ne parle français ou anglais? »

Les sauvages se tournèrent vers lui, mais nul ne répondit à sa question.

« Je regrette, ajouta-t-il, que dans cette brave et fidèle nation aucun guerrier ne parle la langue du grand monarque, notre père. Il serait fâché d'apprendre que ses guerriers rouges sont incapables de l'entendre. »

Un long silence suivit : Duncan connaissait trop les Indiens pour s'en étonner; il profita de ce répit pour mettre de l'ordre dans ses idées.

Avec la même gravité imperturbable, le guerrier qui avait déjà parlé dit encore, employant cette fois la langue française :

« Lorsque le grand monarque, notre père, s'adresse à son peuple, emploie-t-il la langue du Huron?

— Il parle à tous le même langage. Il ne saurait faire aucune distinction entre ses enfants, rouges ou blancs;

mais vous savez qu'il estime particulièrement ses braves Hurons.

— Notre père du Canada pense-t-il ainsi? Il renvoie dans leurs forêts les Hurons après la victoire, mais avant le partage du butin. » Puis le sauvage ajouta d'une voix sombre : « Notre père du Canada laisse ses oreilles ouvertes aux Delawares, qui sont nos ennemis, et ils les remplissent de mensonges.

— Ne parlez pas ainsi, dit le major, qui sentait la conversation s'engager sur un terrain brûlant. Voyez plutôt, il m'a donné l'ordre, à moi qui suis un grand médecin, de venir parmi ses enfants les Hurons rouges des grands lacs, et de leur demander s'il y en a parmi eux qui soient malades, afin que je puisse les guérir. »

Un silence plus long que le premier succéda à ces paroles du jeune officier, qui cachait, par ce subterfuge, sa nationalité, et entrait ainsi dans le rôle qu'il se proposait de jouer pour arriver plus aisément à son but.

Enfin le Huron reprit la conversation interrompue.

« Les savants du Canada se peignent-ils la peau? Ne savons-nous pas qu'ils se vantent tous de la pâleur de leur visage?

— Est-ce que les chefs indiens qui visitent leurs pères blancs, reprit Heyward, ne remplacent pas par une pièce de cotonnade la peau de buffle qu'ils portent habituellement? Mes frères indiens ont su peindre ainsi mon visage; je garde cette peinture pour leur faire honneur et par affection pour eux. »

Duncan avait frappé juste : le silence général fut alors rompu pour la première fois; un murmure approbateur qui ressemblait à un applaudissement se fit entendre dans toute la salle.

Un autre guerrier, quand le calme se fut rétabli, se leva, s'avança en face de l'étranger, puis, paraissant réfléchir

encore, fit un geste pour annoncer qu'il allait parler. Mais, au moment où il ouvrait la bouche, on entendit venir du fond de la forêt un bruit sourd et effrayant, suivi promptement d'un cri aigu et prolongé qui ressemblait, à s'y méprendre, au hurlement plaintif d'un loup.

Ce cri attira visiblement l'attention des Indiens; tous se précipitèrent en hâte hors de la salle du conseil, et à leur tour poussèrent comme à l'envi des cris épouvantables. Le major, fortement impressionné, quitta aussi la hutte, et se trouva tout à coup au milieu d'une indescriptible cohue, composée de tous les hommes, des vieillards, des femmes, des enfants et des infirmes de la peuplade.

Bien qu'étourdi par la surprise et par le bruit qui se faisait autour de lui, Heyward reconnut bientôt la raison de cette scène bruyante et de l'enthousiasme des sauvages : c'était le cri de mort qui s'était fait entendre, et, comme il avait retenti plusieurs fois, l'allégresse était au comble. Il s'agissait d'une expédition qui rentrait inopinément dans le camp et annonçait ainsi sa victoire.

Le chef de l'expédition devança la troupe et appela à haute voix les morts : les noms furent écoutés en silence et avec respect; l'extase la plus sauvage et les transports les plus violents succédèrent aussitôt. Le chef avait ajouté qu'un prisonnier allait subir sur l'heure le dernier supplice. Le camp fut en un instant plein de tumulte et de confusion. Les guerriers, armés de leurs couteaux, se rangèrent sur deux lignes formant une haie qui allait de l'entrée du camp, où s'étaient arrêtés les vainqueurs, jusqu'à la porte de la hutte du conseil; les femmes et les enfants se mêlaient aux Indiens pour prendre leur part dans le drame cruel dont Heyward suivait les préparatifs avec anxiété.

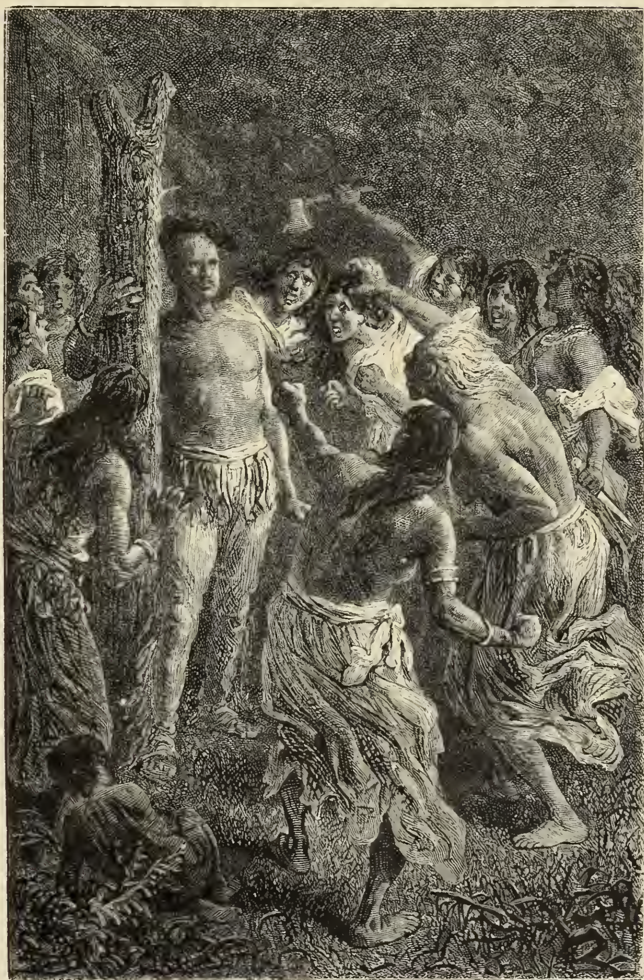
Un grand feu fut allumé; la flamme fit disparaître par son éclat sinistre les dernières clartés du jour.

Les nouveaux arrivants avaient amené avec eux deux captifs : ces malheureux, destinés à jouer un grand rôle dans la scène tragique qui se préparait, se tenaient encore dans l'ombre. A cette distance, le major ne pouvait distinguer leur visage; toutefois leur contenance était si différente qu'il en fut frappé. L'un, la tête haute, droit, ferme, défiait encore ses ennemis. L'autre, le front bas, cachant son visage, replié sur lui-même, succombait sous le poids de la honte ou de la peur.

Le major se disait, plein d'admiration pour le premier, qu'aidé par tant d'audace et de courage, il parviendrait à échapper au supplice, et qu'il franchirait la double rangée de furieux au milieu desquels il devait passer sans y laisser la vie; malgré lui, il se rapprochait des Hurons, et prenait un vif intérêt au sort du jeune prisonnier.

A ce moment un grand cri se fit entendre : c'était le signal de la course; des deux prisonniers l'un resta immobile, incapable de lutte ni d'effort; l'autre, au contraire, s'élança avec la légèreté d'un daim entre les deux files meurtrières; mais, avant d'avoir reçu le moindre coup, il avait changé de direction, sauté par-dessus la tête de deux enfants, et s'élançait vers les bois. Les rangs furent aussitôt rompus, et toute la tribu se mit à sa poursuite.

Les abords de la forêt étaient déjà gardés, il dut revenir dans l'enceinte, qu'éclairait toujours le feu des broussailles; il rencontrait là des ennemis par centaines, tous acharnés à sa poursuite; d'un bond il franchit le brasier et tenta de fuir par un autre côté, mais vainement : ni son agilité ni son courage ne pouvaient le protéger contre tant d'ennemis à la fois; sorti du cercle formé par la lumière, il était rentré dans l'ombre. Heyward crut un instant qu'il avait pu s'échapper, ou qu'un sauvage plus habile et plus cruel était parvenu à le tuer; mais il le vit bientôt reparaître, luttant toujours : il ne lui sembla point qu'il eût été blessé.



L'attitude hautaine du captif montrait assez que les invectives des femmes indiennes ne montaient pas jusqu'à lui.

bien que ses forces dussent commencer à trahir son courage. Dans cette course effrénée, le hasard plaça Duncan sur le chemin du prisonnier; celui-ci le frôla au passage, au moment où un Indien plus vigoureux ou plus adroit allait lui assener un coup mortel. Le major, qui avait senti s'éveiller en lui un vif désir de venir en aide à ce malheureux, allongea, comme par mégarde, la jambe, et fit trébucher le sauvage, au risque d'attirer sur lui sa colère. Cette intervention fut sans doute très utile au jeune captif, car, épuisé par la course, il se jeta d'un bond au pied d'un poteau planté en face de la hutte du conseil, et, passant alentour un de ses bras sans laisser paraître aucune crainte ni donner aucun signe de lassitude, il regarda fièrement ses ennemis. D'après un usage sacré, sa personne était désormais en sûreté, et nul n'avait le droit de le frapper jusqu'à ce que le grand conseil eût délibéré et prononcé sur son sort.

Les femmes, plus furieuses encore que les guerriers de voir leur victime se dérober ainsi à leurs coups, voulurent essayer de l'intimider par des menaces et des injures; mais son attitude hautaine et dédaigneuse montrait assez que leurs épithètes humiliantes, leurs invectives, ne montaient pas jusqu'à lui. Elles redoublèrent de rage, leurs hurlements troublèrent la profondeur des bois sans parvenir à émouvoir le captif. Des enfants, de jeunes guerriers, se mêlèrent aux femmes; ils firent tourner, d'un air menaçant, leurs armes autour de la tête de l'étranger; il ne parut point y prendre garde : il restait impassible, sans crainte ni colère. Un guerrier plus avancé en âge, et que l'expérience aurait dû retenir, puisqu'il avait vu le prisonnier à l'œuvre, s'en vint à son tour brandir son tomahawk à deux doigts de son front; le jeune homme le regarda, en hochant la tête, avec un tel air de mépris, que ce jeu misérable dut finir. Heyward n'était pas loin, et les yeux vifs et

perçants du captif ayant rencontré son regard, Duncan le reconnut aussitôt : c'était le jeune Mohican Uncas. La surprise et la frayeur du major furent si grandes, qu'il fut sur le point de se trahir. Au même instant, un guerrier vint prendre Uncas par la main et le conduisit dans la hutte du conseil : tous les chefs entrèrent à leur suite, et Heyward, poussé par l'inquiétude et voulant, à tout hasard, se tenir à portée de son ami, se glissa dans la salle avec eux.

L'individu qui avait été ramené dans le camp avec Uncas, et qui devait comme lui passer dans la file des sauvages armés, n'avait point profité du tumulte pour regagner les bois; bien que personne ne l'y contraignît, il vint avec les autres dans la salle du conseil, et, comme pour se faire oublier, s'affaissa sur lui-même dans un coin. Quand tous les sauvages eurent pris place, selon leur rang, autour du Mohican, dont la contenance gardait le même calme et la même fierté, un chef à cheveux blancs se leva et lui adressa la parole en ces termes :

« Delaware, vous êtes issu d'une nation de femmes; néanmoins vous venez de prouver que vous êtes un homme. Reposez-vous jusqu'au lever du jour; demain vous entendrez les paroles du conseil. Deux de nos guerriers poursuivent votre compagnon : après leur retour, les sages vous diront : Vivez! ou : Mourez!

— Les Hurons n'ont pas d'oreilles. Depuis que je suis votre prisonnier, j'ai entendu deux fois le bruit d'un fusil que je connais bien; vos guerriers ne reviendront pas. »

Un silence morne, et qui parut de mauvais augure à Duncan, suivit ces paroles hardies et lancées sur un ton de bravade; mais le chef se contenta de dire :

— Si les Lenapes sont si habiles, comment as-tu pu te laisser surprendre?

— Je suis tombé dans un piège pour avoir suivi les pas

de ce lâche qui fuyait. » Et du doigt il désignait le Huron ramené dans le camp avec lui et affaissé dans un coin de la salle. Son ton méprisant fit grande impression dans l'assemblée; tous les guerriers se tournèrent vers le malheureux jeune homme : sa haute taille, ses membres vigoureux rendaient encore sa lâcheté plus révoltante; il avait fui devant le jeune Mohican, que les Hurons avaient rencontré avec le chasseur au moment où ils rentraient dans le camp, au retour de leur expédition. Le murmure soulevé par les paroles d'Uncas, et qui avait trouvé un écho dans la foule des femmes et des enfants massés devant la porte de la hutte, démontrait bien qu'il n'échapperait point à la mort des lâches, après s'être dérobé à la mort des braves. La sentence fut vite prononcée.

« Roseau-Pliant, dit en s'adressant au jeune Huron le même chef à cheveux blancs qui venait de parler à Uncas, vous êtes fort et vous poussez vigoureusement le cri de guerre, et pourtant il vaudrait mieux pour vous que vous ne fussiez point né. Les ennemis n'ont jamais vu la couleur de vos yeux, ils savent tous quelle est la forme de votre dos; vous faites la honte de votre nation! Votre nom ne sera plus prononcé dans votre tribu. Il est déjà oublié. »

Le malheureux condamné leva la tête; ses yeux étincelants se fixèrent non sans fierté sur les guerriers qui l'environnaient, et découvrant sa poitrine, voulant montrer qu'il savait mourir, il regarda sans trembler le fatal couteau que son juge, à la fois son exécuteur, tenait à la main; le sentant s'enfoncer dans son cœur, il eut un sourire, comme s'il eût trouvé la mort plus douce qu'il ne pensait, et tomba sans mouvement et sans vie aux pieds du Mohican, toujours calme et inébranlable.

Une vieille femme, qui avait insulté Uncas avec plus de grossièreté que les autres, et qui seule avait franchi avec les guerriers le seuil de la salle du conseil, éteignit la

torche, qu'elle venait de prendre à la main, et plongea ainsi tous les assistants dans les ténèbres; puis, poussant un cri plaintif, elle sortit, et avec elle tous les guerriers, saisis par l'impression de la mort. Duncan crut qu'il était resté seul avec le cadavre du pauvre Huron; il se trompait: une main ferme se posa sur son bras, et il reconnut la voix d'Uncas, qui lui disait tout bas à l'oreille :

« Les Hurons sont des chiens! Un guerrier ne tremble pas à la vue du sang d'un lâche. La Tête-Grise, — les sauvages n'appelaient pas autrement le colonel Munro, — et le sagamore sont en sûreté; le fusil d'Œil-de-Faucon ne s'endort pas. Quittez la salle du conseil; Uncas et la Main-Ouverte, — le jeune Mohican, qui connaissait la générosité du jeune officier, ne lui donnait jamais un autre nom, — sont ici étrangers l'un à l'autre. Sortez vite, et pas un mot de plus. »

XVII

Les Hurons rentraient déjà dans la salle, et, comme on emportait le cadavre de Roseau-Pliant, Duncan s'empressa, quoique à regret, d'obéir aux injonctions d'Uncas. Il s'en alla dans la nuit à travers les huttes des sauvages, cherchant partout un indice qui pût le mettre sur la trace de la plus jeune fille de Munro; mais ce fut en vain, rien ne trahissait nulle part la présence d'Alice. D'ailleurs, si puissant que fût l'intérêt qui le guidait dans ces recherches, il se sentait invinciblement ramené vers la hutte du grand conseil; il y rentra comme malgré lui. Les guerriers avaient tous repris leurs places; le calme s'était rétabli; ils fumaient et conversaient tranquillement entre eux de leurs affaires, et son arrivée ne fut pas même remarquée. Uncas n'avait point quitté sa place; il semblait même, au milieu de l'abandon général, qu'il fût libre; nul ne s'inquiétait de lui; mais un Huron jeune et alerte, assis à quelque distance, ne le perdait point de vue, et un autre guerrier armé se tenait debout à la porte de la salle.

Le major Heyward s'assit sur un fagot d'un air d'indifférence parfaitement jouée; il devint pourtant subitement inquiet, en s'apercevant que David la Gamme n'était plus

dans la salle. A ce moment un vieux chef s'avança vers lui et lui dit :

« Notre père du Canada se souvient de ses enfants, je l'en remercie. Le savant étranger peut-il délivrer la femme de l'un de nos guerriers que le malin esprit travaille ? »

Heyward, redevenu maître de lui, répondit sur un ton de mystère et de dignité convenant à son personnage :

« Il y a esprit et esprit; les uns cèdent à ma science, d'autres parfois y résistent.

— Mon frère, dit le sauvage, est un grand médecin, il essayera. »

Heyward fit un signe de consentement; son interlocuteur, content de cette affirmation, se remit à fumer sa pipe et reprit sa conversation avec ses voisins ou s'abandonna à de silencieuses méditations. Heyward, fort impatient, s'efforça de montrer le même calme. Enfin, après un temps assez long, le chef indien secoua les cendres de sa pipe, croisa sur sa poitrine sa pièce de calicot, et parut disposé à partir; le major se préparait à le suivre, quand un guerrier de haute taille entra dans la salle et vint s'asseoir sur le même fagot qui lui servait de siège. Duncan jeta à la dérobée un regard sur lui : c'était Magua.

Le vieux chef, qui avait aussi reconnu le nouveau venu, avait déjà rallumé sa pipe et recommençait à fumer; Magua, absent depuis deux jours, fit de même et avec autant d'indifférence et de tranquillité que s'il n'eût pas quitté la salle du grand conseil. Un grand quart d'heure se passa avant que le silence fût rompu; des nuages de fumée roulaient dans toute la pièce, et l'inquiétude de Duncan allait toujours grandissant. Un guerrier dit pourtant à la fin :

« Magua a-t-il trouvé le gibier qu'il cherchait ?

— Mes jeunes guerriers reviennent lentement, tant ils sont chargés; Roseau-Pliant, allez à leur rencontre pour les aider. »

Ce nom ne devait plus être prononcé dans la tribu ; tous les guerriers cessèrent de fumer, et un sombre silence se rétablit aussitôt dans l'assemblée.

Tous les yeux se tournèrent involontairement vers un vieillard à cheveux blancs, assis au premier rang des chefs; rien ne le distinguait de ses voisins, mais il avait l'air morne et abattu, ses yeux étaient fixés à terre; sentant néanmoins qu'il était l'objet de l'attention, il se leva :

« C'est un mensonge! cria-t-il, je n'ai jamais eu de fils! Son sang pâle ne sortait pas des veines d'un Huron. La race de Wiss-en-tusch est éteinte ; je suis content! »

Le vieillard voulut se rasseoir, mais il chancelait ; l'expression de son regard démentait ses paroles ; il jeta sa couverture sur sa tête et sortit lentement, sans doute pour pleurer en silence dans le secret de sa hutte.

« Les Delawares, dit un guerrier d'une voix enjouée en s'adressant à Magua, ont rôdé dans les environs.

— Les Delawares des lacs?

— Non, ceux qui portent un jupon de squaw et habitent les bords de la grande rivière. L'un d'eux est venu jusqu'ici.

— Et nos guerriers ont enlevé sa chevelure?

— Non ; » et le chef montra Uncas, toujours ferme et dédaigneux. « Il a de bonnes jambes, mais ses bras sont faits pour manier la bêche. »

Magua, sans se retourner, continua de fumer ; au bout d'un instant pourtant, en secouant les cendres de sa pipe, il jeta un coup d'œil rapide sur le Mohican. Uncas le défiait du regard, leurs yeux, se rencontrant, exprimèrent la haine la plus vive et la plus féroce ; on eût dit qu'un feu intérieur brûlait le jeune Delaware ; les traits de Magua n'étaient pas moins enflammés, mais sur son visage apparut bientôt une joie sauvage qu'il ne put dissimuler, et ce cri s'échappa de sa gorge :

« Le Cerf-Agile ! »

Ce nom formidable et bien connu produisit une sorte d'effet magique ; la surprise et la joie furent générales ; les guerriers, les jeunes hommes, les femmes et les enfants poussèrent des cris de triomphe qui s'achevèrent par des hurlements sauvages. Ce délire fut de courte durée ; les chefs, honteux de leur faiblesse d'un moment, s'étaient rassis de nouveau et gardaient le silence, mais leurs yeux ne pouvaient se lasser d'admirer le captif ; Uncas, malgré son énergie, laissa voir combien cette attention tournée vers lui l'enorgueillissait. Magua s'en aperçut, et, serrant son tomahawk, se jeta devant le prisonnier :

« Mohican, il faut mourir !

— Je suis prêt ! Ma hache a été assez souvent teinte du sang de mes ennemis. Il y a bien des Hurons dont les ossements blanchissent dans la forêt. Les Hurons sont des squaws : qu'ils s'assemblent pour voir mourir un guerrier. Il me répugne de sentir encore ici le sang d'un lâche. »

Ces derniers mots, faisant allusion à la mort de Roseau-Pliant, excitèrent un vif ressentiment : Magua le comprit bien ; il résolut d'en tirer parti sur-le-champ avec toute la ruse et la méchanceté dont il était capable. Le Cerf-Agile n'était pas pour lui un ennemi ordinaire, un Delaware : c'était aussi l'homme qui avait déjoué ses projets et traversé ses plans les mieux préparés, l'homme qui l'avait vaincu ; sa finesse et son courage l'avaient plusieurs fois emporté sur son courage et sa finesse à lui Magua : c'était son rival.

Il prit aussitôt la parole, et n'eut qu'à rappeler les victoires d'Uncas, du Grand-Serpent, son père, et de la Longue-Carabine sur les Iroquois dans la dernière campagne, pour porter l'irritation générale à son comble. Il achevait à peine, qu'un sauvage, poussant le cri de guerre, lançait sa hache à la tête d'Uncas ; mais Magua détourna lui-même le coup,

réclamant pour son ennemi une mort plus lente et moins douce. L'assemblée entière fut de cet avis, et l'exécution fut remise au lendemain.

Les jeunes guerriers saisirent le prisonnier, le garrottèrent et l'emmenèrent hors de la salle du conseil. Magua ne tarda guère non plus à se retirer, et Duncan, soulagé d'un grand poids, put suivre le sauvage qui avait réclamé ses soins pour sa fille.

Au lieu de se diriger vers les huttes du camp, son compagnon remonta vers la forêt, et s'engagea dans une sorte d'avenue qui conduisait à une montagne couverte de buissons épineux, au bord du chemin. Heyward, à la clarté douteuse des torches qu'agitaient les enfants dans le lointain, aperçut un ours, dont la vue parut faire hésiter son guide un instant. Celui-ci poursuivit pourtant sa route, et Duncan n'osa s'arrêter ; l'animal se mit à marcher sur leurs talons en grondant, jusqu'à l'entrée d'un couloir obscur, creusé dans le flanc de la montagne, et donnant accès dans une série de grottes habilement disposées, et où l'on avait ménagé plusieurs compartiments. Ils arrivèrent enfin dans la pièce où se trouvait la malade, couchée sur un lit de feuilles sèches ; d'autres Indiennes l'entouraient, et David la Gamme, que le major fut heureux de retrouver, essayait sur elle les effets bienfaisants de la psalmodie. Tout à coup un accompagnement désagréable interrompit le musicien ; il se retourna et vit dans un coin l'ours qui se balançait, et dont le sourd grondement avait offensé son oreille. Il perdit la tête, et, prenant la fuite, il cria au major en passant près de lui : « Elle vous attend; elle est ici ! » Heureusement il avait parlé en anglais. Duncan réfléchissait à ces étranges paroles, quand son hôte lui dit :

« Que mon frère montre maintenant son pouvoir ! »

Le major, à l'imitation des jongleurs indiens, essaya des gestes bizarres accompagnés d'une sorte d'incantation, dont

la mélodie eût certainement fait bondir David. Heureusement il était loin ; les femmes avaient aussi quitté la pièce ; l'ours continuait à gronder, et la malade à se plaindre.

« Les savants sont jaloux, dit le vieux chef, voyant le peu de succès du médecin, je m'en vais. Que mon frère chasse le mauvais esprit qui tourmente ainsi ma fille ; c'est l'épouse d'un de nos plus braves guerriers. »

Il avait à peine refermé la porte de l'appartement, que l'ours, s'étant tout à coup rapproché du major, se redressa, et, à l'aide de ses pattes de devant, arracha vivement sa propre tête, sous laquelle se montrait l'honnête figure du brave chasseur.

« Chut ! dit Œil-de-Faucon, surtout pas un mot qui ne ressemble à de la sorcellerie ; on pourrait nous surprendre.

— Que signifie cette mascarade ? »

Le chasseur raconta en deux mots comment Uncas, s'étant emporté trop vivement à la poursuite d'un fuyard, était tombé aux mains de leurs ennemis.

« Il est prisonnier, dit Duncan, et condamné à mourir demain à la pointe du jour.

— J'étais à sa recherche, quand j'ai rencontré un jongleur de la tribu, qui s'exerçait à ses maléfices sous ce déguisement ; d'un bon coup de crosse je l'ai étourdi ; puis, l'ayant bâillonné, je lui ai pris son accoutrement, qui m'a servi à venir jusqu'ici, et bien m'en a pris, puisque je vous ai rencontré. Mais songeons à nos affaires. Où est la jeune dame ?

— Hélas ! j'ai visité toutes les cabanes des Hurons sans recueillir un indice.

— Le chanteur n'a-t-il pas dit en partant : « Elle vous attend, elle est ici ! » Pourquoi s'est-il sauvé si vite, l'imbécile ! »

Les diverses pièces de ce logement souterrain communiquaient par des crevasses qui servaient à laisser passer la



L'ours se mit à les suivre en grondant.

lumière du jour; l'ours se glissa par l'une d'elles, et au bout de quelques instants il dit au major :

« Elle est là. J'ai craint de l'effrayer en lui parlant, mon déguisement la ferait mourir de peur.

— Je suis aussi effrayant que vous, reprit le major, songeant aux peintures variées qui ornaient sa figure.

— Il arrive aux jongleurs indiens de changer de visage dans le cours de leurs conjurations, » reprit le chasseur en lui montrant de l'eau dans un creux de rocher.

Duncan entra dans une sorte de magasin où les Hurons avaient remisé une foule d'objets provenant du pillage du fort de William-Henry; son cœur se serra en apercevant la jeune fille au milieu de ce désordre; elle était pâle, agitée, tremblante; David l'avait prévenue de l'arrivée du major dans la tribu.

« Duncan! s'écria-t-elle. Ah! je savais bien que vous ne m'abandonneriez jamais! »

Le major fit connaître à la jeune fille en toute hâte les événements accomplis durant sa captivité; elle demanda vivement des nouvelles de son père, et apprit avec regret que sa sœur était toujours aux mains des sauvages; au milieu de ses tristesses, elle était si heureuse de se retrouver avec Duncan, que la joie de le revoir et de lui devoir sa délivrance éclatait malgré elle dans ses regards pleins d'innocence et de candeur.

XVIII

Peut-être, malgré les recommandations du chasseur, les deux jeunes gens allaient-ils s'attarder encore, quand le major sentit qu'on lui frappait doucement sur l'épaule; il se retourna et se trouva face à face avec Magua. Duncan était sans arme; le Huron tenait à la main son tomahawk.

« Que me voulez-vous encore? » dit Alice, se jetant en avant et cachant de son mieux son effroi au jeune officier, qui, malgré son courage, était bien près de se laisser aller au désespoir.

Le Huron farouche se contenta de les regarder d'un air menaçant, puis il se mit à entasser des caisses et de lourds fardeaux devant l'ouverture dérobée qui lui avait livré passage. Quand il eut achevé ce travail, il se retourna vers les captifs et leur dit en mauvais anglais :

« Les Peaux-Rouges savent garder les visages pâles.

— Misérable! s'écria le major, oubliant toute prudence, je vous brave et je vous méprise, vous et votre vengeance.

— Le Renard-Subtil assemblera ses guerriers, ils verront quelle est la fermeté d'un blanc au milieu des tortures. »

En disant ces mots, il s'avança vers la porte du souterrain pour sortir par le chemin accoutumé; il la trouva gardée par l'ours. Magua l'examina avec soin, reconnut le déguisement du jongleur et voulut passer outre; mais l'animal, se dressant, battit l'air de ses pattes d'une façon menaçante.

« Fou! dit le Huron, va faire peur aux squaws et aux enfants! »

Mais il achevait à peine ces mots, qu'Œil-de-Faucon l'enserrait dans ses bras nerveux. Heyward se précipita à l'aide de son ami, et le Huron, qui ne put saisir ses armes, fut bientôt lié et garrotté de la façon la plus étroite.

Cela fait, Œil-de-Faucon retira encore sa tête; Magua, en le reconnaissant, poussa un cri de rage; mais, avant qu'il pût élever la voix pour appeler du secours, il fut solidement bâillonné.

« Maintenant, dit le chasseur, partez vite et gagnez les bois, vous n'avez pas de temps à perdre. » Et comme Duncan lui montrait la jeune fille hors d'état de remuer, tant la terreur l'avait anéantie : « Enveloppez-la dans cette pièce d'étoffe et emportez-la; moi, je vais remettre ma tête d'ours. »

Duncan suivit de point en point les recommandations du chasseur; ils repassèrent dans la chambre où agonisait la pauvre malade sans s'y arrêter; ils s'engagèrent dans le long couloir qui conduisait à la porte de sortie. Une foule de femmes et quelques Indiens attendaient à l'entrée; l'ours passa le premier; Duncan, qui venait ensuite, chargé de son précieux fardeau, vit s'avancer vers lui le vieux chef et un jeune guerrier, le mari de la malade; ils lui demandèrent s'il avait vaincu le malin esprit.

« Je l'ai fait sortir, dit-il gravement, du corps de cette femme, et je l'ai enfermé dans la caverne. J'emporte la malade dans les bois pour lui exprimer dans la bouche, en



Œil-de-Faucon l'enserra dans ses bras nerveux, et bientôt,
avec l'aide d'Heyward, le Huron fut garrotté.

plein air, le jus d'une plante qui achèvera sa guérison ; demain elle rentrera elle-même dans le wigwam de son mari. »

Ils le laissèrent passer, et, retenus par leurs craintes superstitieuses, ils n'entrèrent point dans la caverne. L'ours prit un sentier détourné à travers les bois, et Duncan s'empressa de le suivre.

L'air vif de la nuit ranima promptement Alice, qui déclara aussitôt qu'elle pouvait marcher, que ses forces étaient revenues, et qu'elle suivrait bien ses compagnons. Le chasseur, trouvant qu'ils étaient assez éloignés de l'ennemi, s'arrêta, et, montrant à Duncan un sentier, il lui dit :

« Ce chemin vous mène droit à un ruisseau, suivez-le jusqu'à ce que vous rencontriez une cataracte, à droite est une montagne ; là habite une peuplade à laquelle vous demanderez l'hospitalité ; si ce sont de vrais Delawares, ils vous accueilleront bien. D'ailleurs, vous ne pouvez aller bien loin, les Hurons auraient vite retrouvé vos traces.

— Et vous, demanda Heyward, pensez-vous donc à nous quitter ?

— Ne faut-il pas que j'aille au secours de mon jeune ami ? Les Hurons veulent faire couler le sang du dernier des Mohicans, je veux encore essayer de le sauver ; si je ne réussis pas, je le vengerai, ou bien je saurai mourir avec lui. »

Alice et Duncan voulurent insister ; Œil-de-Faucon les écouta attentivement, mais non sans impatience ; il leur répondit ensuite d'un ton si ferme, qu'il les réduisit au silence.

« C'est moi, leur dit-il, qui ai appris à Uncas à se servir d'un fusil ; je n'ai point perdu mon temps. J'ai souvent combattu à ses côtés, et quand j'entendais le bruit de son fusil à ma droite, et celui de son père à ma gauche, je ne craignais pas l'ennemi. Que d'étés et d'hivers nous avons passés ensemble, partageant les mêmes dangers et la même nourriture, l'un dormant et l'autre veillant ! Avant qu'Uncas soit

soumis à la torture, et que... Non, non, il n'y a qu'un seul Être qui nous gouverne, les Peaux-Rouges aussi bien que les blancs, et je le prends à témoin que le jeune Mohican ne succombera pas faute d'un ami pour lui porter secours. »

En achevant ces mots, il reprit le chemin des habitations des Hurons, et, après l'avoir suivi un instant des yeux, Heyward et Alice le perdirent de vue dans l'obscurité. Fidèles à ses instructions, ils se dirigèrent, non sans de vives appréhensions, vers le camp des Delawares.

Œil-de-Faucon ne se dissimulait point les difficultés de son entreprise ; il avait, contrairement à ce qu'eût fait un sauvage, laissé la vie à Magua et au jongleur; aussi se demandait-il si sa ruse n'était pas déjà éventée. En pénétrant dans le camp des Hurons, il se mit à marcher avec les plus grandes précautions, imitant de son mieux l'allure de l'animal dont il portait la peau. Il aperçut une cabane isolée, un peu en dehors des autres habitations, et tombant en ruine; il résolut, à tout événement, d'y chercher un abri. Comme il s'en approchait, il reconnut, contre son attente, qu'elle était habitée. Il en fit le tour, et, à travers les murs disjoints de la masure, il vit David la Gamme assis sur un fagot, et plongé dans la plus profonde méditation. Depuis que le musicien s'était sauvé, fuyant l'ours qui avait voulu mêler sa voix à la sienne, il creusait ce problème sans en trouver la solution.

Œil-de-Faucon entra brusquement et vint se placer devant lui; ils demeurèrent une minute en silence à se regarder dans les yeux. La Gamme, saisissant enfin son instrument, annonça l'intention manifeste d'essayer sur le monstre le pouvoir de l'harmonie. Mais le son expira dans sa gorge, et sa main, levée pour la mesure, retomba lourdement quand il entendit ces paroles nettement prononcées :

« Remettez votre joujou dans votre poche; quatre mots de bon anglais vaudront mieux que toute la musique du monde.

— Qui êtes-vous donc? s'écria David.

— Avez-vous sitôt oublié celui qui vous a rendu le sot instrument que vous tenez à la main? » Et en même temps il quittait sa tête d'ours, montrant sa face narquoise et fine à son interlocuteur ahuri.

« Maintenant, ajouta-t-il, parlons d'affaires.

— Dites-moi d'abord, reprit David, ce que sont devenus le major et la jeune captive.

— Ils sont en sûreté. Où est Uncas?

— Uncas est prisonnier, sa mort est décidée; j'ai choisi mon hymne...

— Pouvez-vous me conduire près de lui?

— Rien n'est plus facile; je l'ai déjà visité...

— Pas un mot de plus; montrez-moi le chemin. »

Œil-de-Faucon avait déjà remis sa tête d'ours. En chemin il fit causer David, recueillit plusieurs détails importants, et lui donna ses instructions. Il apprit qu'il s'était lié avec un des gardiens d'Uncas, et qu'il espérait le convertir et lui apprendre son art. Le chasseur usa de toute sa finesse pour prendre la direction morale de cet esprit un peu borné, mais loyal et franc.

La hutte dans laquelle Uncas, les pieds et les mains liés, était gardé à vue, se trouvait située au centre des autres habitations; il était impossible de s'en approcher ou de la quitter sans être remarqué. Comptant sur son déguisement, le chasseur prit le chemin le plus court pour s'y rendre. Le silence et l'obscurité régnaient dans tout le camp; les Hurons étaient rentrés dans leurs cabanes. En voyant la Gamme s'avancer avec l'ours, qu'ils reconnaissaient pour un de leurs plus fameux jongleurs, les gardes le laissèrent passer; mais, au lieu de s'éloigner, ils se rapprochèrent de la porte restée ouverte, pour assister à la scène qui allait se passer.

Œil-de-Faucon, craignant que le son de sa voix ne le

trahit, avait décidé que le musicien prendrait seul la parole.

« Les Delawares sont des femmes, dit David s'adressant au Huron qui comprenait un peu l'anglais; mon frère ne serait-il pas charmé d'entendre le Cerf-Agile demander des jupes, et de le voir verser des larmes en présence de toute la tribu, quand on l'attachera au poteau? »

L'ami de David communiqua à ses compagnons la proposition du maître de musique; tous pensèrent qu'à l'aide d'un charme le courage du Mohican pouvait faire place à la couardise la plus complète.

« Si c'est votre avis, reprit David, écartez-vous, l'homme savant soufflera sur le chien. »

Ils se retirèrent à quelques pas de la porte, et firent signe au jongleur d'entrer.

Mais l'ours n'avança point; il se mit à se balancer et à gronder sourdement.

« Le savant craint que son souffle ne vous atteigne et ne vous ôte à vous-même tout courage, reprit David; avertissez vos frères. »

L'avis transmis, ils s'écartèrent davantage, sans perdre de vue la porte; l'ours, s'étant assuré que le bruit de ses paroles n'arriverait pas jusqu'à eux, entra lentement dans la hutte. Uncas était assis dans un coin; la lueur de quelques tisons à demi éteints permettait seule de l'apercevoir.

Le chasseur, par prudence, garda encore son déguisement, et continua, en se balançant, son rôle d'animal féroce; Uncas, en le voyant entrer, crut que ses ennemis avaient lancé un ours véritable contre lui; il ne s'en émut point; la minute d'après, ses yeux exercés reconnurent le subterfuge; il laissa alors retomber ses paupières, décidé à n'apporter aucune attention à ce qui allait se passer.

Œil-de-Faucon se mit tout à coup à siffler doucement;



« Je resterai à la place du jeune Delaware, dit David avec fermeté; il s'est battu pour moi, je ferai ce que vous demandez, et plus s'il est possible. »

Uncas ouvrit les yeux, avança la tête, et, du regard faisant le tour de la hutte, se demanda si vraiment un serpent n'était pas entré; ne voyant rien, il regarda plus attentivement le monstre et attendit. Un second sifflement se fit entendre, et aussitôt Uncas d'une voix contenue :

« Hugh! fit-il.

— Coupez ses liens, » dit le chasseur à David.

Œil-de-Faucon se débarrassa vivement de son accoutrement de bête féroce; il présenta un long couteau au jeune Mohican redevenu libre, et d'un geste montra le sien pendu à sa ceinture.

« Partons, dit Uncas.

— Et qu'allons-nous faire de ces six Mingos?

— Les Hurons ne sont pas à redouter, reprit le jeune homme d'un air de mépris; leur *totem* est l'élan, et ils marchent comme des limaçons; le nôtre est la tortue, et nous courons comme des daims.

— Il dit vrai, reprit en anglais Œil-de-Faucon, — il revenait toujours à cette langue dans les cas difficiles, — il battrait tous ces coquins à la course; moi, corps à corps, je ne crains pas un Huron, mais les blancs sont plus forts des bras que des jambes. »

Le jeune Mohican était déjà à la porte, tout prêt à prendre son élan; il revint à sa place, et reprit en silence sa première position.

« Eh bien! qu'attendez-vous? dit encore le chasseur; je vais remettre ma peau, et je tâcherai de me tirer d'affaire par la ruse.

— Uncas reste ici pour combattre avec le frère de son père, et mourir avec l'ami des Delawares. »

Le chasseur lui serra la main avec un sourire de satisfaction; ils s'étaient compris.

« Mettez la peau d'ours à votre tour, » dit Œil-de-Faucon, qui avait déjà conçu un nouveau plan d'évasion dont le

succès tout entier allait dépendre du pauvre David la Gamme.

Il endossa alors le misérable costume du musicien, et lui donna le sien en échange; il prit jusqu'à ses lunettes, son instrument et son psautier; il mit le chapeau triangulaire sur sa tête, et, entrant tout de suite dans son rôle, battit la mesure comme s'il allait entonner un psaume.

« Aurez-vous trop peur pour prendre la place d'Uncas? demanda-t-il au musicien. Vous ne serez réellement en danger qu'au moment où la substitution sera découverte. Voyons, aurez-vous le courage de rester là, tranquille, et d'attendre patiemment après notre départ?

— Je resterai à la place du jeune Delaware, dit David avec fermeté; il s'est battu pour moi, je ferai ce que vous demandez, et plus s'il est possible. »

Le chasseur, après lui avoir chaudement serré la main, lui fit prendre une posture convenable, l'avertissant d'avoir soin de replier sous lui ses grandes jambes; puis il ajouta, par forme de conclusion :

« L'idée que les sauvages ont de la faiblesse de son esprit le défendra mieux que les armes les plus sûres. »

Il sortit de la hutte, suivi de près par l'ours, et se mit à chanter : heureusement pour le succès de son entreprise, il avait affaire à des oreilles peu délicates. Le Huron que David avait un peu cultivé s'approcha pour savoir s'ils avaient réussi à exercer quelque influence sur le prisonnier.

« Ce chien de Delaware tremble-t-il? L'entendrons-nous gémir comme un femme? »

Pour toute réponse, le chasseur se mit à chanter plus fort, et partant plus faux encore; et l'ours gronda d'une façon si furieuse et si naturelle, que l'Indien s'écarta, se croyant vraiment en présence d'une bête sauvage.

XIX

Uncas et son compagnon eurent besoin de tout leur courage pour garder une allure calme; ils savaient qu'un geste imprudent ou trop précipité pouvait donner l'éveil à leurs ennemis, si soupçonneux et si perspicaces; d'autant mieux que, la curiosité l'emportant sur la crainte, les six gardiens s'approchaient de la hutte pour voir si leur captif continuait à demeurer ferme. Œil-de-Faucon, tout en sondant les abords et en se retournant fréquemment, continuait son chant et battait largement la mesure; les deux étaient en parfait désaccord, mais il importait de faire bonne contenance. Un moment, comme ils arrivaient aux limites du campement, alors complètement silencieux, un guerrier sortit de l'ombre et s'avança au-devant d'eux; l'ours se mit à gambader d'une manière si juste, avec des poses si vraies, que le Huron rentra dans sa hutte, sûr, pensait-il, d'avoir reconnu le jongleur et l'insensé possédé par l'esprit malin.

Tout à coup, comme ils entraient dans les bois, ils entendirent un cri : le Mohican, se dressant sur ses pieds, se débarrassait déjà de son accoutrement d'emprunt.

« Ce n'est qu'un cri de surprise; attendons encore un peu. »

Mille hurlements lui coupèrent la parole. Le chasseur sauta dans un buisson ; il en retira deux fusils, deux cornes à poudre et un petit sac de balles.

« A présent, dit-il en courant, que ces enragés suivent notre piste dans les ténèbres, s'ils le peuvent ; voici la mort des deux premiers que nous verrons. »

Les cris des gardiens du jeune Mohican eurent bientôt mis toute la tribu sur pied ; la toilette et l'armement d'un Huron ne demandent pas beaucoup de temps. Deux cents guerriers, tout prêts à l'attaque, se trouvaient déjà réunis sur la place, devant la hutte du conseil ; la confusion fut pourtant de courte durée. Une troupe fut envoyée à la poursuite des prisonniers ; une reconnaissance fut également expédiée du côté du campement des Delawares, alliés douteux que Magua avait essayé de flatter en leur confiant la garde d'une de ses captives, mais dont il était nécessaire de se défier beaucoup.

Puis les chefs et les vieillards entrèrent gravement dans la salle du conseil, et se mirent à délibérer avec cette dignité et ce calme qu'affectent toujours les sauvages.

Tout d'abord on s'étonna de ne pas voir Magua : on courut à sa cabane, elle était déserte. Qu'était-il devenu ? Voulant faire oublier son ancienne trahison, il montrait tant d'ardeur, tant de zèle pour les intérêts de la nation ! Chacun savait si bien quels efforts il faisait pour remonter dans l'esprit et la confiance des siens, pour reprendre le premier rang à la tête de la peuplade ! Qui pouvait le retenir dans un pareil moment ?

Quelques jeunes gens, envoyés aux renseignements, rentrèrent et annoncèrent la double découverte qu'ils venaient de faire : à la porte du camp, ils avaient découvert la peau de l'ours, et, un peu plus loin, le pauvre jongleur qu'Œil-de-Faucon avait garrotté le matin. La guérison de la malade, l'esprit malin enfermé dans le souterrain, n'étaient

donc qu'une feinte, qu'il fallait éclaircir sur l'heure. Douze hommes sages et prudents furent envoyés aux grottes pour pénétrer ce mystère.

En entrant dans la première pièce, ils trouvèrent morte sur sa couche la pauvre malade, qu'ils s'imaginaient avoir été emportée par Duncan dans la forêt; un instant après, ils découvrirent Magua, écumant de rage et faisant de vains efforts pour rompre ses liens. Rendu à la liberté de ses mouvements, il se leva furieux, l'œil en feu; il s'écria d'une voix menaçante :

« Que le Delaware meure ! »

Les autres baissèrent la tête; le plus âgé dit :

« Un mauvais esprit s'est glissé parmi nous; le Delaware s'est sauvé.

— Un mauvais esprit! Oui, reprit Magua sur le ton de la plus amère ironie, l'esprit qui a sacrifié tant de Hurons, qui a immolé nos frères sur le rocher du Glenn, qui a scalpé cinq de nos guerriers à la source de Santé, le mauvais esprit qui vient de lier les bras du Renard-Subtil, le mauvais esprit du chien qui poursuit partout les Hurons, la Longue-Carabine. »

Aucune parole ne saurait rendre la stupeur et l'emportement des sauvages à ce nom abhorré. La Longue-Carabine avait pénétré dans leur camp, s'était joué d'eux, leur avait ravi leurs prisonniers : ils ne pouvaient en croire Magua; mais il dit tout à coup :

« Allons rejoindre les chefs; ils nous attendent. »

En arrivant, ils apprirent que les fugitifs n'avaient pu être rejoints, et que leurs traces se dirigeaient bien vers le camp des Delawares. Magua montrait maintenant beaucoup de calme : cet homme pervers était à la fois un adroit politique; il jugea que le moment était venu de ressaisir son autorité, et il manœuvra avec la plus remarquable finesse pour se faire nommer chef de l'expédition qu'on ne man-

querait pas d'entreprendre après ces grands événements. Il déploya dans la circonstance toutes les ressources de son génie : au conseil, il laissa parler les autres, loua leur intelligence et leur zèle, parut adopter un avis qui n'était pas entièrement le sien, mais finalement rallia toute l'assemblée à son sentiment. Il se montra si prudent, si modéré et à la fois si déterminé, qu'il toucha le but. Les Hurons, enthousiasmés, le proclamèrent unanimement leur chef et jurèrent de s'en rapporter à lui et de lui obéir; il jura, à son tour, de venger ses frères morts et de laver de son sang, s'il le fallait, l'injure mortelle que venait de recevoir la tribu. Les sauvages, quand tout fut arrêté, se retirèrent dans leurs tentes. Magua ne regagna point sitôt la sienne : il s'en alla de hutte en hutte, flattant l'un encourageant l'autre, demandant conseil à celui-ci, faisant alliance plus intime avec celui-là; bref, il acheva et consolida la victoire qu'il venait de remporter. Il rentra alors dans sa cabane solitaire : lors de sa fuite, autrefois, sa femme l'avait quitté, il n'avait point d'enfant; sa demeure n'était autre que cette misérable hutte en ruine où s'était réfugié David la Gamme, à l'entrée du camp. Le musicien ne le gênait point; son dédain pour lui allait jusqu'à le laisser coucher sous son toit. En rentrant, Magua le trouva endormi dans un coin de sa hutte; il devait, lui, veiller jusqu'au lendemain; il resta là, assis, oubliant d'entretenir son feu, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, roulant dans sa tête ses projets de vengeance, et repassant les uns après les autres, humilié et honteux, les faits si étranges qui avaient rempli cette journée, estimant pourtant, dans son orgueil, n'avoir pas payé trop cher le rang tant envié qu'il venait de reconquérir parmi les siens.

Quand les Hurons s'aperçurent que David avait pris la place du Cerf-Agile, ils ne maltraitèrent point l'être l'étrange qu'ils regardaient comme un insensé; sa folie le défendait mieux que les armes les plus puissantes.

Longtemps avant le lever du soleil, des guerriers, tous armés, arrivèrent les uns après les autres dans la cabane de Magua ; ils se tinrent debout ou assis, mais en silence, jusqu'à l'arrivée du dernier. Quand le vingtième entra, le chef se leva et donna le signal du départ; il se mit à leur tête, et tous, marchant dans ses pas, le suivirent un à un, à la file indienne, et sortirent du camp sans bruit.

Comme ils longeaient le petit lac où les castors s'étaient établis, un des guerriers, qui portait sur la poitrine un *totem* représentant cet animal, s'arrêta et crut devoir saluer de quelques mots ceux qu'il nommait ses frères; les autres attendirent sans impatience, nullement surpris d'entendre leur compagnon recommander l'expédition, le plus gravement du monde, à la bienveillance de ces animaux. Plusieurs castors, dérangés à cette heure matinale, parurent à l'entrée de leurs demeures : le Huron fut heureux de ce succès, qu'il attribua à son éloquence; même un castor plus gros, plus vieux, plus vénérable que les autres, s'étant aussi montré, l'orateur voulut de nouveau se mettre en frais pour lui, bien que cette apparition flatteuse n'eût duré qu'un instant, car le vieux castor avait rentré sa tête dans sa hutte avec quelque précipitation. Mais Magua venait de reprendre sa marche à travers les bois; tous le suivirent, jugeant avoir assez fait pour la famille de leur compagnon.

Comme ils s'éloignaient, le vieux castor reparut et fixa sur eux un regard si observateur, que Magua s'il l'eût vu, en eût été troublé. Un instant après, l'animal se montra en entier, et le grave et silencieux Chingachgook apparut, débarrassant sa tête du masque de fourrure qui la dissimulait.

La tribu des Delawares campée dans les environs de l'établissement des Mingos, avait fait cause commune avec eux, dans la dernière guerre, comme alliée des Français, bien qu'elle eût refusé de les suivre jusqu'à William-Henry.

Les Delawares et les Mingos se trouvaient donc ainsi rapprochés par les circonstances, ayant ensemble marché sous les ordres de Montcalm; néanmoins une vieille haine séparait ces deux peuplades. Toutes les deux, éloignées de leur pays et réunies par la guerre et les hasards d'un campement temporaire, avaient à se ménager réciproquement. Nous avons déjà dit que Magua, pour gagner la confiance de ses voisins, leur avait, d'après un usage assez établi chez les sauvages, confié sa prisonnière, et que les divers personnages de notre récit étaient venus à peu près tous, contraints par la nécessité, demander asile aux Delawares.

Dans la matinée où Magua conduisait sa troupe silencieuse dans les bois, le camp des Delawares offrait le spectacle d'une animation peu habituelle; des préparatifs étaient faits pour la chasse, mais d'autres événements étaient venus déranger ce projet : les guerriers, en groupe, dissertaient sans fin, bien qu'avec gravité; les femmes, les enfants, allaient et venaient, en proie à une émotion visible; les uns et les autres, au milieu de leurs discours, tournaient fréquemment les yeux du côté d'une cabane étroitement surveillée et qui occupait le milieu du camp. Le soleil se levait, quand tout à coup l'attention générale fut encore attirée sur un autre sujet : sur une plate-forme de rochers qui limitait, du côté des bois, l'établissement de la peuplade, un homme venait de se montrer; il était sans armes, et sur son visage étaient peintes les couleurs de la paix. Se voyant remarqué, il leva un bras en l'air et appuya une main sur sa poitrine, en signe d'amitié; les Delawares répondirent par le même signe. Aussitôt l'étranger, sans précipitation toutefois, descendit avec légèreté du sommet des rochers; il traversa la foule, et, marchant droit au groupe des guerriers, il s'arrêta devant le plus ancien; les Delawares reconnurent alors dans ce personnage un chef huron, le Renard-Subtil. Il fut reçu d'une façon grave, si-

lencieuse et circonspecte. Un sauvage qui parlait toutes les langues des peuplades du nord de l'Amérique s'avança vers lui et lui dit en maqua :

« Le sage Huron est le bienvenu. Il vient partager le repas de ses frères des lacs ?

— Il vient pour cela. »

Cœur-Dur, c'était le nom de l'interlocuteur de Magua, échangea avec lui des marques d'amitié, puis le fit entrer dans une cabane, où, avec quelques autres chefs, ils fumèrent et mangèrent longuement; tous les deux affectaient une grande confiance, et tous les deux néanmoins se tenaient sur leurs gardes; dissimulés, retors, ils ne se méprirent ni l'un ni l'autre sur leurs intentions réciproques. Cœur-Dur ayant fait allusion à la dernière guerre, Magua en prit occasion de dire négligemment :

« Ma prisonnière donne-t-elle de l'embarras à mes frères?

— Elle est la bienvenue chez nous.

— Le camp des Hurons est proche, il serait aisé de la renvoyer à mes squaws.

— J'ai dit qu'elle est la bienvenue, » reprit avec emphase le Delaware.

Magua, craignant de se trahir, mécontent de ce premier échec, se hâta de dire avec affabilité :

« J'espère que nos jeunes guerriers laissent à nos amis les Delawares un champ assez vaste pour chasser sur les montagnes?

— Les Lenapes, — les Delawares prenaient aussi ce nom, — n'ont besoin de la permission de personne pour chasser sur les montagnes, » reprit l'autre avec hauteur.

Le Renard-Subtil faisait fausse route; il se tira de ce mauvais pas avec son habileté ordinaire.

« J'ai apporté, dit-il, des présents pour mes frères. » Et il distribua aux guerriers, avec beaucoup de tact, des bijoux

et autres menus objets provenant du pillage de William-Henry.

Cœur-Dur, traité favorablement dans ce partage, s'écria, perdant un peu de sa gravité et de son sang-froid :

« Mon frère est un grand chef! Il est le bienvenu.

— Les Hurons sont amis des Delawares. Loin de se combattre mutuellement, les Peaux-Rouges doivent faire alliance contre les blancs. » Puis il ajouta d'un air dégagé : « N'a-t-on pas vu des traces d'espions dans les bois de ce côté ?

— C'est vrai, reprit Cœur-Dur, on a reconnu des traces de mocassins étrangers autour de notre camp.

— Vous avez sans doute donné la chasse à ces chiens ?

— Non. L'étranger est toujours le bienvenu chez les Delawares.

— L'étranger, soit; mais l'espion? L'ennemi des Iroquois, l'ennemi des Delawares, l'ennemi qui s'est baigné maintes fois dans le sang des Peaux-Rouges, l'ennemi de Montcalm, comme il est l'ennemi de tous les Indiens ?

— Quel est ce guerrier que nous avons tant à redouter ? Quel est son nom ?

— La Longue-Carabine. »

Les guerriers delawares tressaillirent ; ils connaissaient bien ce nom redoutable, et leur étonnement prouva qu'ils ignoraient complètement sa présence au milieu d'eux.

« Que veut dire mon frère ? demanda Cœur-Dur.

— Un Huron ne sait pas mentir, repartit le Renard-Subtil : que mes frères examinent leurs prisonniers. »

Les chefs de la tribu, sur un signe de Cœur-Dur, se retirèrent à l'écart et se consultèrent gravement. La délibération ne fut pas longue : ils annoncèrent aussitôt qu'une assemblée générale de la peuplade entière leur paraissait nécessaire en cette occurrence. Ces sortes de réunions avaient lieu rarement ; tous les membres de la tribu, les femmes



L'un d'eux, le plus âgé, s'appuyait sur les deux autres : c'était le tamenund, le chef révéré de la tribu.

aussi bien que les guerriers, y devaient prendre part : la nouvelle s'en répandit de proche en proche, et bientôt jusqu'aux enfants, tout le monde, — environ douze cents âmes, — fut rassemblé sur la place, en avant des cabanes. Il y eut d'abord un peu de mouvement et d'hésitation, quelques cris, des conversations un peu bruyantes; puis le calme se rétablit, et le silence le plus profond régna dans le camp. Magua vit que l'heure était venue où ses projets devaient réussir ou échouer; il vint, sans affectation, se mêler aux groupes des guerriers placés au centre de la foule.

Bientôt, une cabane voisine s'étant ouverte, on en vit sortir trois vieillards vénérables, devant lesquels la multitude s'inclina avec les marques du plus profond respect. L'un d'eux, le plus âgé, s'appuyait sur les deux autres; sa taille, haute, était courbée vers la terre; sa barbe et ses cheveux étaient blancs comme la neige; il marchait avec la plus grande lenteur; sa poitrine était chargée de médailles et de décorations de toutes sortes et de toutes provenances; il tenait à la main un sceptre environné de cercles d'argent et couronné de plumes d'autruche.

C'était le tamenund, le chef révéré, le sage par excellence, écouté comme un prophète. La joie de le voir éclatait sur tous les visages et semblait devoir faire oublier l'objet de la réunion. Les guerriers les plus illustres le regardaient avec admiration; les femmes et les enfants ne se lassaient point de le contempler. Il s'assit au milieu des chefs, qui restèrent debout à ses côtés. Bientôt, sur l'ordre qu'ils en reçurent, plusieurs jeunes gens s'éloignèrent et entrèrent dans une cabane située au centre du camp; ils reparurent bientôt, escortant les prisonniers, cause de ces préparatifs solennels; les rangs s'ouvrirent pour les laisser passer, puis on forma un grand cercle autour d'eux.

Les deux filles de Munro se tenaient enlacées en face du grave tribunal; elles avaient aperçu Magua, et l'inquiétude

qu'avait écartée un instant la joie de se retrouver ensemble les saisissait de nouveau plus vive et plus poignante; Heyward se tenait auprès d'elles; le chasseur était un peu en arrière. Uncas n'avait point été amené avec les autres.

Au milieu du silence, un des chefs, assis auprès du vénérable patriarche, éleva la voix et demanda :

« Quel est le prisonnier qu'on nomme la Longue-Carabine? »

Duncan et le chasseur, sans s'être concertés, gardèrent d'abord le silence. Le jeune officier anglais, ayant été témoin de la justice expéditive des sauvages, voulait essayer de gagner du temps et de détourner l'orage qui menaçait son compagnon, si généreux et si dévoué. La question fut répétée avec plus de force.

« Donnez-nous des armes, s'écria Duncan, vous nous jugerez à nos coups. »

Le chasseur allait prendre la parole, et Magua s'avançait avec l'intention de trahir son ennemi; tous deux furent arrêtés par ces paroles du chef :

« Qu'on leur donne des fusils! Que leurs actions parlent pour eux! Nous saurons bien reconnaître la Longue-Carabine. »

On apporta des armes : un petit vase de terre, suspendu aux branches d'un arbre à cent cinquante pas, servit de but. Duncan saisit un fusil et visa longuement; il fit feu, et sa balle se logea dans la branche, à quelques centimètres du vase. Les Indiens battirent des mains.

« L'autre blanc sera-t-il aussi habile? » cria le chef.

Œil-de-Faucon parut ne pas l'entendre; il était appuyé sur son fusil et semblait plongé dans une profonde méditation; tout à coup, relevant la tête, il regarda Magua bien en face :

« L'oiseau de proie qui fond sur la colombe n'est pas plus sûr de la direction de son vol que je ne le suis de mon

coup; si je voulais t'envoyer cette balle à travers le cœur, non, nulle puissance ne pourrait m'empêcher de t'étendre à mes pieds. Pourquoi ne le fais-je pas? La conscience d'un blanc ne le lui permet pas : si tu sais ce que c'est qu'un Dieu, remercie-le du fond du cœur, et tu auras raison. »

Les yeux du chasseur lançaient des éclairs; ses joues enflammées, sa voix, dont il comprimait l'émotion, inspirèrent une crainte superstitieuse aux sauvages. Magua faisait d'héroïques efforts pour cacher son trouble. Mais le tamenund, montrant le but presque atteint par Heyward, reprit :

« Que mon frère en fasse autant, et nous connaîtrons la Longue-Carabine! »

Œil-de-Faucon se mit à sourire; il laissa tomber le fusil sur sa main gauche, le coup partit, et le vase de terre vola en éclats; en même temps un bruit sourd se fit entendre : c'était le fusil que le chasseur laissait tomber dédaigneusement sur le sol.

« C'est un hasard! s'écriait déjà Duncan, il n'a même pas ajusté son coup.

— Un hasard, reprit le chasseur en s'animant; ce Huron le pense-t-il aussi? Si c'est votre avis, dit-il encore à Magua, prenez un fusil, et qu'on nous place èn face l'un de l'autre, et l'on verra si c'est le hasard. » Puis, se tournant vers Heyward : « Voyez-vous cette gourde qui pend là-bas? Puisque vous êtes si bon tireur, essayez un peu si vous pourrez l'atteindre. »

Le jeune officier reprit son arme, et, comme piqué au jeu, ajusta l'objet en question avec le plus grand soin. La gourde était à plus de trois cents pas. Il visa longuement, et logea encore sa balle à très peu de distance du but.

Les Indiens attendirent alors la revanche de son adversaire : Œil-de-Faucon saisit son fusil, qu'il venait de recharger; il le releva lentement, ses membres se tendirent;

l'arme et lui paraissaient ne plus faire qu'un. Le coup partit, et la gourde fut traversée par le milieu.

La tribu tout entière des Delawares manifesta bruyamment son admiration. Quand le silence fut rétabli, le chef dit à Duncan :

« Pourquoi avez-vous voulu boucher nos oreilles ? »

Puis, sans attendre la réponse, se tournant vers Magua, il lui dit :

« Mon frère, les Delawares écoutent. »

Le Huron s'avança alors gravement au centre du cercle, en face des prisonniers ; il promena son regard sur la foule, et, après avoir salué le vieux tamenund, qui, la tête baissée et les yeux fermés, semblait s'absorber dans ses propres pensées, commença un discours dont la forme simple, insinuante et flatteuse devait lui ménager les suffrages de la nation et de ses chefs. Il fit l'éloge de la race antique des Leni-Lenapes, source de toutes le tribus indiennes, et dont les Delawares, et parmi ces derniers plus directement la famille des Mohicans, étaient les représentants ; mais il se garda bien de parler de ces derniers.

En entendant parler de ses ancêtres, le vieux chef ouvrit les yeux et leva la tête, blessé peut-être d'entendre un Iroquoi assigner à sa race une origine commune avec celle des Delawares.

« Qui parle aux enfants des Lenapes ? dit-il d'une voix sourde, ayant déjà oublié le sujet de la réunion.

— C'est un Wyandot, répondit Magua en se rapprochant du vieillard, c'est un ami du tamenund.

— Un ami ! reprit le vieillard avec un visible dégoût ; les Mingos sont-ils devenus nos maîtres ? Un Huron ici ! Que veut-il ?

— Justice ! Mes prisonniers sont entre les mains de mes frères, je viens les réclamer. »

Le patriarche se pencha vers les chefs placés près de lui

et leur demanda des explications; puis, regardant en face le Renard-Subtil, il dit lentement, avec une répugnance marquée :

« La justice est la loi du grand Manitou. Mes enfants, donnez à l'étranger de quoi rassasier sa faim, et puis qu'il prenne son bien et s'en aille. »

C'était un jugement sans appel : Heyward et le chasseur, avant d'avoir pu dire un mot, étaient déjà liés pour être remis à Magua, qui promenait sur le groupe un regard triomphant.

Cora, toujours ferme, se jeta aux genoux du vieillard, et, pour sauver ses amis, trouva les accents les plus émus et les plus passionnés; mais le vénérable chef était retombé de nouveau dans ses réflexions, et rien ne put l'en faire sortir : il la regardait, mais ne paraissait point la voir; il l'entendait sans la comprendre. La foule, muette, attendait en silence; et Magua, qui s'apercevait bien que la foule ne lui était guère sympathique, n'osait brusquer le départ ni faire violence à la douleur de cette jeune fille. Le vieillard cependant ne sortait pas de son immobilité; ses assesseurs, presque aussi âgés que lui, ne semblaient point disposés à le ramener à la question, lorsque Cora, désespérée, reprit la parole :

« Il y a encore, s'écria-t-elle, un autre prisonnier qui n'a point été amené devant toi. Et pourtant il est de ton peuple. O tamenund, entends-le, avant que le Huron s'en aille triomphant. »

Le vieillard se tourna vers les chefs.

« C'est un serpent! dit l'un d'eux. Un Peau-Rouge au service des Yangees. Il est réservé pour la torture.

— Qu'on l'amène, » reprit le sage.

XX

Pendant les quelques minutes qui suivirent, aucun bruit humain ne vint troubler le silence. Tous attendaient avec une curiosité si ardente, qu'elle était bien près de ressembler à de l'anxiété. Un doute planait sur la multitude, et je ne sais quoi de mystérieux, de religieux même, semblait à l'avance deviné par ces natures incultes, rebelles aux émotions ordinaires, mais à cette heure complètement dominées, — espoir ou crainte, — par ce qui allait se passer sous leurs yeux.

Tous les yeux jusqu'alors s'étaient obstinément tournés du côté du tamenund, le chef vénérable, le prophète de la tribu; et tout à coup, quand Uncas parut, fendant la foule qui s'écartait devant lui, tous les regards se portèrent sur lui; il marchait d'un pas tranquille, avec une contenance haute et fière, qui mettait encore en relief sa force, sa grâce naturelle, et laissait deviner la souplesse de ses muscles et son incomparable agilité.

Le tamenund avait repris son air d'indifférence et d'insensibilité, qui faisait croire à ses guerriers qu'il s'entretenait intérieurement avec le grand Manitou. On dut l'avertir que le prisonnier était devant lui et attendait ses ordres.

Le patriarche, ouvrant les yeux, dit :

« Quel langage emploiera le captif?

— La langue de mes pères, dit Uncas, la langue des Delawares. »

Cette déclaration inattendue souleva un orage de murmures et de réclamations.

« Un Delaware!... Ai-je assez vécu pour voir les Delawares perdus dans les montagnes des Iroquois, ou à la solde des étrangers? Delaware, continua le vieux chef, Delaware, indigne de ce nom, ne sais-tu pas que l'adversité pèse sur ton peuple depuis de longs jours? Le guerrier qui abandonne sa peuplade dans le malheur est doublement traître. C'est l'immuable loi du Manitou. — Cette loi, mes enfants, ajouta-t-il en s'adressant à ses guerriers, vous donne tout pouvoir sur ce traître; je l'abandonne à votre juste vengeance. »

A ces mots, des cris de joie retentirent de toutes parts: seul le groupe des prisonniers, au milieu de l'enthousiasme général, se sentit douloureusement frappé : c'était leur dernière espérance. Heyward, frémissant dans ses liens, comprit que tout était perdu; Œil-de-Faucon échangea un regard chargé de haine impuissante avec Magua, qui s'était redressé; Cora se jeta encore une fois aux genoux du tamenund, repris par ses rêveries intimes et redevenu étranger à ce qui se passait autour de lui. Seul Uncas avait conservé toute sa sérénité; il regardait les préparatifs de son supplice avec la plus fière indifférence. Les guerriers s'approchèrent alors; l'un d'eux, plus violent, se jeta sur lui, lui arracha sa tunique et se mit à le traîner vers le fatal poteau. Tout à coup on vit ce sauvage s'arrêter éperdu; les yeux lui sortirent de la tête; il lâcha prise, il ouvrit la bouche pour parler, mais n'arriva pas, malgré ses efforts, à articuler un son. Alors, montrant du doigt la poitrine du jeune Mohican, il indiqua sur le sein du captif une petite tortue, tatouée avec le plus grand soin, et d'une superbe teinte bleue.

L'orgueil de la vieille race se montra dans les yeux d'Uncas; il eut un sourire de fierté, puis d'un geste assuré et impératif il écarta la foule, s'avança comme un roi qui entre en possession de ses États, et prit la parole d'une voix sonore et éclatante, qui fit taire le murmure d'admiration soulevé par cette découverte.

« Hommes de Leni-Lenapes! dit-il, ma race soutient le poids de la terre; mon écaille supporte votre faible tribu. Le feu allumé par les Delawares ne saurait brûler l'enfant de mes pères, — et il montrait fièrement la tortue imprimée sur sa poitrine. — Ma race est la mère des nations! »

Le tamenund, ému aux accents de cette voix, se leva tout à coup sans le secours de ses voisins :

« Qui es-tu? demanda-t-il au jeune captif.

— Je suis Uncas, fils de Chingachgook, répondit le jeune homme en s'inclinant modestement devant le vieillard, le fils de la Grande-Tortue.

— Grâces soient rendues au grand Manitou! s'écria le sage, il nous envoie celui qui doit prendre ma place au feu du grand conseil. Uncas! c'est Uncas, le fils des Mohicans! »

Et le vieillard ne pouvait se lasser, et toute la multitude avec lui, d'admirer la force et la grâce du jeune sauvage. Le tamenund remonta par la pensée le cours si long de ses années écoulées : il avait connu dans sa jeunesse Uncas, l'ancêtre des Mohicans, il croyait le retrouver dans la personne du jeune guerrier debout devant lui; il se demandait si lui-même n'était pas encore enfant, si sa vie si traversée n'était pas un rêve, si sa vieillesse, lente et accablée, n'allait pas s'évanouir comme un songe. Mais non, il avait vu quatre générations, et il se retrouvait en face d'Uncas, seulement c'était l'arrière-petit-fils d'Uncas, le descendant de la vieille famille des Mohicans! Il voulut pourtant encore une explication; il demanda au prisonnier :

« Nos sages, à la vérité, nous ont appris que deux guer-

riers de la race sans mélange étaient dans les montagnes des Yengees ; pourquoi leurs places au feu du conseil des Delawares ont-elles été si longtemps vides? »

Uncas releva la tête, et, parlant de façon à être entendu de toute la tribu, il expliqua clairement la politique suivie par sa famille :

« Quand nous étions les maîtres, les sagamores du pays, vous le savez, ô sage tamenund, nous dormions au bruit des eaux du grand lac salé; lorsque les blancs vinrent ici en trop grand nombre, et qu'il fallut leur céder la place, nous remontâmes les rivières de notre nation. Les Delawares étaient restés sur bien des champs de batailles; bien peu de leurs guerriers purent se désaltérer à la source qu'ils aimaient. Mes pères ont dit alors : « C'est ici que nous chasserons! Nous « ne dépasserons pas les sources de nos fleuves; nous ne na- « viguerons pas sur les rivières qui portent les tributs de « leurs eaux sur l'autre versant aux grands lacs de l'inté- « rieur. » Quand le Mohican jugera l'heure arrivée, il dira : Venez. Et, sans craindre de perdre notre route, nous descendrons la rivière jusqu'à la mer, nous retrouverons la terre de nos pères. Voilà la croyance des Delawares, des enfants de la Tortue; leurs yeux regardent toujours le soleil levant, ils ne veulent pas se tourner du côté du couchant. — J'ai dit. »

La peuplade entière écoutait avec un respect superstitieux ce langage imagé qu'elle entendait si bien; Uncas, épiant d'un œil intelligent l'effet de sa parole, parcourait du regard les rangs de la multitude; il aperçut à quelque distance Œil-de-Faucon, encore lié et garrotté. Il fendit la foule, s'élança vers son ami et brisa ses liens; puis, faisant signe à la foule de s'écarter, il le ramena devant le tamenund, toujours silencieux et absorbé.

« Mon père, lui dit-il, ce blanc est un homme juste et l'ami des Delawares.

— Quel est son nom ?

— Nous l'appelons Œil-de-Faucon; les Mingos le connaissent par la mort de leurs guerriers : pour eux c'est la Longue-Carabine.

— La Longue-Carabine! Mon fils a tort dê l'appeler son ami. Il a immolé mes jeunes guerriers, il est célèbre par les coups qu'il a portés aux Delawares. »

Le chasseur crut qu'il se devait à lui-même de prendre la parole.

« Je reconnais là les calomnies du Mingo, dit-il en regardant Magua. J'avoue que j'ai souvent immolé des Maquas, mais je n'ai jamais fait de mal à un Delaware; je les aime, au contraire, eux et tout ce qui tient à leur nation.

— Où est le Huron? » demanda le tamenund.

Magua, demeuré impassible jusqu'alors, s'avança hardiment en face du vénérable chef.

« Le juste tamenund, dit-il, ne saurait avoir la pensée de garder ce qu'un Huron a prêté. »

Le vieillard se tourna vers le jeune Mohican.

« Mon fils, lui dit-il, cet homme a-t-il sur vous les droits d'un vainqueur?

— Nullement. Le lion peut être pris au piège; mais sa force sait briser ses liens.

— A-t-il des droits sur la Longue-Carabine?

— Mon ami s'est moqué des Mingos; ils ne savent pas quelle est la couleur d'un ours.

— Sur l'autre blanc qui est venu dans mon camp avec la jeune fille qui pleure, et qui n'a point parlé?

— Ils sont venus librement, et doivent s'en aller de même. »

Le tamenund continua sur un ton plus grave, comprenant que là était la difficulté :

« A-t-il des droits sur la femme qu'il a amenée dans mon camp?

— Elle m'appartient, dit le Mingo, jetant sur Uncas un regard triomphant ; elle est à moi. »

Le tamenund, essayant de lire sur les traits expressifs du jeune Mohican, lui dit doucement :

« Mon fils se tait?

— Elle est à moi, » répéta brutalement Magua.

Toute la peuplade, anxieuse, entendit, tant le silence était complet, la réponse d'Uncas :

« Il a dit vrai. Elle est sa prisonnière! »

Le vieillard hésita; on eût dit qu'il cherchait un moyen de s'opposer aux prétentions du Mingo, devenu visiblement odieux à tous; il attendit, parut réfléchir; un moment on put croire qu'il allait parler à l'assemblée, puis il dit d'une voix ferme :

« Huron, partez.

— Juste tamenund, partirai-je les mains pleines de la bonne foi des Delawares, ou votre justice m'aura-t-elle trompé? Le wigwam du Renard-Subtil est vide. Ne lui rendrez-vous pas son bien? »

Le vieillard se pencha vers un autre guerrier presque aussi âgé que lui, et lui demanda :

« Ce Mingo est-il un chef?

— Le premier de sa nation.

— Jeune fille, que souhaites-tu de plus? Un grand guerrier te prend pour femme.

— Plutôt mourir! s'écria Cora glacée d'horreur; je ne descendrai pas à cet excès de dégradation.

— L'esprit de cette femme, Magua, est avec sa nation. Il n'est pas bon qu'une femme entre de force dans ton wigwam. Que veux-tu?

— Magua ne souhaite qu'une chose, emmener sa captive avec lui.

— Pars donc avec elle, le Manitou ne veut pas qu'un Delaware soit jamais injuste. »

Le Mingo mit la main sur l'épaule ds la jeune fille, et Cora se laissa entraîner, sentant bien que toute résistance lui était désormais impossible.

« Arrêtez! arrêtez! s'écria Duncan. Huron, écoute, fixe toi-même le chiffre de la rançon; que te faut-il? que veux-tu?

— Magua ne veut rien; il a pris sa revanche. »

Le major voulut encore s'adresser au tamenund, mais Œil-de-Faucon, qui connaissait mieux le caractère des Indiens, l'arrêta.

« Les hommes ne parlent pas deux fois, » dit cet enfant du désert; puis, se tournant vers Magua : « Huron, ajouta-t-il, pensez-vous qu'il vaille mieux pour vous emmener une femme captive en votre camp qu'un homme comme moi, que les vôtres seront contents de savoir désarmé? »

Magua s'arrêta pour le regarder en face.

« La Longue-Carabine offre-t-il sa vie pour racheter la fille de Munro?

— Soit! dit le vieux trappeur; après tout ces Mingos n'auraient pas eu de repos qu'ils n'eussent fait sauter mon crâne! Donne la liberté à la jeune fille, et je suis ton prisonnier. »

Il n'y eut pas un Delaware qui ne fût profondément touché de cette offre généreuse. Magua parut hésiter; il se rapprocha un peu du groupe, puis, après avoir jeté sur la jeune fille un regard qui contenait autant d'admiration que de férocité, il dit d'une voix ferme :

« Magua est un grand chef, et n'a qu'une volonté; allons, ajouta-t-il de nouveau en posant la main sur l'épaule de Cora, il faut partir. »

La jeune fille s'écarta; ses yeux brillèrent d'un feu sombre, une vive rougeur couvrit son visage.

« Votre prisonnière, soit! mais la violence est inutile; s'il le faut, je saurai mourir! »

Elle serra sa sœur dans ses bras, et la recommanda chaleureusement au dévouement de Duncan; elle remercia, en pressant sa rude main, le chasseur de sa générosité; puis, se tournant vers le Huron, elle lui dit du ton le plus méprisant :

« Allez, maintenant je suis prête à vous accompagner. »

Le major, hors de lui, cria au sauvage Mingo qu'il allait le suivre, et qu'une fois hors du camp il saurait bien se venger et lui arracher sa proie.

« Les bois sont ouverts, dit Magua, sans pouvoir cacher la joie que cette menace lui causait.

— Arrêtez! s'écria Œil-de-Faucon en saisissant son jeune ami par le bras, et le maintenant de force auprès de lui; arrêtez! vous ne connaissez pas ces perfides sauvages... Ce Huron vous conduirait vite dans une embuscade, et votre sang versé...

— Huron, dit tout à coup le jeune Mohican s'adressant à Magua, et chacun se tut pour écouter le fils des Lenapes, qui jusqu'alors, soumis aux coutumes rigides de sa nation, s'était contenté d'écouter et d'observer attentivement ce qui se passáit, Huron, la justice des Delawares vient du Manitou. Regardez, je vous prie, le soleil. Il est au milieu de sa course et fait descendre l'ombre de ces branches sur nos têtes; quand il la projettera au loin dans la clairière du camp, il y aura des guerriers sur vos pas.

— J'entends, je crois, une corneille! » s'écria Magua, jetant un rire insultant et moqueur à la face du jeune guerrier. Puis, s'adressant au peuple assemblé qui l'environnait encore, ne pouvant se lasser de contempler la pauvre victime, la malheureuse fille de Munro, il ajouta : « Place! faites-moi place. Allons, retirez-vous! Où sont les femmes des Delawares? N'est-ce pas elles qui tireront les flèches destinées aux Wyandots? Voilà une armée bien redoutable! Chiens, lapins, voleurs, je vous crache au visage! »

Tant était puissante et sacrée la coutume de respecter celui qu'innocente le tribunal suprême, que ces adieux insultants furent accueillis par le plus morne silence. Magua sortit du camp d'un air triomphant : il prit le chemin de la forêt, entraînant avec lui sa captive, protégée par les lois inviolables de l'hospitalité indienne.

XXI

Aussi longtemps que le chef mingo et l'infortunée jeune fille demeurèrent en vue, la peuplade tout entière des Delawares resta immobile, comme si quelque puissant génie, favorable au misérable Huron, eût tenu toute cette foule enchaînée et muette. Mais aussitôt qu'il eut disparu derrière les premiers arbres de la forêt, la foule s'ébranla tout à coup; ces hommes et ces femmes, livrés à une animation extraordinaire, coururent en tumulte de tous côtés. La violence de leurs mouvements, l'ardeur de leur agitation, devinrent aussi excessives que l'étaient tout à l'heure leur calme et leur immobilité. Ils exhalaient ainsi les sentiments de haine amassés dans leur cœur et trop longtemps contenus; ils annonçaient aussi quelle fièvre de vengeance et de représailles s'était allumée au dedans d'eux durant ces dernières scènes, où ils avaient dû faire taire leurs passions et se laisser insulter d'une façon si cruelle.

Uncas ne prit point part à tout ce tumulte; il resta silencieux sur le tertre où il s'était placé. Aussi longtemps qu'il put apercevoir Cora, aussi longtemps qu'il put distinguer la couleur de sa robe parmi les feuillages de la forêt, il resta les yeux fixés sur le même point; puis, grave et

pensif, sans dire un mot ni trahir par un geste ses sentiments, il descendit à pas lents, traversa la foule, qui s'écartait devant lui, devinant sa profonde douleur; et il rentra dans la cabane d'où il avait été tiré pour être confronté avec Magua, par l'ordre des anciens de la tribu.

Les principaux chefs, observant l'attitude d'Uncas, et devinant, aux éclairs d'indignation qui jaillissaient de ses yeux, les projets qu'il méditait en son cœur, le suivirent, et, respectant son silence, vinrent s'asseoir autour de lui, et, à son exemple, se livrèrent aux plus douloureuses méditations. Chez ces peuplades sauvages, soit instinct, soit vieille coutume, nulle décision ne se prend à la hâte, et la réflexion précède toujours longuement l'action. Ils gardent leur impétuosité pour l'attaque quand elle est une fois résolue; mais, avant d'en venir à l'exécution, ils retournent au fond de leur pensée, pendant des heures entières, leur projet, ses chances et ses moyens de réussite. Habitude de sauvage! habitude pleine de sens et de sagesse! Œil-de-Faucon, qui connaissait les Indiens et les avait longtemps pratiqués, trouvait que tout allait bien, que les choses devaient effectivement se passer ainsi; son compagnon, le jeune major, était loin d'avoir autant de calme et de patience; il ne pouvait comprendre que ces vieillards, dont la voix était toute-puissante, n'eussent pas sauvé la jeune fille; ils reconnaissaient son innocence et son bon droit, que ne l'avaient-ils remise aux mains de ses amis? Quels pouvaient bien être les droits de Magua en présence de ceux de Munro? Et cette foule qui avait pris si ouvertement parti pour elle, que l'Indien brutal et hautain ne s'était point gêné d'insulter et de braver; et ces guerriers, si nombreux, avec des armes à portée de leurs mains, qui avaient aussi été touchés, cela était visible, par les infortunes de Cora, que ne l'arrachaient-ils des bras de son ravisseur?

Pourquoi Uncas, qui la défendait si vaillamment déjà

depuis plusieurs jours, ne s'était-il pas jeté le couteau à la main sur son ennemi, l'infâme Magua? Pourquoi le chasseur, avec son coup d'œil si sûr, n'avait-il pas enfin fait justice de ce misérable? Pourquoi, quand tout le monde enfin comprenait la nécessité d'une vengeance, quand toute la peuplade se préparait à la guerre?

Cora serait libre maintenant, hors des atteintes de son brutal ravisseur! La guerre, avec ses chances diverses, ses horreurs, le sang versé et la mort des plus braves guerriers, la guerre serait finie!

Telles étaient les réflexions que se faisaient les blancs, ne pouvant comprendre les devoirs qu'imposaient aux Indiens l'hospitalité et le soin de leur dignité propre.

Bientôt le tamenund, qui n'était plus sorti de son repos et de son silence, rentra dans sa cabane; Alice l'y suivit; et les femmes et les enfants se dispersèrent, et le camp ressembla à une vaste ruche dont les abeilles attendent, pour commencer une expédition importante et lointaine, l'arrivée et l'exemple de leur reine.

Une partie de la journée s'écoula ainsi : on n'avait point pris, ou plutôt on n'avait point proclamé la résolution de faire la guerre; mais il ne fallait pas de décision sur ce point : tous les cœurs des braves étaient à l'unisson, et l'on sentait que tous s'y préparaient.

Bientôt on vit sortir de la cabane où Uncas avait cherché le silence et le calme un jeune guerrier; il s'avança à travers le camp d'un pas grave et résolu; il s'en alla vers un petit bois de sapins qui croissaient au pied de la montagne, choisit un arbre de petite dimension qui avait poussé dans l'une des crevasses, le dépouilla de presque toutes ses feuilles, puis, toujours sans parler, il rentra dans la cabane d'où il était sorti et où il avait laissé Uncas et les autres guerriers.

Quelque temps après, un autre Delaware sortit de même

et, comme le premier, se dirigea vers le jeune arbuste, et à son tour se mit à couper toutes ses branches et à arracher son écorce, ne laissant plus que le tronc nu. Un troisième vint ensuite qui peignit l'arbre de larges bandes d'un rouge foncé.

Ces emblèmes, qui révélaient à la tribu tout entière les desseins des guerriers assemblés autour du jeune chef mohican, furent accueillis par les guerriers restés au dehors du conseil intime par un sombre et morne silence.

Enfin le Cerf-Agile, Uncas, le fils des Lenapes, parut à son tour; il avait dépouillé tous ses vêtements, gardant seulement une ceinture autour des reins. Comme les guerriers qui l'avaient devancé, il marcha lentement vers l'arbre et commença à danser tout autour d'un pas grave et mesuré; de temps en temps, sans interrompre sa danse, il faisait entendre les sons sauvages de son redoutable cri de guerre. Puis il se mit à chanter; parfois ses accents étaient si tendres et si plaintifs, qu'on eût dit la douce mélodie d'un oiseau au fond des bois; d'autres fois, au contraire, et sans transition, ses cris devenaient si énergiques et si terribles, que les Indiens eux-mêmes, accoutumés à des scènes semblables, ne pouvaient s'empêcher de tressaillir. Ce chant de guerre était composé d'un très petit nombre de mots qui revenaient toujours; il débuta par une sorte d'hymne ou d'invocation à la Divinité; il trahit ensuite les projets belliqueux du guerrier; il fit allusion à la cause si touchante qui déterminait la guerre, à la malice profonde de l'ennemi; il se termina comme il avait commencé, par un hommage rendu au grand Esprit.

Un pareil chant ne saurait se traduire; la langue mélodieuse et expressive du Delaware, entremêlée de cris gutturaux, accompagnée d'une musique vive et passionnée, n'a point d'équivalent dans notre langage positif, logique, réglementé par des usages reconnus, et contraignant l'inspi-

ration elle-même à se plier à la coutume et à obéir à des lois déterminées; nous indiquerons donc seulement le sens le plus général de cette intraduisible cantilène.

« Manitou! Manitou! Manitou! ô grand Esprit! tu es bon, tu es grand, tu es sage. Esprit de nos pères, tu es juste, ô Manitou!

« Dans l'azur des cieux, dans les vapeurs des nuages, dans l'ombre des forêts, que je vois de taches! Les unes sont noires et funèbres; les autres sont rouges et sanglantes. — Oh! que je vois de taches dans les cieux, dans les nuages, dans les bois!

« Dans la forêt, dans les airs et jusqu'aux cieux, j'entends retentir le terrible cri de guerre. Oh! dans les forêts, dans les airs et jusqu'au haut des cieux, j'entends retentir un cri de guerre, un cri de guerre long et terrible!

« Manitou! Manitou! Manitou! je suis faible et tu es fort. Manitou! ô grand Esprit! viens à mon aide, Manitou! »

Uncas répéta trois fois ce chant et trois fois il fit en dansant le tour de l'arbre.

Les chefs, selon leur rang, exécutèrent la même cérémonie : c'étaient des engagements pour la prochaine campagne. Bientôt Uncas, ravi de son succès, trancha le tronc débile d'un coup de hache en poussant son cri de guerre. L'arbre fut mis en pièces; la foule des Delawares se jeta sur les débris, et tous ceux qui voulaient suivre le jeune chef dans le sentier de la guerre s'en partagèrent les fragments. L'enthousiasme devint général; tous les couteaux étaient tirés, toutes les haches étincelaient; l'expédition s'annonçait comme une guerre nationale.

Les Delawares firent immédiatement leurs préparatifs de combat; en un instant leurs visages furent peints des couleurs de la guerre. Le tamenund, les vieillards, les femmes, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux, les enfants,

abandonnèrent le campement, cherchèrent un refuge dans la forêt.

Œil-de-Faucon, qui n'était point étranger à ces usages bizarres des Indiens, fut réjoui du succès de son jeune ami; la guerre était décidée, il allait donc faire campagne!

Avec sa sagacité habituelle, il fit sans bruit une investigation sérieuse : les chefs, comme il lui fut aisé de le remarquer, qui s'engagèrent avec le plus d'enthousiasme à défendre la cause d'Uncas lui parurent les plus propres, par leur influence, leur renommée et leur habileté, à mener à bien l'entreprise.

Cet homme courageux prit immédiatement la résolution de seconder de tous ses efforts son jeune ami; malheureusement il avait laissé, caché dans la forêt, son fameux tueur de daims; il ne voulait pas entrer en campagne sans son arme favorite. Il considéra attentivement les jeunes enfants qui jouaient au milieu du camp, et il envoya à la recherche de la longue carabine celui qui lui parut le plus intelligent et le plus déterminé. Il connaissait fort bien Magua et savait que le rusé et perfide Mingo n'était point venu sans être accompagné, et qu'au lieu de reprendre immédiatement le chemin du campement de sa tribu, il avait dû laisser des sentinelles ou rester peut-être lui-même à la lisière du bois pour épier les mouvements de leurs nouveaux ennemis. S'il fût allé en personne ou quelque autre guerrier chercher son arme, il eût payé de sa vie pareille témérité. Un enfant, au contraire, pouvait entrer librement dans les bois sans attirer l'attention; le jeune Indien parti, Œil-de-Faucon attendit froidement son retour.

L'événement montra que la précaution n'était pas inutile; néanmoins le vieux chasseur expérimenté avait parfaitement choisi, et sa confiance ne devait pas être trompée.

L'enfant, très heureux et très fier de cette mission, s'en alla d'un air indifférent vers le bord de la clairière, et d'un



Uncas, poussant son cri de guerre, trancha d'un coup de hache le tronc débile.

bond disparut sous bois; il se glissa jusqu'à l'endroit indiqué, il trouva l'arme, qui avait été bien cachée, et, rampant dans l'ombre épaisse, il reprit la route du camp. Comme il débouchait de nouveau dans la clairière, un coup de feu se fit entendre; le jeune Delaware ne tourna pas la tête et ne ralentit point son pas, et quelques minutes après il remit triomphant l'arme aux mains du chasseur. Il rapportait en outre de précieux détails sur la situation des Hurons; il avait eu le temps de les observer, de les compter, et il parlait avec un calme et une sagacité qui réjouissaient Œil-de-Faucon, déjà si heureux d'avoir retrouvé son tueur de daims.

On s'aperçut alors qu'il était couvert de sang; la balle l'avait atteint au bras. La blessure, heureusement, étant sans gravité, les éloges qu'il reçut lui firent promptement oublier la souffrance, et il s'en alla rejoindre ses compagnons, pour lesquels il fut dès lors un objet d'envie et d'admiration.

Uncas, qui ne montrait aucune impatience, observait pourtant la marche de l'astre du jour. Voyant l'heure de la trêve sur le point d'expirer, il présenta Œil-de-Faucon à ses nouveaux amis; ils le connaissaient du reste et lui firent une réception si empressée, que le jeune chef put, sans les froisser, lui confier le commandement de vingt guerriers. Ayant expliqué aux Delawares le rang que tenait Heyward dans l'armée anglaise, il voulut faire de même pour lui; mais celui-ci refusa et demanda à combattre en volontaire sous les ordres du chasseur. Ces dispositions prises, Uncas distribua les autres commandements, et deux cents guerriers partirent avec joie, mais en silence.

Ils entrèrent dans la forêt sans être inquiétés; après une marche assez longue, tous s'arrêtèrent, et l'on délibéra sur le plan de campagne. Le jeune chef laissa parler les guerriers plus âgés; plusieurs propositions furent faites et dis-

cutées. Tous les moyens proposés paraissaient trop lents à l'impétueux jeune homme, mais il n'en laissa rien voir; il attendit patiemment, voulant parler le dernier.

La conférence n'était pas terminée, quand on signala un homme dans le lointain; il s'avançait en courant et paraissait venir de l'endroit où l'on supposait l'ennemi caché. Arrivé à deux à trois cents pas du taillis épais où se tenait la discussion, il hésita, ne sachant quelle route prendre. Uncas se pencha alors à l'oreille d'Œil-de-Faucon et lui dit :

« Il ne faut pas que cet homme revoie jamais les Hurons!

— Ton heure est venue, prends tes dispositions, » dit laconiquement le chasseur, toujours imperturbable.

On le vit lentement abaisser la pointe de son fusil et glisser le canon à travers le feuillage; tous les regards se tournèrent de son côté : les sauvages, qui l'avaient vu à l'œuvre dans son généreux débat avec Heyward, n'osaient plus respirer pour mieux jouir de sa prodigieuse adresse.

Tout à coup, sur le point de lâcher la détente, on le vit se retourner doucement, poser tranquillemement, après un léger mouvement d'épaules, son arme à terre et se livrer silencieusement à un de ces rires arrêtés au bord des lèvres qui lui étaient ordinaires, et à l'aide desquels il exprimait le plus souvent un vif étonnement ou une profonde satisfaction.

« Foi de pauvre homme! dit-il après s'être rapproché du groupe, j'ai failli prendre ce malheureux insensé pour un vrai Mingo! En parcourant tout son corps des yeux pour choisir la place où je le frapperais plus sûrement, j'ai reconnu... devinez qui, Uncas. Notre chanteur, notre maître en psalmodie. Il peut se vanter de m'avoir donné une terrible émotion; j'aurais été désolé de tirer, maintenant que nos plans sont arrêtés; un coup de fusil au milieu

de ces bois n'eût pas manqué d'attirer sur nous toute l'armée des Hurons. Ainsi j'aurais tué, en contrariant tous nos projets, ce pauvre la Gamme, dont la vie ne saurait nuire à personne et dont la mort ne nous eût point profité, sans compter que ceux qui aiment les chanteurs auraient perdu un des plus beaux représentants de l'espèce. Mais, j'y songe, il a déjà entendu ma voix; j'ai pris sa place, j'ai usé de son instrument pour tirer Uncas des griffes de ses ennemis; je vais essayer si ces sons ne lui seront pas plus agréables que le bruit de mon tueur de daims. »

Œil-de-Faucon se mit aussitôt à se glisser comme un serpent à travers les broussailles, puis, arrivé à une certaine distance de David, il se mit à moduler le chant le plus bizarre et le moins harmonieux qui se puisse imaginer; il est vrai de dire pourtant qu'il ressemblait encore assez à celui qu'il avait fait retentir, la veille, au milieu du campement de ses ennemis.

L'oreille fine et exercée du musicien n'y fut point trompée; il chercha tout d'abord à se rendre compte de l'endroit d'où pouvaient partir ces sons. Assuré que le chasseur tout seul pouvait être l'auteur d'une semblable mélodie, il accourut dans la direction de la voix, et arriva bientôt auprès d'Œil-de-Faucon. Celui-ci le ramena aussitôt sur le lieu de la conférence et l'interrogea sur la situation de l'ennemi.

« Si les Hurons sont à portée de nous entendre, dit-il, chemin faisant, à son compagnon en le prenant par le bras, je voudrais bien savoir un peu ce qu'ils en pensent; ils ne manqueront pas de dire qu'ils ont affaire à deux fous au lieu d'un; qu'en pensez-vous, l'ami? »

Et comme David la Gamme, moitié souriant, moitié pris de peur, hésitait à répondre, le chasseur reprit :

« Nous n'avons rien à craindre ici, vous allez vous trouver au milieu de vos amis. »

Et en même temps il l'amenait devant Uncas et sa troupe.

Le musicien n'était point complètement rassuré; néanmoins, en se trouvant en présence du jeune chef auquel il avait montré tant de dévouement, s'exposant à une mort cruelle pour le sauver, il reprit ses sens, salua profondément, et, par un geste familier, voulut tirer de sa poche ses lunettes et son psautier; mais le chasseur l'arrêta :

« Non, non, s'écria-t-il, il ne saurait être question de vos roucoulements à cette heure; racontez-nous en bon anglais tout ce que vous savez des trames des Mingos. Que font-ils à cette heure? Je parierais que vous n'avez même pas pris soin de les observer exactement; c'eût pourtant été là une occupation plus profitable que de passer le temps à exercer votre gosier. »

David, ainsi pressé, hésitait à répondre; mais, considérant l'air sombre et sauvage des Delawares qui l'environnaient, il eut encore un mouvement involontaire d'effroi; néanmoins, Uncas lui ayant adressé la parole avec une grande douceur, il reprit ses sens et parut en état de répondre.

« Les païens, s'écria-t-il, sont en campagne; je les ai vus partir en bon ordre. »

Puis, comme si ses oreilles délicates souffraient encore du tintamarre qu'il avait entendu :

« Quels cris! quel tumulte! quel tapage infernal! Le camp était sens dessus dessous; je soupçonne fort qu'ils avaient les plus mauvaises intentions. Jugez-en : espérant les calmer, j'ai voulu essayer du pouvoir si puissant, si persuasif de la douce mélodie; ils ont refusé de m'entendre; plus je chantais, plus leurs vociférations redoublaient; le chant sacré n'exerçant plus ses charmes, j'ai dû fuir, et j'avais pris la résolution de chercher un refuge dans la tribu des Delawares.

— Si vous vous étiez hâté un peu et que vous fussiez

arrivé tantôt dans la tribu des Delawares, vous n'auriez pas beaucoup gagné au change, et vos oreilles délicates auraient pu se trouver tout aussi offensées, répondit le chasseur; mais cela importe assez peu : dites-nous maintenant où se trouvent les Hurons.

— Ils sont tous soigneusement cachés dans la forêt, en avant de leur village et à assez peu de distance d'ici. Croyez-moi, et pour cela je suis bien aise de vous avoir rencontrés, par prudence, ne vous avancez pas davantage, il vous arriverait malheur. Je vous engage à retourner sur-le-champ en arrière. »

Uncas, qui comprenait fort bien tout ce que disait le chanteur, eut un sourire; il jeta un fier et noble regard sur ses compagnons, puis il dit doucement, sans s'émouvoir :

« Et Magua, où est-il? L'avez-vous vu?

— Il est rentré dans le camp comme un furieux, ramenant avec lui la jeune fille qu'il avait d'abord confiée aux Delawares. Il l'a tout aussitôt brutalement enfermée dans les cavernes. Ce sauvage me paraît fort méchant, défiez-vous de lui. Il n'a guère tardé à revenir trouver les autres, puis il s'est mis à leur tête et a quitté le camp en proférant des menaces terribles. En vérité, je ne sais pas à qui il en veut, ni qui a pu le courroucer ainsi.

— Avez-vous entendu? s'écria le major Heyward; il a enfermé Cora dans les cavernes... Dieu merci! nous les connaissons : ne pourrait-on pas marcher tout de suite à sa délivrance, profitant surtout de l'absence des guerriers, et enlever la pauvre captive pendant qu'ils nous guettent dans la forêt. »

Uncas, à ces mots, se tourna vers le chasseur, et, avant de répondre au jeune officier anglais, il dit à son vieil ami :

« Qu'en pense Œil-de-Faucon? »

La passion de ces hommes, d'ordinaire si calmes, était

si violemment surexcitée, qu'ils ne savaient plus quel parti prendre; ils portaient tous, pour des motifs différents, mais réels et vrais, un si vif intérêt à la malheureuse Cora, que ces guerriers expérimentés, accoutumés aux luttes si difficiles, faites de stratagèmes, de surprises et de patience, au fond de ces déserts, furent sur le point de céder à leur emportement.

Heyward ne voulait pas perdre une minute; il se reprochait comme une faute, comme un crime tout délai. Ne fallait-il pas avant tout marcher à la délivrance de la noble fille de Munro? N'avait-elle pas assez souffert déjà? Qui pouvait savoir jusqu'où se porteraient les brutalités de Magua? N'avait-il pas déjà fait trop souvent ses preuves? Le monstre était capable de tout, il n'aurait ni pitié ni merci; s'il avait remis à plus tard les tortures qu'il réservait à sa captive, sur laquelle il avait juré de venger les coups qu'il avait autrefois reçus par les ordres de son père, c'est qu'il savait les Delawares à ses trousses, c'est qu'il savait qu'Uncas, soumis par le respect à la décision du tamenund, allait se mettre en campagne et le poursuivre, sans paix ni trêve, jusqu'au succès, jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre. Heyward concluait qu'il fallait partir, aller au plus pressé, courir à la caverne et rendre la liberté à Cora.

Uncas gardait un extérieur plus calme et plus tranquille; mais le sang bouillonnait dans ses veines : Cora aux mains de son rival! Cora prisonnière du Renard-Subtil! Il n'y pouvait songer, et, sans l'oser dire, il était de l'avis du major. Sans céder extérieurement, il lui savait gré de son ardeur; il trouvait encore ses emportements trop calmes; il ressentait la même violence, se contenant encore, mais ayant à peine besoin d'un encouragement pour parler comme lui.

Le chasseur, en vérité, allait presque partager la manière de voir des deux jeunes gens; il s'était attaché, lui aussi,

depuis qu'il combattait pour elle, à cette noble jeune fille. Il voulait la sauver, la rendre à son père. Uncas n'avait point parlé, mais il avait lu dans son regard ; il fut sur le point de dire : « Allons délivrer Cora! »

Tous les sauvages, devenus leurs alliés et leurs amis, étaient disposés à les suivre; pas un n'eût reculé.

Il hésita pourtant, réfléchit un instant, puis, redevenu maître de lui, il adopta un plan qui, sans écarter l'idée de la délivrance immédiate de la fille de Munro, rentrait pourtant dans un système de prudence dont il ne convenait pas de s'écarter.

« Donnez-moi, dit-il d'un ton résolu, donnez-moi mes vingt hommes; je vais m'engager dans les bois, et, tournant par la droite au bord de l'eau, j'atteindrai le lieu où sont établis les castors; je trouverai par là, en passant, le sagamore et le colonel Munro. Quand vous entendrez le cri de guerre de ce côté, Uncas, chassez devant vous, et je vous réponds que les Mingos, pris ainsi entre deux feux, seront bientôt à notre merci. Nous n'aurons plus qu'à courir au village, aller droit à la caverne et délivrer la jeune femme. — Major, ajouta-t-il, voilà un plan bien simple, mais j'affirme qu'il peut réussir avec du courage et de la patience.

— Voilà un plan qui me convient, s'écria le major, qui ne songeait qu'à la délivrance de Cora; il faut tout de suite le mettre à exécution. »

Les chefs s'arrêtèrent alors à ce projet et les dernières dispositions furent bientôt prises.

XXII

Pendant que le jeune guerrier mohican, replacé depuis si peu de temps dans une situation digne de son origine, pendant que le Cerf-Agile faisait ses préparatifs de guerre et disposait ses forces, nul bruit avant-coureur du carnage et de la mort n'éveillait les bois paisibles et silencieux, à l'exception de ces hommes réunis ainsi en conseil, on eût dit que ces immenses massifs de verdure étaient aussi solitaires, aussi dépourvus d'habitants qu'au moment où ils étaient sortis, pour la première fois, des mains du Créateur. L'œil le plus vigilant et le plus perspicace pouvait plonger dans toutes les directions, sonder tous les intervalles libres laissés entre les branches des arbres touffus : nulle part il ne rencontrait le moindre indice, le moindre mouvement, et son oreille n'eût pas perçu le plus léger bruit trahissant la présence d'un être humain, dénonçant l'approche d'un ennemi ; tout, en ce vaste paysage, gardait l'apparence d'une parfaite harmonie et d'un calme absolu ; la tranquillité régnait partout alentour.

Quand parfois un oiseau dans son vol rapide, agitait le feuillage, ou un écureuil, en faisant tomber une noix, attirait l'attention des guerriers delawares, ce soupçon, cette

crainte, cette interruption momentanée ne faisait que rendre le calme et le silence plus complets et plus solennels encore; on n'entendait dans ces vastes régions, si peu fréquentées et si loin des habitations des humains, que le souffle de l'air qui ridait, comme fait le vent à la surface des flots, la cime des grands arbres de la forêt : l'immense étendue de cet océan de verdure amenait des plus lointaines extrémités et portait à l'horizon le plus reculé, sans un choc, sans une interruption, un rassurant murmure.

Tout autre qu'Œil-de-Faucon, chargé de la partie la plus délicate de l'expédition, eût pu s'y tromper; et certes, en considérant la solitude profonde de cette partie du bois qui séparait les Delawares du campement de leurs ennemis, nul n'eût pu dire si l'homme avait jamais foulé du pied ce coin de terre. Mais le chasseur était trop expérimenté, il connaissait trop bien le caractère de ceux qu'il allait combattre pour se fier à ces apparences; il savait trop bien qu'il fallait user de plus de vigilance à mesure que le danger paraissait moins grand et moins prochain.

Lorsque la bande dont il avait la direction se trouva entièrement réunie, le chasseur jeta vivement le tueur de daims sous son bras, et fit signe à ceux qui composaient sa petite troupe de le suivre. Ce mouvement s'exécuta dans le plus grand silence; nul ne témoigna la moindre hésitation, ni même la moindre surprise, en le voyant rebrousser chemin comme s'il allait fuir l'ennemi; arrivé sur les bords d'une petite rivière qu'ils avaient traversée en venant, il s'arrêta, et, quand il vit tous ses hommes réunis autour de lui et à portée de sa voix, il leur demanda en langue delaware :

« Quel est celui d'entre vous qui peut me dire où conduit ce courant d'eau ? »

Un Delaware, l'un des chefs qui, des premiers, avait demandé à être placé sous ses ordres, étendit une main, et,

montrant deux doigts écartés et le point où ils se réunissaient, lui dit :

« Le soleil n'aura pas encore achevé son cours que la petite rivière sera dans la grande. » Puis il ajouta, décrivant avec la main une sorte de circonférence : « Les deux rivières réunies n'en font qu'une, et les castors ont choisi cet endroit pour leur demeure.

— Je soupçonnais qu'il en était ainsi d'après son cours et la direction des montagnes, reprit le chasseur, dont l'œil perçant parvenait à distinguer le sommet des monts voisins à travers les éclaircies de la forêt. Repartons maintenant, la rivière nous servira de guide, et nous nous tiendrons à couvert sur ses bords jusqu'à ce que nous sentions la piste des Hurons. »

Une courte acclamation, conforme à l'usage des sauvages, apprit au chasseur que son plan obtenait l'assentiment de tous et qu'ils l'avaient parfaitement compris. Œil-de-Faucon, sans plus tarder, reprit sa place à la tête de sa petite colonne, et allait donner le signal du départ, quand des signes silencieux, mais très significatifs, lui apprirent qu'il y avait quelque chose de nouveau ; il se retourna vivement et aperçut le maître de chant, qui les avait suivis de loin, et qui venait justement de les rejoindre.

« Ignorez-vous, mon ami, lui dit le chasseur sur un ton grave et solennel, qu'accentuait peut-être l'orgueil du commandement honorable qui lui avait été confié, que cette troupe est composée uniquement de l'élite des guerriers de la tribu, choisis avec soin pour la partie la plus périlleuse de l'entreprise ? Et vous n'ignorez pas sans doute qu'elle est commandée par un homme incapable de remplacer l'action par de belles phrases, mais qui, je vous assure, est peu disposé à laisser inoccupés les bras vigoureux. Tenez-vous pour convaincu qu'il ne se passera pas dix minutes avant que nous marchions sur le corps d'un Huron, vivant ou mort. »

David, en l'écoutant, était loin de garder son calme ordinaire; sa physionomie était vive et animée; ses traits, habituellement sans expression, brillaient d'un feu et d'un éclat inaccoutumés; cet homme était vraiment transformé; ses ridicules disparaissaient presque, sa laideur s'effaçait; le grotesque musicien, sous l'impression d'une pensée généreuse, apparaissait sous un autre point de vue.

« Je ne sais pas absolument quels sont vos projets, répondit-il au chasseur, je n'ai point assisté à votre conseil; mais vos soldats, partant sous votre conduite, m'ont rappelé les enfants de Jacob allant combattre les Sichimites, afin d'empêcher le chef de ces idolâtres de s'unir avec une femme appartenant à une race favorisée du Seigneur. Or, vous le savez, j'ai voyagé pendant de longs jours en compagnie de la jeune fille à la délivrance de laquelle vous marchez maintenant si courageusement; certes, je ne suis point un homme de guerre; j'ai horreur du sang versé; toute ma vie j'ai célébré les douceurs de la paix, mais pourtant je serais bien aise de me signaler aujourd'hui pour la défense de la jeune fille. »

Le chasseur parut embarrassé; il se recueillit un instant comme calculant les suites, bonnes ou mauvaises, d'un pareil enrôlement. On l'entendit murmurer, comme continuant sa méditation, tout en s'adressant à David la Gamme :

« Pauvre homme! mais vous ne savez manier aucune arme! vous n'avez point de fusil! A quoi bon? Laissez-nous faire plutôt; les Mingos seront vite dépossédés de leur capture, et vous chanterez notre victoire.

— Je n'ai ni la jactance ni la férocité de Goliath, répondit David en tirant tout à coup de dessous ses vêtements une fronde et quelques cailloux, mais je n'ai pas oublié l'exemple du jeune berger hébreu. Bien souvent, dans mon enfance, je me suis exercé à manier cette arme; je n'étais peut-être pas de première force, mais j'obtenais d'assez

beaux résultats; je ne crois pas avoir encore entièrement perdu l'habitude de m'en servir.

— Ah! dit Œil-de-Faucon, sans pouvoir s'empêcher de sourire en regardant la fronde et la panetière en peau de daim du pauvre David, cela serait peut-être bon à quelque chose si nous n'avions à lutter que contre des sauvages armés de flèches et de couteaux; ne savez-vous pas que les Mingos ont été pourvus par les Français d'excellents fusils? Bah! après tout, vous avez, paraît-il, le droit de passer impunément au milieu du feu le plus meurtrier sans qu'il vous arrive aucun mal; et puisque, jusqu'à présent, vous avez pu échapper au danger... — Major, que votre chien demeure sur l'arrêt du fusil. Songez donc qu'un seul coup tiré avant le temps peut faire fracasser une vingtaine de crânes. — Brave chanteur, ajouta Œil-de-Faucon après avoir donné cet avertissement à Heyward, je vous permets de nous suivre; vous serez toujours bon à pousser avec nous le cri de guerre.

— Ami, répondit le chanteur en comptant les pierres qu'il avait ramassées le long du ruisseau, et qui ne semblaient pas dans ses mains des armes bien meurtrières; ami, je vous remercie; mon âme eût été déchirée par l'affliction la plus cruelle si vous m'aviez renvoyé.

— Songez surtout, ajouta le chasseur sur un ton ferme cette fois et avec un regard expressif, songez surtout que nous sommes ici pour nous battre et non pour faire de la musique, et, sauf le cri de guerre, quand le moment sera venu de le pousser, on ne doit entendre que le bruit de nos fusils. »

David s'inclina respectueusement en signe d'assentiment. Il comprenait trop bien la gravité des circonstances, et il était, d'autre part, trop heureux de la permission accordée pour ne pas accepter les conditions qui lui étaient faites. Alors Œil-de-Faucon jeta un nouveau regard sur ses com-

pagnons, demeurés muets et immobiles durant ce court incident, comme pour les passer en revue, et donna sans retard l'ordre de se remettre en marche.

Les guerriers delawares suivirent silencieusement, pendant près d'un mille, le cours de la rivière. Les rives étaient fort escarpées, et dans le lit profond, au bord de l'eau, ils pouvaient aisément dérober leur marche aux regards des ennemis, qui sûrement occupaient les bois, et avaient dû placer de vigilantes sentinelles d'espace en espace. L'épaisseur des buissons qui garnissaient les bords du torrent leur donnait encore une sécurité de plus, et pourtant, dans toute leur route, ils ne négligeaient pas un instant une seule des précautions en usage chez les sauvages quand ils sont sur le point d'en venir aux mains. En tête de la petite colonne, et de chaque côté de la rivière, un Delaware rampait plutôt qu'il ne marchait, ne perdant jamais de vue la lisière de la forêt, et plongeant le regard incessamment à travers toutes les clairières qui pouvaient se présenter entre les arbres. Cette précaution parut encore insuffisante, toutes les cinq minutes, la petite colonne faisait halte; alors tous les hommes qui la composaient, immobiles, retenant leur souffle, dans la situation qui leur semblait donner plus de sensibilité à leurs oreilles, ou couchés sur le sol, ou se dressant de toute leur hauteur, écoutaient, pour essayer de saisir le moindre bruit qui pût trahir la présence de l'ennemi. On n'a guère idée, au milieu des peuples civilisés, qui ont tant de moyens de décupler l'énergie de leurs sens d'une façon artificielle, de la merveilleuse puissance, de la finesse, de la subtilité de ces mêmes sens chez les sauvages: tout leur est un indice, tout leur fournit une révélation; la précision de leurs organes exercés est à peine concevable dans des hommes moins rapprochés de l'état de nature. Tous les jours, à chaque instant, l'Indien doit à la perfection de ses sens de triompher de son ennemi ou de sauver

sa propre vie. Les Delawares n'entendirent rien qui fût capable de les inquiéter. Les Maquas n'avaient sans doute pas deviné le secret de leur marche dérobée; ils s'étaient attachés probablement à suivre uniquement le gros de l'expédition, resté sous les ordres d'Uncas, et qui s'avançait par un autre chemin. Œil-de-Faucon put donc arriver, sans être inquiété, jusqu'à l'endroit où le ruisseau qu'il avait suivi se jetait dans la petite rivière. C'était un grand point pour lui d'avoir pu parvenir jusque-là sans avoir donné l'alarme à ses ennemis. Il s'arrêta de nouveau, rassembla tout son monde autour de lui, et, après avoir regardé attentivement l'aspect du ciel, il dit en s'adressant à Heyward et en employant la langue anglaise :

« Nous sommes presque assurés d'avoir une bonne journée pour nous battre (et il considérait attentivement les nuages qui s'amoncelaient au firmament). Un soleil trop ardent et un fusil qui brille empêchent souvent de viser juste. Tout nous favorise aujourd'hui; les Hurons, au contraire, auront le vent contre eux; c'est un grand avantage pour nous : ils seront gênés, tandis que nous tirerons librement et que rien ne viendra déranger la justesse de notre tir. Malheureusement l'abri des arbres qui nous protégeait jusqu'ici va cesser de nous prêter son secours; l'endroit est découvert, et ce sont les castors qui en sont cause. Depuis une centaine d'années peut-être, ils occupent cette position; aussi ne voyons-nous autour de nous que bien peu d'arbres ayant conservé quelque apparence de vie. »

Ces paroles si courtes d'Œil-de-Faucon dépeignent mieux la situation dans laquelle se trouvait sa petite armée que ne pourrait le faire la plus complète description. La rivière, en cet endroit, suivait un cours assez irrégulier : tantôt elle s'avançait resserrée entre des rochers escarpés, au milieu desquels elle paraissait avoir eu peine à se creuser un passage; tantôt, au contraire, rencontrant tout à coup une vallée

assez large, elle se plaisait à y répandre ses eaux, et le torrent se changeait en un lac. La forêt offrait sur ce point un spectacle assez désolé : partout les restes desséchés d'arbres morts témoignaient des ravages causés par les castors; plus loin, à l'orée du bois ayant jusqu'alors échappé à leur dévastation, on apercevait des arbres vigoureux déjà entamés; plusieurs n'avaient encore fait que perdre leur écorce, et la sève, dépourvue de cette tunique préservatrice, coulait du tronc des vieux pins comme le sang généreux d'un guerrier atteint par une profonde blessure. On remarquait pourtant, au milieu de cette clairière, de petits monticules couverts de mousse et qui semblaient attester, par leurs ruines presque réduites en poussière, que ce lieu avait été habité. La peuplade qui avait vécu, dans les siècles passés, sur ces bords, n'avait pas laissé d'autres vestiges de son passage, et ces faibles souvenirs de la présence de l'homme augmentaient encore la tristesse et la désolation de ces lieux.

Le chasseur explorait avec le plus grand soin toute cette partie découverte ; il en scrutait du regard les moindres détails, interrogeant le plus minime indice capable de le mettre sur la voie de l'ennemi. Il savait que le moment était décisif; qu'une imprudence, un oubli, un geste intempestif pouvait tout perdre, et l'angoisse qui lui venait de la crainte de compromettre, par trop de hâte, la délivrance de Cora, égalait le vif désir, l'impatience qu'il avait de l'arracher à ses ravisseurs. Jamais il n'avait été plus perplexe; jamais aussi il n'avait été plus prudent et plus attentif.

Il savait que le camp des Hurons était à deux pas, et rien cependant ne trahissait la présence de l'ennemi : pas une trace, pas un vestige qui pût fixer son incertitude.

Deux ou trois fois, l'idée lui vint d'abandonner son premier plan, de se jeter brusquement sur le village indien et de s'en emparer par surprise, et il repoussa toujours cette

idée comme une tentation dangereuse; il ne fallait rien laisser au hasard; il fallait frapper des coups rapides, mais sûrs. Il avait trop d'expérience, il connaissait trop bien les sauvages pour admettre qu'ils eussent négligé de se mettre en état de défense : cette tranquillité, — il le savait à n'en pas douter, — n'était qu'apparente, elle cachait un piège; le secret de sa marche silencieuse sur les rives du ravin n'avait peut-être pas été pénétré par les Hurons; il n'osait pourtant le croire, et, à coup sûr, s'ils avaient négligé de surveiller ce passage, ils n'avaient pas omis de défendre les approches du camp, et il tenait pour certain qu'il ne traverserait pas la clairière sans être attaqué.

Alors, fermant les yeux, lassé de leur demander vainement un indice, il se mettait à écouter avec une attention qui tenait du prodige; on eût dit que ses oreilles allaient au-devant du moindre bruit pouvant s'échapper des profondeurs muettes de la forêt ou monter du village indien, silencieux et endormi; il se dressait sur la pointe des pieds, interrogeant le plus léger souffle; il se couchait à terre, collait son oreille sur le sol, lui demandant le secret que l'espace et l'air refusaient de divulguer. Le silence était si complet, qu'il ne put même pas recueillir un bruit lui apportant des nouvelles d'Uncas; et pourtant il lui importait aussi de connaître sa position.

Cette attente était si pénible, qu'Œil-de-Faucon ne put en supporter le poids plus longtemps; il dut céder à une impatience qui ne lui était pas naturelle, mais trop aisée à comprendre en pareille circonstance : il prit donc la résolution d'agir sans tarder davantage; il avait assez longtemps écouté les conseils de la prudence.

Pour se rendre compte de la situation et faire ses observations, le chasseur, sorti du ravin, s'était abrité derrière un buisson; mais ses guerriers étaient restés cachés au bord de la rivière. Lorsqu'ils entendirent le signal donné par leur

chef, les Delawares sortirent de leur cachette, remontèrent prudemment sur la rive, et glissant en silence, comme des spectres, dans les menues broussailles dont le sol était couvert, vinrent se ranger derrière Œil-de-Faucon. Celui-ci indiqua du doigt la direction à suivre et se mit à leur tête. En un instant, la troupe se forma sur une seule ligne et se mit à marcher si exactement sur les pas d'Œil-de-Faucon, que, sauf le major Heyward et le chanteur, tous ne laissèrent qu'une trace dans l'étroit sentier, et l'on eût pu croire qu'un seul homme avait passé là.

Mais ils n'eurent guère le loisir de garder ce bel ordre et cette discipline si parfaite : ils avaient à peine fait quelques pas à découvert, qu'une douzaine de coups de fusils déchargés sur eux avec un admirable ensemble, vint démontrer que les hésitations du chasseur étaient bien fondées. Un Delaware tomba mortellement blessé; il bondit au coup comme un daim soudainement atteint par la balle d'un Mingo, puis il retomba lourdement sur le sol, pour ne plus se relever, aux pieds du major et à deux pas du musicien, se demandant l'un et l'autre s'il ne convenait pas de lui porter secours.

« Vite à couvert et chargez! » cria en langue delaware Œil-de-Faucon. Ces mots produisirent sur la petite troupe, que la décharge n'avait pas troublée le moins du monde, un effet magique; Duncan et David la Gamme, avant d'être revenus de leur surprise, se trouvèrent seuls au milieu de la clairière; mais le brave chasseur ne les avait point oubliés, il les appela de son côté, sut les masquer promptement derrière les arbres, et dit au major, encore tout étourdi :

« Je me doutais de cette diablerie, mais il fallait bien se décider; ces coquins nous eussent tenus en arrêt jusqu'à la nuit plutôt que de se démasquer les premiers. Un seul Indien mort; nous en sommes quittes à bon compte. »

Les Hurons, suivant leur tactique habituelle, s'étaient reportés en arrière; mais cette trêve ne devait pas durer longtemps : la lutte était engagée, le sang avait coulé; il fallait maintenant que des deux partis l'un restât sur le carreau, dût le massacre durer jusqu'au lendemain.

Le chasseur donna à ses hommes l'ordre de courir d'arbre en arbre et de poursuivre, en tirant sur lui à chaque fois que l'occasion s'en présenterait, l'ennemi, qui se repliait vers le centre des bois, essayant sans doute, par cette manœuvre, d'éloigner ses adversaires du voisinage trop immédiat de son camp. Cette attaque soudaine avait été faite par un petit détachement de Hurons; le gros de leur armée était en arrière, se portant vraisemblablement à la rencontre d'Uncas et des guerriers de la tribu delaware. Bientôt, accourus au bruit, de nouveaux Hurons ne tardèrent pas à se montrer; leur nombre augmentait de minute en minute; bientôt ils parurent assez en force pour tenir tête à Œil-de-Faucon : ils cessèrent de reculer, et, en état maintenant de soutenir le feu des Delawares, ils prirent position pour les repousser.

Heyward jugea qu'il ne devait point rester en arrière, il se jeta résolument au milieu des soldats du brave chasseur, et, abrité lui aussi derrière un arbre, il soutint le feu avec une grande ardeur, se cachant et se démasquant tour à tour. Le combat devint dès lors fort animé, les adversaires demeurant en place depuis que les Hurons ne reculaient plus. A la vérité, les blessés n'étaient pas encore nombreux; peu de coups avaient chance de porter, chaque combattant, toujours abrité, ne découvrant une partie de son corps que pour ajuster un adversaire s'oubliant un instant ou contraint lui-même de se pencher pour tirer.

La situation ne pouvait néanmoins se prolonger longtemps dans des circonstances si défavorables pour les Delawares. Le chasseur, tout à l'ardeur du combat, et dont

tous les coups portaient, grâce à la rapidité et à la sûreté de son tir, se rendait néanmoins fort bien compte de l'état des choses; il voyait le danger, il le constatait, mais ne trouvait aucun moyen de l'éviter; il savait que la fuite présenterait encore plus d'inconvénients; il fallait se maintenir jusqu'à l'arrivée d'Uncas. Parfois ce rude homme des bois se redressait entre deux coups de feu et semblait, — passant par-dessus les cris sauvages des Hurons, au delà des explosions répétées de leurs armes, à travers ces cris horribles de carnage et de mort poussés de tous côtés, — chercher le son connu du fusil du Mohican, et chaque fois, après ces tentatives, où la finesse et l'acuité de son ouïe étaient surexcitées par la gravité des circonstances, un amer et ironique sourire se dessinait un instant sur son visage.

La situation s'aggravait autour de lui : l'ennemi recevait à chaque instant de nouveaux renforts, il étendait incessamment sa ligne d'attaque; les feux convergents rendaient de minute en minute plus insuffisant pour les Delawares l'abri des troncs d'arbres; mis ainsi à découvert, leur feu se ralentissait, et l'on put bientôt prévoir le moment où ces héroïques soldats seraient complètement enveloppés par l'armée entière des Hurons.

Tout à coup l'impassible visage d'Œil-de-Faucon s'illumina : il venait de distinguer, au milieu du fracas qui l'environnait, des cris de guerre et un bruit d'armes à feu qui retentissaient sous les voûtes épaisses de la forêt, venant du côté où Uncas avait caché ses troupes, au fond d'une profonde vallée. Le Mohican entrait donc en lutte à son tour, et, suivant la déclivité du sol, il allait sûrement se diriger vers le lieu situé beaucoup plus bas, où se battaient maintenant si héroïquement le chasseur et sa poignée de guerriers. Il importait de tenir jusqu'à son arrivée.

L'intervention à point nommé du jeune Mohican, prenant

enfin part à l'action, produisi immédiatement une diversion dont l'effet fut surtout apprécié par le chasseur et ses amis. Les Hurons, qui avaient pénétré le secret de la marche d'Œil-de-Faucon, s'étaient trompés sur le nombre de ses soldats; ils lui opposèrent tout d'abord une troupe trop faible. Repoussés, comme nous l'avons vu, par le valeureux lutteur, ils s'exagérèrent alors l'importance de ses forces et portèrent en toute hâte la résistance de ce côté, dégarnissant ainsi la troupe qui devait s'opposer à la marche en avant du Mohican. Celui-ci, qui suivait tous les mouvements de son ennemi, et qui devinait, à l'ardeur de la lutte, l'importance de l'attaque dirigée contre son allié, dont il connaissait la faiblesse numérique, choisit cet instant pour lancer en avant ses Indiens, bouillants d'ardeur. Il marcha donc impétueusement à l'ennemi, culbuta en un instant la faible troupe restée en face de lui, et s'attacha à poursuivre ceux qui se hâtaient de rejoindre les leurs pour exterminer Œil-de-Faucon.

XXIII

La marche rapide et, pour ainsi dire, triomphante d'Uncas sauva le chasseur et ses amis ; le bruit du combat se rapprochait à chaque instant, et le nombre des Mingos qui avaient fait face tout à l'heure à cette vaillante petite troupe diminuait de minute en minute. Magua appela ses Indiens au secours de leurs compagnons tombant sous les coups du jeune Mohican, et ils se hâtaient de se reporter en arrière sur un point déterminé, où allait s'engager l'action générale et décisive.

Alors Œil-de-Faucon, ayant retrouvé son assurance et son calme habituels, donna l'ordre de fondre sur l'ennemi, et la tactique employée au début se renouvela d'abord avec grand succès. Le chasseur et les siens s'avancèrent d'arbre en arbre, ne faisant feu qu'à coup sûr et se démasquant le moins possible. Les Hurons se retiraient toujours et ne répondaient plus que faiblement à l'attaque si vive et si acharnée de leurs ennemis. Cette retraite si précipitée cachait encore un piège. A un moment donné les Mingos trouvèrent enfin un abri sûr dans un épais taillis où ils se retranchèrent immédiatement, et de nouveau commen-

cèrent à riposter vigoureusement. Le combat changea encore une fois de face; dans cette situation, les forces parurent devoir se balancer; l'ardeur de la défense fut à la hauteur de la vivacité de l'attaque, et il devint impossible de savoir quelle serait l'issue de ce combat.

Parmi les guerriers delawares pas un n'avait encore été complètement mis hors de combat; mais leur sang coulait en abondance, et leur situation, désavantageuse vis-à-vis de leurs ennemis bien abrités, menaçait de devenir très grave.

L'imminence du danger frappa le jeune major anglais, et, comme il réfléchissait à leur position si compromise et si difficile à défendre, ayant entendu un faible bruit derrière lui, il ne fut pas peu surpris de voir arriver le chasseur, qui, d'arbre en arbre, s'était glissé jusqu'à lui, laissant sur sa droite ses guerriers occupés à riposter assez inutilement aux Mingos cachés dans le taillis.

« Vous êtes encore jeune, monsieur le major, » lui dit Œil-de-Faucon en l'abordant et en se dissimulant derrière le même sapin que lui : et, en même temps, sans doute un peu fatigué de la lutte si vive et si longue qu'ils venaient de soutenir, il déposa à terre la crosse de son long fusil, « vous êtes encore jeune, et, dans votre carrière de soldat, vous aurez peut-être plus d'une fois l'occasion de lutter contre ces Mingos. Vous pouvez faire aujourd'hui l'expérience complète de leur tactique. Tout le secret d'un combat indien consiste à avoir la main leste, le coup d'œil rapide et un abri sûr à portée. Je voudrais bien savoir, si vous aviez en ce moment sous vos ordres une compagnie des troupes royales d'Amérique, comment vous vous y prendriez pour déloger ces Hurons.

— Comment je m'y prendrais? dit le jeune homme en souriant, surpris d'une semblable question et en pareil lieu; je ferais vivement charger ces misérables à la baïonnette.

— Voilà bien ce qui s'appelle raisonner comme un blanc, » reprit le chasseur, ouvrant largement la bouche et montrant toutes ses dents par un rire silencieux et moqueur; puis, comme se parlant à lui-même et en homme qui fait les plus tristes réflexions, il ajouta : « Ne faut-il pas qu'un chef calcule tout et se demande combien il peut épargner de vies? Malheureusement, et j'en rougis pour notre époque, le temps approche où le cheval décidera de tout dans de semblables escarmouches : oui, pour cela les bêtes valent mieux que l'homme... Mettez un cavalier aux trousses d'un Peau-Rouge, l'Indien, son fusil vide, ne pourra plus s'arrêter pour recharger. »

Le plan que se plaisait à détailler ainsi Œil-de-Faucon a plus d'une fois produit les meilleurs résultats dans les campagnes des blancs contre les Indiens. Les forêts américaines, en effet, permettent fort bien le passage d'un cheval, parce que, d'ordinaire, il y a très peu de buissons et plus rarement encore de branches rampantes; la sève vigoureuse poussant vivement en haut, les branches vont chercher l'air et la lumière; tout ce qui demeure au-dessous est étouffé; les grands troncs s'élèvent lisses et nus comme des colonnes de granit, au milieu desquelles un escadron entier pourrait manœuvrer à l'aise. Les Indiens eux-mêmes convenaient qu'ils ne pouvaient pas vaincre les guerriers qui portaient *de longs couteaux et des bas de peau,* désignant ainsi les dragons avec leurs sabres et leurs bottes.

« Il me semble, ne put s'empêcher de dire Heyward, que cette discussion est pour le moins inutile..., nous n'avons pas de chevaux...; et pourtant il importe de se décider vite à prendre un parti.

— Quand on a besoin de respirer un instant, il n'y a pourtant rien de mieux à faire que d'employer son temps en utiles réflexions, » répondit Œil-de-Faucon avec une grande douceur; puis, continuant à penser tout haut, il

murmura : « Il ne me plaît guère de brusquer la charge, car alors il me faudra sacrifier plus d'un de ces vaillants guerriers, et pourtant, ajouta-t-il en penchant la tête pour recueillir les bruits du combat qui se livrait dans le lointain, si Uncas a besoin de nous, il faut bien que nous passions sur le corps de ces drôles qui nous barrent le chemin. »

Cela dit, le chasseur se retourna brusquement, et, d'un ton vif et décidé, en homme qui prend résolument son parti, il appela à grand cris les Delawares ; ils lui répondirent par des acclamations prolongées; une sorte de dialogue rapide s'engagea entre eux et leur chef, et, à un signal donné, tous firent à la fois le tour de l'arbre qui les dérobait aux coups de l'ennemi. Les Hurons, surpris de voir tous leurs adversaires se démasquer à la fois, envoyèrent une décharge générale; mais, comme l'avait prévu le chasseur, peu dangereuse, parce qu'ils avaient tous tirés avec trop de précipitation.

Les Delawares, sans attendre une seconde, se précipitèrent, semblables à des panthères qui se jettent sur leur proie, vers le taillis où s'étaient embusqués les Mingos. Le trajet fut franchi en un instant; malheureusement quelques vieux Hurons, plus fins que les autres, n'avaient point été trompés par l'artifice employé par Œil-de-Faucon pour leur faire décharger leurs fusils ; ils attendaient patiemment, et, quand les Delawares ne furent plus qu'à deux pas, ils tirèrent à coup sûr. Le chasseur eut trois hommes tués ; mais cet échec prévu n'arrêta point l'audace des autres : au contraire, leur attaque ne fut que plus furieuse ; à la férocité naturelle de leur caractère se joignit l'âpre désir de la vengeance, et ils massacrèrent tous ceux qui leur tombèrent sous la main.

Le reste fut promptement balayé ; cette lutte corps à corps ne dura qu'un instant ; les Hurons lâchèrent pied et s'enfuirent jusqu'à l'autre extrémité du petit bois, où ils

s'embusquèrent de nouveau, résolus cette fois à mourir sur place plutôt que de reculer encore.

La lutte allait donc recommencer avec ses chances diverses, ses alternatives rendant toujours la victoire douteuse, quand, à l'étonnement général, un coup de fusil se fit entendre derrière les Hurons ; l'un d'entre eux tomba mortellement frappé et atteint en plein dos par une balle partie en sifflant du milieu des habitations des castors situées dans la clairière au bord de l'eau, et aussitôt on entendit retentir un effroyable cri de guerre.

« C'est le sagamore ! s'écria Œil-de-Faucon, répondant de sa voix forte et vibrante au cri du Mohican. Nous les tenons, maintenant. Ils sont à nous ! les voilà entre deux feux ! »

Cette attaque si peu prévue produisit sur les Hurons un effet impossible à décrire : ils poussèrent à la fois d'épouvantables cris de désespoir, et, ne cherchant plus à se garantir des coups, non plus qu'à se défendre, ils prirent la fuite de la façon la plus honteuse et la plus imprudente ; la plupart des guerriers de cette petite troupe, déjà fort réduite, tombèrent sous les coups des Delawares.

Munro sortit alors de sa retraite à la suite de Chingachgook ; le major Heyward se précipita dans les bras du vieillard ; il était toujours aussi accablé sous le poids de sa douleur, et rien ne pouvait le distraire de la pensée de sa fille bien-aimée, toujours, hélas ! prisonnière de son mortel ennemi. Mais transporté tout à coup, de l'obscurité et de l'accablement de la cachette où le Mohican l'avait retenu si longtemps, au milieu d'un combat acharné, il semblait reprendre quelque énergie et comme se retrouver sur son terrain ; il relevait sa tête couverte de cheveux blancs, montrait son front dévasté et ses yeux pleins de larmes, tout en demandant où se livrait l'action ; il annonçait qu'il allait lui-même combattre et travailler à la délivrance de sa chère

Cora. Le major s'efforçait de le calmer, et l'assurait qu'avant peu de temps, grâce aux efforts d'Uncas et du chasseur, ils ne tarderaient pas à retrouver la jeune fille.

L'entrevue d'Œil-de-Faucon et de Chingachgook, moins tendre, mais aussi cordiale, révélait l'attachement profond de ces deux hommes si différents l'un de l'autre; en deux mots le sagamore fut mis au courant de l'état des choses. Il suivait d'ailleurs l'action depuis longtemps déjà; il avait reconnu la Longue-Carabine et compté, des bords de l'étang, tous ses coups; il avait également distingué dans le lointain le fusil d'Uncas. Sans aucune hésitation, et avec cette gravité qui ajoute tant de poids aux ordres d'un chef indien, il prit aussitôt le commandement de l'expédition; sa naissance et son expérience lui donnaient, à cet égard et aux yeux de tous, des droits incontestables. Le chasseur reprit néanmoins sa place à la tête de la petite colonne, qui ne tarda pas à s'enfoncer de nouveau dans le bois. Ils traversèrent d'abord les taillis dans lesquels ils venaient de soutenir de si rudes combats; quand ils trouvaient le corps d'un des leurs, ils le cachaient soigneusement; s'ils rencontraient le cadavre d'un ennemi, selon leur coutume ils enlevaient sa chevelure et s'en faisaient un trophée. Parvenu au sommet d'une petite hauteur, le sagamore fit aussitôt faire halte à sa troupe; l'endroit était bien choisi : environné d'arbres épais, il offrait aux guerriers accablés de fatigue un abri sûr; d'autre part, il dominait au loin une vallée profonde, très boisée, et au fond de laquelle Uncas était aux prises avec la tribu des Hurons, ayant à leur tête l'intraitable Magua.

Le Mohican et son ami Œil-de-Faucon se portèrent en avant, dominant ainsi le défilé, et prêtèrent une oreille attentive aux mille bruits qui montaient du champ de bataille : le combat se rapprochait, les Mingos reculaient donc devant l'attaque furieuse du jeune Delaware. Un vol tumul-

tueux d'oiseaux de toutes sortes, chassés de leurs retraites, tourbillonnant au milieu d'une épaisse fumée, désignait l'endroit précis du combat.

« Les voici qui se rapprochent de nous, » dit Duncan, qui avait suivi les deux amis et venait d'entendre tout près d'eux l'explosion d'une arme à feu ; « n'allons-nous pas être enveloppés de nouveau, car nous sommes complètement au centre de leur ligne ?

— Ne craignez rien, reprit le chasseur à voix basse, ils ne grimperont pas jusqu'ici ; ils vont, au contraire, se diriger vers ce bas-fond afin de profiter de l'abri des arbres, plus épais et plus fournis en cet endroit que partout ailleurs ; alors nous aviserons à les prendre en flanc. Allons, ajouta-t-il en se retournant vers son ami, allons, sagamore, est-il bientôt temps de pousser le cri de guerre ? Tarderons-nous encore beaucoup à nous mettre aux trousses de ces coquins ? Je suis bien aise de me battre pour une fois à côté d'hommes de ma couleur. Vous me connaissez, Chingachgook, et vous pouvez me rendre témoignage : vous savez que pas un Huron ne se hasardera à traverser la rivière qui est là derrière nous, sans que mon tueur de daims ait pris la liberté de lui dire un mot à l'oreille. »

Le vieux chef indien restait attentif aux bruits et aux mouvements de la forêt ; Uncas avançait toujours, cela était évident, et bientôt il aurait refoulé jusqu'à eux le gros de ses ennemis ; les coups de feu étaient voisins, les cris des combattants devenaient distincts : le sagamore ne remuait pas. Tout à coup les balles vinrent tomber à ses pieds comme la grêle quand commence la tempête. Chingachgook et le chasseur firent alors cacher leurs hommes dans un épais fourré ; puis, toujours calmes, ils attendirent patiemment la suite des événements.

L'oreille exercée des deux amis reconnut bientôt que les coups de fusil ne résonnaient plus sous la voûte des grands

bois, mais qu'ils éclataient maintenant en plein air, et que par conséquent les Hurons, chassés de la forêt, débouchaient dans la clairière. Ils avancèrent un peu la tête hors de leur cachette, et les aperçurent sortant un à un des bois et cherchant à se rallier derrière un bouquet d'arbres où, sans doute, ils se disposaient à attendre Uncas au sortir de la forêt, pour tenter un dernier effort. Ils arrivaient successivement et de tous les côtés, et, ne soupçonnant point l'ennemi derrière eux, ils laissaient voir, par les dispositions qu'ils prenaient à la hâte, combien ils jugeaient leur situation désespérée; mais on devinait aussi, à l'air de leur visage, à leurs poses emphatiques, à leurs discours, dont quelques mots même parvenaient jusqu'aux oreilles des Delawares, quelle ferme résolution ils formaient de mourir jusqu'au dernier plutôt que de céder à un ennemi triomphant; ils semblaient dire : « Nous allons mourir, l'ennemi aura nos chevelures, mais nous les lui vendrons chèrement. »

Heyward comprit-il ainsi la mimique de leur fureur? Crut-il que Cora, malgré la victoire d'Uncas, était à jamais perdue pour les siens? Toujours est-il qu'oubliant toute discipline, il voulait marcher à l'ennemi sans retard.

« L'heure est venue pour le Delaware de frapper! s'écriait-il.

— Pas encore, répondit le chasseur en le calmant de son mieux, pas encore; il faut que notre attaque coïncide avec l'arrivée d'Uncas; nous lui apprendrons ainsi où nous sommes. Regardez donc tous ces drôles qui se groupent derrière ces arbres; ils sont encore nombreux; on dirait un essaim d'abeilles se rangeant autour de leur reine; ils sont si serrés, ils forment un groupe si compact, qu'un enfant même serait sûr, sans viser, de loger une balle dans le corps de l'un d'eux. »

A ce moment même Chingachgook donna le signal; toute sa troupe fit feu avec un ensemble parfait, et une douzaine de Hurons tombèrent frappés à mort. Le Grand-Serpent,

en lâchant son coup, avait poussé son cri de guerre; une immense acclamation lui répondit montant de toutes les parties de la forêt; au-dessus de toutes ces voix, dominant le tumulte, on entendit un cri perçant, si fort et si vif, qu'on eût dit que mille voix s'étaient réunies pour le pousser. Le sagamore et le chasseur échangèrent un rapide coup d'œil: c'était le cri d'Uncas; le Cerf-Agile n'avait donc point encore été atteint, et il arrivait triomphant. Au moment même où les Hurons, consternés, abandonnaient le centre de leur ligne, le jeune chef apparut à la tête de plus de cent guerriers; il sortit de la forêt, profitant du passage laissé libre par la retraite de ses ennemis.

La ligne des Hurons avait été coupée à peu près au milieu; les deux ailes, ainsi rompues, rentrèrent à droite et à gauche dans les bois pour y chercher un asile. Uncas, indiquant à ses soldats la double direction prise par l'ennemi, leur fit signe de les poursuivre des deux côtés à la fois pour les exterminer jusqu'au dernier. Dociles à cet ordre, les enfants des Lenapes se jetèrent de nouveau dans le bois, et bientôt, dans les deux directions, on entendit les bruits du combat, redevenus de moins en moins distincts à mesure que les combattants s'éloignaient.

Un groupe de Hurons plus résolus, sous les ordres immédiats de Magua, dédaignant de prendre, comme les autres sauvages, ouvertement la fuite, s'était reformé au pied du rocher occupé l'instant d'avant par les soldats du sagamore, dispersés maintenant et lancés avec les leurs à la poursuite de l'ennemi. Magua, malgré son échec, conservait son air fier et hautain; ses ordres étaient toujours écoutés; l'énergie du désespoir se lisait dans ses regards pleins d'un feu sombre, et, malgré l'irritation violente à laquelle il était en proie, il prenait ses dispositions pour utiliser ses dernières ressources et faire à son ennemi, en mourant, le plus de mal possible.

XXIV

Uncas avait si vivement lancé ses guerriers sur les traces des Hurons en déroute, qu'il était resté presque seul à l'orée du bois; mais, ayant aperçu le Renard-Subtil, il oublia toute prudence; son vif désir de vengeance l'emporta sur toute autre considération. L'homme, le sauvage, le misérable qui avait offensé la noble Cora était devant lui. Il n'eut plus d'autre pensée que de l'atteindre et de le frapper. A la hâte, et en poussant son éclatant cri de guerre, il rappela autour de lui cinq ou six guerriers, et, ne considérant point l'inégalité du nombre, il se précipita sur son adversaire. Magua aussi l'épiait de son côté; il suivait tous ses mouvements, faisant le compte de ses soldats. Il s'arrêta donc pour l'attendre, et déjà apparaissait sur sa face hideuse une joie féroce, à la pensée que le jeune héros, qui avait mis son armée en déroute et fait crouler tous ses projets d'ambition si longuement et si savamment préparés, son ennemi personnel, son rival enfin, venait, avec une impétuosité téméraire et aveugle, se livrer à ses coups; déjà, se croyant certain de tenir sa proie, de pouvoir la broyer, de répandre son sang à plaisir, il se redressait oublieux de toutes ses

hontes, quand tout à coup de grands cris se firent entendre à quelques pas de lui. C'était la Longue-Carabine, qui, à la tête des blancs, accourait au secours de son ami. A cette vue, brusquement le Huron tourna le dos et se mit à battre en retraite en remontant la colline.

Uncas, emporté par sa bouillante ardeur, ne parut même pas s'apercevoir de l'heureuse intervention de ses amis; il se mit à peu près seul à la poursuite des Hurons, les harcelant sans relâche. Œil-de-Faucon voulut l'arrêter; il lui cria de ne pas s'exposer inutilement, que la partie n'était pas encore gagnée, puisque la fille de Munro n'avait point encore été rendue à la liberté; mais le jeune Mohican n'écoutait rien, n'entendait rien; il bravait sans relâche le feu de l'ennemi et mettait à le poursuivre une telle ardeur, qu'il le contraignit bientôt à fuir avec la même rapidité.

Ce succès présentait un danger, et la fuite de Magua cachait encore un piège. Uncas dépassait tous les siens; il allait, il allait, sans souci de ses amis, sans s'inquéter de savoir s'il était suivi, et sa course était si prompte, il justifiait si bien son nom de Cerf-Agile, qu'il allait, avant quelques minutes, devenir victime de sa témérité. Heureusement le chasseur et les quelques blancs groupés autour de lui, du point où ils se trouvaient, n'avaient pas une aussi longue distance que lui à parcourir pour rejoindre le sauvage Magua. Ils coupèrent à travers bois et se trouvèrent à point pour empêcher ce malheur à l'entrée du village des Wyandots, si bien que fuyards et vainqueurs y pénétrèrent à la fois.

A la vue de leurs habitations, au milieu de leur camp, les Hurons retrouvèrent la force de résister encore; ils se réunirent autour du feu du conseil et recommencèrent la lutte en désespérés. Mais le combat ne pouvait durer bien longtemps; les assaillants tombèrent sur eux comme un tourbillon, avec une violence et une rapidité sans égales.

La hache du Mohican, la longue carabine d'Œil-de-Faucon, l'impétuosité du major et même le bras nerveux de Munro firent merveille; en un instant la terre fut jonchée de cadavres. Et pourtant, malgré tous les efforts qu'ils firent pour atteindre ce but tant désiré, ils ne purent, ni les uns ni les autres, porter le coup mortel à Magua; il semblait que quelque génie du mal protégeait ce misérable, cause première de tous ces malheurs; ses guerriers s'abattaient incessamment autour de lui, mouraient à ses pieds, tandis qu'aucun coup ne l'atteignait, bien qu'il fût toujours au premier rang. Après ce dernier carnage des siens, jugeant toute résistance impossible, dans l'exès de sa fureur et de son désespoir, il poussa un cri terrible, et suivi seulement de deux guerriers qui avaient survécu au massacre, il quitta brusquement le champ de bataille, laissant le Delaware recueillir à son aise les trophées sanglants de sa victoire.

Uncas s'aperçut promptement de cette fuite; furieux de n'avoir pu le rencontrer face à face dans la mêlée, il se précipita sur ses traces, croyant n'avoir rien fait tant qu'il n'aurait pas immolé à sa vengeance le Renard-Subtil. Œil-de-Faucon, le major et David la Gamme se hâtèrent de suivre le même chemin : la même pensée les dirigeait tous. Mais la course de Magua, comme celle du jeune chef delaware, était si rapide, que le chasseur, malgré la solidité de ses muscles et son extrême ardeur, avait peine à garder une distance lui permettant de venir, en cas de besoin, au secours de son ami. Quant à Heyward et au musicien, ils furent promptement distancés. Un moment Magua s'arrêta tout à coup, et, jetant un regard féroce sur son ennemi, il parut se demander s'il ne trouverait pas encore moyen d'assouvir sa vengeance en se précipitant une fois de plus sur lui. Mais ce projet fut abandonné aussitôt que conçu : il avait aperçu de loin le chasseur qui abaissait déjà son arme redoutable. Il se jeta brusquement

dans un fouillis épais d'arbustes et d'épines, et, toujours suivi de près par ses ennemis, il fit un assez long circuit qui l'amena, à couvert, à la porte des profondes cavernes dont nous avons déjà parlé. Œil-de-Faucon, le voyant y entrer très résolument, poussa un cri de joie; maintenant leur proie ne pouvait plus leur échapper; cette fois ils le tenaient bien, et le coquin ne sortirait plus vivant de cette cachette qu'ils connaissaient comme lui.

Uncas et le chasseur se précipitèrent à leur tour dans la caverne; l'entrée longue et étroite les conduisit au centre des galeries, qui rayonnaient un peu de tous côtés et donnaient accès à ces pièces plus spacieuses où des centaines de femmes et d'enfants s'étaient réfugiés quand le camp avait été envahi. Se voyant découverts et poursuivis jusque dans leurs dernières retraites, ces malheureux se mirent à pousser des cris horribles et cherchèrent de tous côtés une issue; de loin, au milieu de la clarté sombre et sépulcrale qui régnait dans ces souterrains, on eût pu les prendre pour des ombres effarées fuyant à l'approche des humains; c'étaient comme autant de fantômes arrachés au repos éternel.

Au milieu de ce désordre, de cette confusion, augmentés encore par l'obscurité, ni Uncas ni le chasseur ne perdirent de vue leur terrible ennemi; ils ne voyaient que lui, et, sans qu'aucun obstacle vînt les en distraire, réglaient toujours sur lui leurs pas et leurs mouvements. Tous deux mettaient à cette poursuite la même ardeur; ils étaient animés du même sentiment, sans l'élever pourtant au même degré d'exaltation. Néanmoins plus ils avançaient, plus l'obscurité allait grandissante, et bientôt ils eurent peine à distinguer leur ennemi, qui, familier avec tous les détours de ce labyrinthe souterrain, leur échappait à l'instant où ils pensaient le saisir. Un moment même ils pensèrent avoir perdu ses traces; tout à coup une lumière plus vive leur

montra une robe blanche flottant à l'extrémité d'un étroit passage opposé à la porte par laquelle ils avaient pénétré dans les grottes, et qui devait s'ouvrir du côté de la montagne à laquelle était adossé le groupe de rochers où ils se trouvaient.

« C'est Cora! » s'écria le major Heyward d'une voix émue.

« Cora! Cora! » répéta à son tour Uncas; et, comme un daim surpris dans la forêt, il s'élança vers l'extrémité du passage.

« C'est elle! » dit le chasseur à son tour; et, élevant la voix : « Courage, jeune fille, ajouta-t-il, courage! nous arrivons à votre aide! Nous voici! nous voici! »

Ils sentirent leurs cœurs enflammés d'une nouvelle ardeur; ils ne soupçonnaient point encore cette issue de la caverne du côté de la montagne, à l'opposite du camp des Hurons, aussi s'élancèrent-ils en toute hâte sur les pas de Magua. Mais le chemin était étroit, inégal, presque impraticable; tout retardait leur marche; aussi Uncas, emporté par l'ardeur d'une telle poursuite, jeta-t-il son fusil, qui l'attardait, afin de courir avec plus d'impétuosité. Heyward, encore plus empêché, fit de même; ils ne tardèrent point à reconnaître leur imprudence, car les Hurons, tout en gravissant, à l'aide de leurs pieds et de leurs mains, l'étroit passage creusé dans le roc, trouvèrent moyen de leur tirer un coup de feu auquel ils ne pouvaient plus riposter. La balle effleura l'épaule d'Uncas; son sang coula, mais son ardeur n'en fut point diminuée.

« Il faut les atteindre! il le faut! » disait le chasseur, arrivant, dans un élan de son désespoir, à se placer à la tête de la petite colonne, « il faut les atteindre; s'il leur plaisait de tirer sur nous à cette distance, tous leurs coups porteraient; et, voyez-vous, les lâches! ils ont placé la jeune fille devant eux, de telle sorte qu'elle leur sert de bouclier. »

Personne n'entendit ces paroles; ces hommes n'avaient plus d'oreilles; toute leur âme était passée dans leurs yeux; ils apercevaient, s'étant rapprochés à l'aide d'efforts héroïques, Magua qui indiquait à deux Indiens, emportant Cora à demi pâmée, la route qu'ils devaient tenir. A ce moment, la jeune fille et ses ravisseurs, aussi bien que le cruel Magua, parurent subitement éclairés par une vive lumière pénétrant tout à coup dans la caverne; leurs ombres parfaitement dessinées se projetèrent une minute sur la paroi de l'étroit passage, puis tout disparut.

Une sorte de frénésie, un emportement de colère et de rage surexcita tellement Uncas et Heyward, qu'à l'aide d'efforts plus qu'humains ils arrivèrent à temps pour voir une ouverture, dans le flanc du rocher, qui allait se refermer comme ils l'atteignaient. Ils écartèrent les broussailles un instant soulevées, puis rejetées sur le trou; ils s'élancèrent hors de la caverne, et, se trouvant en face de la montagne qui s'élevait à pic devant eux, ils furent pourtant assez favorisés pour voir le chemin suivi par leurs ennemis.

Les fugitifs, engagés dans une vaste anfractuosité qui séparait le massif des rochers creux de la montagne elle-même, gravissaient, sur cette muraille droite et presque lisse, un sentier escarpé et rocailleux. Uncas et le major, s'aidant des mains, s'étaient déjà lancés à leur suite; le chasseur, embarrassé par son arme et ne voulant point s'en séparer ni courir risque de l'endommager, se laissa devancer par ses jeunes compagnons; ceux-ci franchirent en un instant des rocs, des précipices qui, en toutes autres circonstances, leur eussent paru inaccessibles; bientôt même le major anglais fut contraint de rester en arrière, cédant le pas à Uncas, que rien n'arrêtait. Néanmoins tous les trois gagnèrent rapidement du terrain sur les Hurons. Cora, toujours maîtresse d'elle-même, opposait à son enlèvement toute la résistance possible, et contraignait ainsi les guer-

riers qui devaient la porter à une marche plus lente et plus favorable à leurs adversaires.

Uncas, au milieu des périls incalculables de cette route difficile, avait pris un peu au-dessus du sentier suivi par Magua; arrivé à la même hauteur sur le flanc de la montagne, et séparé des ravisseurs par un abîme, il s'arrêta tout à coup sur le haut d'un roc, et, agitant son tomahawk, il s'écria :

« Arrête! chien de Wyandot, arrête! »

Cora entendit sa voix; à son tour elle se prit à dire :

« Je n'irai pas plus loin! » et, s'arrachant des mains des deux guerriers mingos, elle se retourna vers Magua et lui dit : « Tu peux me tuer, misérable Huron! mais tu ne m'obligeras pas à te suivre plus longtemps! »

Les deux Mingos, qui l'avaient ressaisie, levèrent sur elle leurs tomahawks, et, avec une joie cruelle qui éclatait dans leurs regards, ils se préparaient à la frapper. Sans Cora et la nécessité de l'emporter, depuis longtemps déjà ils auraient été en sûreté. Mais Magua ne l'entendait pas ainsi; il arrêta leurs bras, leur arracha leurs armes, et, les jetant loin de lui, à son tour il tira son couteau, et, saisissant sa captive par le bras, avec une voix qui malgré lui tremblait sous la violence des passions les plus opposées bouillonnant au fond de son âme perverse, il dit :

« Femme! choisis enfin, ou le wigwam ou le couteau du Renard-Subtil! »

Cora ne tourna même pas la tête pour le regarder; une expression céleste illuminait son visage; les yeux levés vers le ciel, les mains étendues, elle murmura d'une voix douce, angélique :

« Mon Dieu! je suis à toi! Fais de moi ce qu'il te plaira! »

Magua reprit encore d'une voix rauque et d'un ton sinistre :

« Femme, choisis! »

La fille de Munro, continuant à prier, gardait sur son visage une inaltérable sérénité; ses yeux étaient toujours au ciel, ses lèvres doucement remuées annonçaient que ses supplications suprêmes n'étaient même pas troublées par les atroces menaces qui retentissaient à ses oreilles. Elle ne répondit point à la demande de Magua: elle ne l'avait point entendue.

Le Huron, lui, tremblait de tous ses membres en présence d'une victime aussi résignée; il hésitait encore; tout à coup il leva le bras, puis, avant de se résoudre à frapper, il le laissa retomber. Quel combat furieux se livrait en son âme! Il était en butte aux contradictions les plus violentes. Une seconde fois il leva son arme menaçante: il fallait bien en finir; le féroce Huron ne pouvait pas hésiter plus longtemps, son orgueil ne lui permettait pas d'avoir pitié d'une squaw de couleur blanche, et d'ailleurs la pitié n'était pour rien dans ses hésitations. Cette fois il était bien décidé à frapper, mais au même instant un cri menaçant retentit dans les airs au-dessus de la tête de Magua; c'était Uncas qui, hors de lui, ne se possédant plus, venait de se jeter du haut d'un rocher sur l'étroit espace où son ennemi s'était arrêté avec sa malheureuse victime. Magua, entendant ce cri terrible, leva les yeux et se retourna, sans lâcher sa captive; profitant de cette courte distraction de son chef, un des Hurons, témoin de ses hésitations, plongea rapidement son couteau dans le sein de la jeune fille.

Le Renard-Subtil se retourna à temps pour reconnaître d'où partait le coup; son ami, qui l'offensait ainsi mortellement, se retirait déjà; il se précipita sur lui et allait l'atteindre et le châtier, quand Uncas tomba entre eux. Alors la fureur du terrible Huron, rendu encore plus féroce par le meurtre qui venait de s'accomplir sous ses yeux, se tourna contre le Mohican: avant que celui-ci eût eu le temps de se relever, il lui plongea son poignard entre les

deux épaules, et, en commettant ce lâche attentat, il poussa un cri formidable où il y avait plus de rage, plus de désespoir que de triomphe.

Uncas, mortellement atteint, trouva encore la force de se relever; comme une panthère blessée par un chasseur bondit sur son ennemi, ainsi le jeune chef delaware, sans souci de son sang coulant à flot, se jeta sur le meurtrier de Cora et l'étendit mort à ses pieds; mais cet effort avait épuisé ce qui lui restait de vigueur; à son tour il tomba à terre, non loin de l'endroit où gisait la pauvre fille de Munro, elle n'avait point survécu au coup que lui avait si traîtreusement porté le cruel Mingo.

Le fils des Lenapes, le dernier des Mohicans trouva encore, dans cette extrémité, assez d'énergie au fond de son âme vaillante pour se redresser à demi et pour lancer au Renard-Subtil d'intrépides et fiers regards, lui marquant par là son mépris et lui disant clairement ce qu'il eût fait si ses forces ne l'avaient pas déjà abandonné. Magua, toujours impitoyable et barbare, revint vers le Cerf-Agile; il le saisit par le bras, le souleva à demi, et, le voyant dans l'impossibilité d'opposer aucune résistance, il lui plongea froidement trois ou quatre fois son couteau dans la poitrine.

Uncas ne poussa pas une plainte, ne détourna pas son regard plein de mépris; impuissant à rendre les coups qu'il recevait, il rendit le dernier soupir, gardant sa fierté et son intrépidité.

« Grâce! grâce! Huron, grâce! » criait d'une voix lamentable le major Heyward du haut du roc où il avait suivi Uncas, et d'où celui-ci s'était précipité; « grâce! aie pitié de ton ennemi, si tu veux qu'on ait pitié de toi! »

Magua redressa la tête, et, comme un triomphateur, il montra au jeune officier son couteau teint du sang de sa victime encore fumant, puis étendant son bras et redressant sa taille, il poussa un cri si furieux et si sauvage, où

l'Indien exprimait si nettement la joie féroce de sa barbare victoire, qu'il n'y eut pas un guerrier delaware ou huron parmi ceux qui combattaient encore dans la plaine à mille pieds au-dessous d'eux, qui ne l'entendît et ne comprît en même temps sa signification. Ce cri sauvage fut suivi immédiatement d'une exclamation terrible et pleine d'angoisse; elle s'échappait des lèvres du chasseur, qui s'élança, comme soutenu par une puissance invisible, franchissant les rocs et les ravins, pour rejoindre le meurtrier. Il n'y avait plus d'obstacles pour lui, son pas rapide était aussi sûr que s'il eût marché dans la plaine; cet homme n'avait plus rien à redouter, il avait trop bien entendu le sens redoutable du cri de Magua; et, Uncas mort, que ferait le chasseur de son expérience, de son habileté, de sa vie? Quand il arriva sur le lieu du massacre, il ne trouva plus que les cadavres des victimes. Il détourna la tête: il ne voulait pas voir Uncas mort.

La montagne se dressait presque perpendiculairement devant lui; le malheureux chasseur chercha partout du regard le féroce Magua; il aperçut au haut d'un rocher une silhouette menaçante qui, tenant les bras tendus, lançait dans une direction voisine de l'endroit où il se trouvait une énorme pierre; il avait déjà levé son fusil, quand il reconnut les grandes jambes et les longs bras du pauvre musicien, David la Gamme. Comment avait-il fait pour se hisser jusque-là? Quel ennemi invisible pour le chasseur menaçait-il ainsi avec tant de courage?

L'énorme pierre, vigoureusement lancée, l'avait été aussi fort adroitement; l'unique compagnon qui était resté au chef huron fut écrasé par sa chute, et Magua lui-même dut quitter un abri qu'il avait trouvé à peu de distance de l'endroit où Œil-de-Faucon était venu le chercher.

Celui-ci le vit alors sortir d'une sorte de grotte où il s'était dissimulé. Le Renard-Subtil passa froidement sur le

corps de son dernier guerrier; il franchit d'un bond une large anfractuosité de la montagne, et gagna sur les rochers un point écarté d'où il pouvait braver les efforts et les menaces de David, qui avait ramassé une seconde pierre et dont les yeux, brillants d'indignation, indiquaient une étonnante ardeur. Il devint dès lors évident pour lui, comme pour ses ennemis, qu'il allait bientôt se trouver hors de tout danger; pour assurer sa fuite il n'avait plus qu'à franchir d'un saut un précipice au delà duquel il retrouverait toute sécurité. Sa conviction sur ce point était si profonde, qu'il s'arrêta avant de prendre son élan, et jeta sur le chasseur un regard ironique et méprisant, puis il lui cria:

« Les blancs sont des chiens! Les Mohicans, les Delawares sont des femmes! Magua, le grand chef, le courageux guerrier, laisse leurs cadavres sur les rochers afin qu'ils servent de pâture aux corbeaux! Magua est un grand chef, un vaillant guerrier! Les blancs sont des chiens! »

Ayant prononcé avec emphase ces paroles, il poussa un éclat de rire effrayant, puis se décida enfin à prendre son élan pour franchir le dernier obstacle qui le séparait encore de la liberté; mais il fut trompé dans son attente; ses pieds n'atteignirent pas le roc sur lequel il voulait sauter, il retomba en arrière; ses mains seules, jetées en avant, purent saisir quelques broussailles auxquelles il se retint sur le bord de l'abîme, et il resta là suspendu au-dessus du gouffre.

Œil-de-Faucon, toujours arrêté au milieu des victimes sanglantes de Magua, ne le perdait point de vue. Cet intrépide guerrier, dont tous les muscles étaient si solides, sentait ses membres agités d'un tel tremblement, que le bout de son fusil à moitié levé flottait en l'air comme une feuille sèche agitée par le vent. Le Renard-Subtil, dans la situation piteuse où il se trouvait, n'avait point perdu la tête, il ne se consuma point en efforts inutiles; sentant sa main

solidement fixée, il laissa son corps retomber de toute la longueur de ses bras; il appuya, pour se reposer un instant, ses pieds sur un escarpement du rocher, puis, rassemblant ses forces, il essaya de remonter sur la crête du plateau qu'il voulait atteindre. Sa tentative réussit; il parvint à ramener ses genoux sur le bord de la montagne.

Le chasseur, immobile et attentif, le coucha en joue au moment où il était ainsi replié sur lui-même. Par un effort surhumain de volonté, son fusil se fixa dans ses mains devenues plus calmes, et il lâcha son coup. Les bras du Huron se détendirent subitement, ses genoux lâchèrent l'appui de la montagne, et il retomba en arrière, jetant encore une malédiction à son ennemi. Il roula comme une masse inerte, de rocher en rocher, sans pousser une plainte, jusqu'au fond de l'abîme qui devait lui servir de tombeau.

XXV

Le lendemain, au lever du soleil, le camp des Delawares ne présentait plus que des scènes de désolation et de douleur. Il ne s'agissait plus de marcher aux armes; l'enthousiasme guerrier qui s'était emparé la veille de toute la nation était vité tombé : les Delawares avaient vengé leur ancienne inimitié et leur nouvelle querelle avec les Mingos; la peuplade de ces derniers était détruite, les vieillards et les quelques femmes qui restaient encore ne pourraient jamais rejoindre leur pays d'origine et reconstituer la tribu. Le campement qu'avait occupé la peuplade vaincue offrait à l'œil le plus triste spectacle; des nuées de corbeaux se disputaient leurs restes hideux, que personne n'avait pu songer à ensevelir. Ces lugubres oiseaux poussaient des cris sinistres, s'abattant par bandes sur les monceaux de cadavres; puis, repus, lassés, ils reprenaient leur vol vers la forêt, emportant dans leurs serres des débris sanglants qu'ils laissaient tomber dans l'espace quand, de leur œil vif et perçant, ils distinguaient dans les bois d'autres cadavres laissés sur les divers champs de bataille où les hasards d'une lutte aussi meurtrière qu'acharnée avaient promené,

de l'aube jusqu'à la nuit, la dévastation et la mort. Les frontières des États européens offraient souvent de pareils spectacles; il est pourtant vrai de dire que jamais les résultats effrayants de la vengeance indienne ne s'étaient montrés sous des aspects plus hideux et plus repoussants: les vaincus s'étaient défendus jusqu'au dernier pour mourir tous; Magua semblait avoir été la dernière victime tombée sous les coups des Delawares. Les vainqueurs étaient si acharnés, si hors d'eux-mêmes, que l'ennemi le plus inoffensif avait été immolé à leur haine et à leur fureur encore inassouvies.

Il est impossible d'imaginer une victoire plus complète, et pourtant le soleil levant trouva toute la tribu des Lenapes dans les larmes et la désolation; contrairement à toutes leurs habitudes, ils ne faisaient entendre aucun chant de triomphe, aucun cri de victoire. Le dernier guerrier resté sur le champ de bataille avait, comme c'était son devoir, visité tous les cadavres, pour s'assurer que toutes les chevelures avaient bien été enlevées; il était rentré, chargé de ses hideux trophées, et portant dans toute sa personne des traces sanglantes de la mission qu'il venait de remplir; mais au lieu d'annoncer la victoire, comme de coutume, par ces appels retentissants qui font d'ordinaire connaître le nombre des ennemis scalpés, il s'était glissé dans le camp en silence, et était venu se joindre au plus vite aux lamentations de ses concitoyens. Une douleur immense, vivement partagée par tous, une émotion poignante, à laquelle personne n'échappait, prenait la place de l'orgueil satisfait; les plus vives démonstrations du chagrin remplacèrent pour cette fois les acclamations de la victoire.

On n'eût pas trouvé dans tout le camp une seule cabane qui ne fût abandonnée et déserte: les vieillards, les femmes, les enfants et tous les guerriers qui avaient survécu à la terrible lutte de la veille étaient rassemblés dans un vaste

champ voisin, tous rangés en cercle et absorbés dans un silence morne et solennel. Les rangs, les âges, les sexes étaient confondus; l'émotion générale ne laissait plus de place aux distinctions ordinaires et si fidèlement gardées, d'habitude, par les sauvages. Au centre de cet immense cercle, et groupés autour de deux cadavres, se trouvaient les objets de cette vive et douloureuse sympathie; tous les yeux étaient tournés vers eux.

Tout ce qui restait de la noble et généreuse fille de Munro reposait maintenant sous une sorte de catafalque improvisé avec les robes des jeunes Indiennes et d'autres étoffes grossières jetées en hâte sur des branches flexibles. Le corps de Cora avait été déposé sur une litière également disposée pour la circonstance et ornée de plantes et de fleurs odoriférantes. Autour de ce funèbre appareil se tenaient six jeunes filles delawares, que leurs chevelures noires, abandonnées au gré des vents, couvraient comme d'un voile de deuil; elles étaient immobiles, tremblantes, éplorées; à peine paraissaient-elles avoir assez de force et de résignation pour jeter de temps en temps quelques fleurs sur la dépouille mortelle de la jeune fille blanche.

On avait également déployé sur le corps de la malheureuse victime de Magua de longs voiles qui la dérobaient tout entière aux regards; son visage lui-même, qui avait porté l'empreinte d'un si mâle courage et d'une si haute vertu, était caché pour jamais; on ne verrait plus son front élevé et pur, ses yeux brillants, son sourire un peu altier, mais qui trahissait tant d'intelligence et de volonté.

Munro, faiblissant sous le poids de sa douleur, était assis, ou plutôt affaissé à ses pieds. Il inclinait jusqu'à terre sa tête vénérable, tant de fois fièrement relevée au milieu des combats, et maintenant courbée par le coup qui l'atteignait, comme aussi par la résignation chrétienne avec laquelle il acceptait la volonté de la Providence. Quand il se relevait

pour chercher un instant du regard la litière où reposait le corps de son enfant, l'expression déchirante de sa douleur navrait tous les cœurs.

Le pauvre maître de musique, David la Gamme, se tenait auprès de lui; il demeurait là, presque sans mouvement, le visage exposé aux rayons brûlants du soleil, tournant sans cesse ses regards expressifs vers le vieux commandant; il semblait partagé entre la pensée du devoir qui lui incombait de consoler ce malheureux père, devenu, en des circonstances si déchirantes, son ami, et l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de rencontrer des paroles capables d'adoucir cette douleur. Pour la première fois peut-être, il constatait en lui-même la faiblesse de son art, et il semblait mener, en même temps que le deuil de la jeune fille, celui de l'harmonie; de fois à autre pourtant ses yeux se tournaient vers le livre sacré qu'il tenait à la main, et il se disait qu'aucune consolation humaine ne pouvant être offerte à Munro, il trouverait dans la poésie inspirée du royal prophète des accents dignes d'un semblable sujet; il paraissait un instant reprendre courage, il feuilletait rapidement les pages du psautier : les chants les plus tristes, les plus lugubres, le tentaient tour à tour; mais il ne s'arrêtait à aucun d'eux, tous lui semblaient encore trop au-dessous d'un pareil chagrin. Parfois il semblait fixé, il allait prendre son instrument et entonner le cantique de son choix; mais soudain ses lèvres tremblaient, il secouait douloureusement la tête, et sa main fébrile tournait de nouveau les pages du livre inspiré.

Heyward aussi regardait Munro; ce jeune homme si courageux et si ferme paraissait presque aussi abattu que le vieillard; ses larmes coulaient en abondance, malgré les efforts héroïques qu'il faisait pour les retenir, se disant que c'était à lui qu'incombait le soin d'être fort et énergique pour Munro et son dernier enfant.

A quelques pas, en face de ce groupe funèbre, le cadavre d'Uncas reposait sur un tertre; il était assis plutôt que couché, gardant dans la mort une attitude martiale. On l'avait revêtu de tous les ornements qui sont la gloire d'un guerrier indien : il portait au cou une foule de médailles et d'amulettes, des plumes magnifiques ombrageaient sa tête; ses armes brillantes, ses instruments de chasse et de pêche étaient déposés auprès de lui. Chingachgook était debout vis-à-vis de son malheureux fils; son visage ne portait plus trace d'aucune peinture, il n'avait point d'armes. Depuis qu'on avait déposé là le corps d'Uncas, il n'avait cessé de le regarder; immobile et muet, on eût dit qu'il épiait le retour de la vie sur la figure de son enfant. Rien de ce qui se passait autour de lui ne parvenait à l'arracher à sa morne insensibilité; il ne paraissait pas entendre les éloges si expressifs que les guerriers, dans l'excès de leur douleur, adressaient au jeune chef. Il regardait son fils, et ce regard absorbait toute son âme.

Près de lui se tenait Œil-de-Faucon, dont la douleur n'était pas moins vive; le chasseur semblait écrasé sous le poids de son chagrin; il serrait violemment son arme favorite entre ses mains, semblant lui reprocher de n'avoir pas été assez prompte pour arracher son jeune ami au trépas. Lui aussi regardait le guerrier tombé sous les coups de Magua, et, comme Chingachgook, il demeurait muet, bien que le mouvement rapide et convulsif de ses lèvres annonçât la violence de ses impressions et le soulagement qu'il eût éprouvé à les exprimer.

Le tamenund se tenait un peu en arrière de ces deux hommes, si cruellement frappés. Le vieillard qui avait accueilli le dernier descendant des Mohicans avec tant de faveur et une si grande joie éprouvait aussi un vif chagrin; déjà si accablé par le poids des années, il s'était considérablement affaibli depuis la veille; il s'appuyait plus fort sur

les épaules de ceux qui le soutenaient, son regard était plus morne, plus effacé. Il arrivait quelquefois aux Delawares de détourner furtivement leurs regards des deux cadavres qui reposaient là au centre du cercle formé par toute la peuplade, pour les reporter avec inquiétude sur le vieillard; ils paraissaient se demander si un nouveau deuil n'allait pas les frapper encore, et cette crainte les faisait frémir.

En dehors du cercle, on apercevait un groupe d'étrangers : des chevaux, une litière, toute une escorte; et un jeune officier en uniforme s'était mêlé, sans se porter en avant, aux chefs delawares. C'était un Français, envoyé par le marquis de Montcalm pour réclamer aux Hurons leurs prisonniers, dont il connaissait, par ses espions, les tristes aventures depuis le massacre de William-Henry. Il était arrivé trop tard, et la mort, plus prompte, avait déjà choisi ses victimes.

La plus grande partie de la journée s'écoula sans amener aucun changement dans ce drame lugubre : Munro pleurait toujours, affaissé auprès du cadavre de sa fille; David la Gamme, en proie à sa tristesse, feuilletait vainement son psautier, ne trouvant point l'hymne qui devait consoler sa douleur; Heyward restait accablé, se reprochant de n'avoir pas su mourir pour sauver Cora; le sagamore ne détournait point ses regards du visage de son fils, et Œil-de-Faucon ne parvenait pas à retrouver ce calme et cette résignation de l'homme fort dont il avait donné tant de preuves dans sa vie.

La journée s'avançait déjà quand le tamenund se souleva, fit un geste et annonça qu'il allait parler.

« Hommes de Lenapes, dit-il avec des accents prophétiques, la face du Manitou se dérobe derrière un nuage, ses yeux se détournent des Delawares, ses oreilles sont sourdes à nos supplications. Il ne se montre pas, ses lèvres sont

muettes, mais ses jugements sont terribles; il nous frappe cruellement. Élevez vos cœurs, et que votre bouche ne se laisse point aller au mensonge. Hommes de Lenapes! la face du Manitou se dérobe derrière un nuage! »

Il fit un signe, et la cérémonie des funérailles commença. On entendit aussitôt un chant doux et plaintif, à peine articulé, mais plein d'une mélodie lugubre. C'était l'éloge de Cora qu'une jeune Delaware venait de commencer; elle fit délicatement allusion, à l'aide d'images et de figures poétiques, à la mort si prompte et si cruelle de Cora; elle rappela sa jeunesse, sa beauté, son courage, son affection si touchante pour sa jeune sœur, l'horreur intrépide qu'elle avait toujours montrée, à l'heure du plus grand péril, pour le monstre qui lui avait porté finalement le coup fatal.

Son chant n'avait point de méthode; elle était souvent arrêtée par ses larmes et ses sanglots; alors une de ses compagnes élevait la voix à son tour et continuait sur le même mode la cantilène interrompue.

Ce chant, au rythme étrange, charmait l'âme et la berçait doucement; les assistants, même ceux qui ne comprenaient pas la langue des Delawares, se sentaient envahis par une émotion poignante, mais non sans douceur.

Une des jeunes filles ayant fait allusion au dévouement qu'avait montré le jeune Mohican pour arracher Cora à son ravisseur, l'attention de la peuplade redoubla; les larmes coulèrent de bien des yeux quand elle en vint à dire à la jeune morte qu'elle retrouverait dans les forêts éternelles, où doivent chasser les Indiens dans l'autre vie, le jeune guerrier mort pour elle. L'émotion s'accrut quand elle lui dit, avec mille délicatesses, qu'il faudrait une compagne au jeune chef; quand elle lui recommanda de le servir fidèlement, de lui préparer ses repas, ajoutant que ce serait une gloire pour elle et une grande joie pour lui.

La foi naive des sauvages entrait bien dans ces idées; seul Œil-de-Faucon, — les autres blancs ne pouvaient pas comprendre ce qu'on disait, — secoua la tête en homme qui sait à quoi s'en tenir sur la valeur des croyances indiennes.

XXVI

Seul Chingachgook était resté étranger à cette scène touchante; l'intérêt si vif porté par les Delawares à l'infortunée fille de Munro n'avait point paru l'émouvoir; son regard, demeuré fixe, ne s'était pas détourné une seule fois; les élans les plus pathétiques de cette douleur si vivement et si noblement exprimée par les jeunes filles de la tribu n'avaient pas eu le pouvoir de faire naître sur son visage le moindre signe d'émotion; pas un muscle de sa face rigide n'avait trahi le plus léger trouble.

Il regardait son fils; les restes insensibles et glacés de son enfant, du dernier rejeton de sa race antique, demeuraient tout pour lui; hors de là, il n'y avait plus d'intérêt; sa bouche était muette, ses oreilles fermées, tous ses sens paralysés, hormis son regard, et il ne semblait plus vivre que pour contempler les traits de l'enfant qu'il avait tant aimé, et que la mort impitoyable venait de lui ravir pour toujours.

Cependant l'heure fixée pour les obsèques du dernier des Mohicans, du jeune héros tombé si malheureusement victime de son dévouement et sous les coups d'un traître, était

arrivée. Alors un des plus illustres guerriers de la nation, homme d'un extérieur naturellement grave et sévère, et qui pour la circonstance se faisait encore plus sévère et plus grave, s'avança lentement vers le lit funèbre du jeune chef. Il avait été choisi pour remplir cette importante mission, à cause de son courage cent fois mis à l'épreuve, de son énergie bien connue et vouée tout entière à la défense des traditions patriotiques de l'antique race des Delawares, et surtout de l'attachement qu'il avait montré pour Uncas aussitôt qu'il l'avait connu, enfin de l'intrépidité dont il avait fait preuve à ses côtés dans la dernière et si malheureuse campagne.

Il vint se placer en face d'Uncas; et, ayant simplement et légèrement touché du doigt l'épaule du Grand-Serpent comme pour attirer son attention, il commença, au milieu du recueillement le plus absolu, en s'adressant au jeune guerrier, comme si ses restes inanimés pouvaient encore l'entendre, un éloge funèbre que le chasseur seul parmi les blancs put apprécier et goûter :

« Jeune brave, pourquoi nous as-tu quittés sitôt, gloire de la nation des Delawares, orgueil du Wapanochki? Pourquoi nous as-tu quittés sitôt? Ta vie a passé avec la rapidité de l'éclair! Il semble que ce n'ait été qu'un songe! Ta gloire pourtant, plus brillante que les feux du soleil, demeurera! On se souviendra de toi, jeune brave, dans la cabane du grand conseil et dans la hutte de l'Indien.

« Tu es parti, jeune vainqueur, pour le monde des esprits; plus de cent Wyandots t'y ont précédé; ils t'ont frayé le passage; tu les a envoyés en avant pour écarter les ronces de la route; leur vainqueur a désormais un chemin facile. Va donc! pars pour le monde des esprits!

« Qui de nous, t'ayant vu dans la bataille, eût pu croire que tu devais mourir? Tes pieds étaient rapides comme les ailes de l'aigle; ton bras, sur la tête de l'ennemi, était plus

pesant que la plus lourde branche du pin chargée de toute sa verdure; ton cri de guerre retentissait comme la voix du Manitou grondant, du haut des cieux, durant l'orage.

« Les paroles d'Ustawa sont faibles; son cœur est percé de douleur, sa voix défaille. Pourquoi nous as-tu quittés sitôt, jeune brave, gloire de la nation des Delawares, orgueil du Wapanochki ?»

A Ustawa, c'était le nom de cet illustre guerrier, succédèrent d'autres orateurs qui tous trouvèrent dans leur chagrin et leur admiration les plus touchants éloges et l'expression des regrets les plus vifs. Tous les chefs de la nation vinrent ainsi, les uns après les autres, payer leur tribut de louanges à leur frère d'armes. Chacun suivait, pour remplir ce rôle, l'ordre que lui assignait son rang dans la tribu; quand tous eurent ainsi pris leur part dans ce grand deuil, le silence le plus profond commença à régner.

Un moment, pendant ce temps d'arrêt, on entendit un murmure sourd et léger, comme le bruit d'une musique éloignée; mais ces sons étaient si incertains, si fugitifs, qu'à peine put-on les saisir, et qu'il fut difficile de dire précisément d'où ils venaient. Bientôt cependant ils s'élevèrent graduellement; de moment en moment, cette harmonie suave et douce devint plus distincte et plus sonore; on devina d'abord des plaintes, puis des exclamations de douleur, et enfin des phrases entrecoupées. On vit à ses lèvres tremblantes et à l'émotion qui le secouait tout entier que Chingachgook voulait aussi joindre les accents de sa voix aux éloges si beaux qu'on venait d'adresser à son fils. Par un sentiment d'une inexprimable délicatesse, tous ces Indiens, qui gardaient un silence profond, baissèrent les yeux par respect pour cette douleur paternelle qui paraissait chercher vainement à s'épancher. Tous ces Indiens ne donnaient extérieurement aucun signe d'émotion ni de douleur; mais leur silence, leur attention et jusqu'à leur attitude

démontraient un vif désir d'entendre ce qu'aurait pu dire Chingachgook, et un besoin de compatir dont on ne les eût jamais crus capables.

Hélas! ils écoutaient en vain; les sons s'affaiblirent bientôt, les paroles devinrent tremblantes; inintelligibles, et enfin s'éteignirent et moururent tout à fait, semblables aux légers accords d'une musique qui s'éloigne et dont la brise emporte les derniers et fugitifs échos. Les lèvres émues du sagamore se fermèrent, et ses yeux se reportèrent de nouveau sur le visage d'Uncas. Ses muscles tendus et contractés redevinrent immobiles : on eût dit une statue rigide et froide, sans mouvement et sans vie. Les Delawares, discrets et compatissants, voyant que le pauvre père ne pouvait supporter le poids de son infortune, et que la douleur, supérieure à la volonté la plus ferme, n'était pas encore assez soumise, résolurent d'attendre, sachant bien que la raison reprendrait le dessus. Avec un merveilleux instinct de délicatesse, laissant le malheureux père à son accablement, ils affectèrent aussitôt, comme s'ils eussent voulu épargner sa faiblesse, de donner toute leur attention aux obsèques de la jeune étrangère.

Un des plus anciens chefs de la tribu donna le signal; les femmes n'avaient point quitté le voisinage immédiat du tertre où reposait le corps de la pauvre morte; aussitôt les jeunes filles élevèrent la litière sur leurs épaules, et, se mettant à marcher d'un pas lent et régulier, chantèrent de nouveau sur un ton doux et bas les louanges de Cora.

David la Gamme, vivement impressionné et dont les circonstances avaient fait un autre homme, se montra alors digne des éloges du chasseur et de l'amitié du vieux commandant écossais; il avait suivi avec le plus vif intérêt toutes ces cérémonies païennes, les condamnant au dedans de lui-même sans toutefois pouvoir se défendre de les admirer. A ce moment il se pencha à l'oreille de Munro et lui dit :

« Les voilà qui emportent les restes de votre fille, ne voulez-vous pas les suivre? et ne nous sera-t-il pas permis de prononcer au moins quelques paroles chrétiennes sur la tombe de cette pieuse enfant? » Munro eut un tremblement soudain, comme si la trompette du jugement dernier eût tout à coup retenti à ses oreilles; il jeta autour de lui, pour se rendre compte de ce qui se passait, un regard triste et inquiet, puis il se leva, et, se redressant dans sa haute taille, prit l'allure martiale d'un vieux soldat; ses amis l'entourèrent et suivirent avec lui le funèbre cortège. Le jeune officier français, dont nous avons déjà signalé l'arrivée dans la tribu des Delawares, vint aussi se joindre à eux; il parut également ému, sentant le poids de la douleur du malheureux commandant et partageant le chagrin que causait à tous la mort si violente et si prématurée de la malheureuse Cora.

Toutes les jeunes filles de la tribu prirent place dans le funèbre cortège, et l'on commença à se mettre en marche avec un ordre et un recueillement parfaits. Les hommes de Lenapes se tinrent à l'écart, et, après quelques instants, vinrent former un groupe compact autour du corps d'Uncas. Silencieux et immobiles, ils parurent attendre le bon plaisir de leurs hôtes.

La fille de Munro fut ensevelie sur le sommet d'une petite colline où un jeune et vigoureux bois de pins avait pris racine et fournissait une ombre épaisse, sombre et religieuse, lieu fort bien choisi pour le tombeau de la jeune étrangère. Arrivées dans l'endroit fixé, les jeunes Indiennes déposèrent leur fardeau; puis, avec cette patience qui caractérise leur race et la timidité de leur âge, elles attendirent. Ne leur fallait-il pas l'encouragement accoutumé qui, en de pareilles circonstances, était la récompense de leurs peines et le salaire d'efforts pénibles accomplis avec tant de zèle et de dévouement?

Le chasseur tout seul connaissait assez les coutumes de ces peuplades pour comprendre ce qu'il y avait à faire et pour être en mesure de l'exécuter; il s'avança donc un peu et dit en langue delaware, de façon à être entendu de toute l'assemblée :

« Mes filles ont bien fait en tout point; les hommes blancs les remercient du fond du cœur. »

Il leur fallait ce témoignage d'approbation; aussitôt les jeunes filles, reprenant entre leurs bras le corps de l'innocente victime, le déposèrent dans une sorte de bière, faite avec beaucoup d'adresse d'écorces de bouleau; elles avaient su l'orner de fleurs sauvages, et lui donner je ne sais quelle apparence de grâce et de fraîcheur où se reconnaissaient toutes les délicatesses de leurs cœurs. Ensuite elles descendirent dans leur obscure et dernière demeure les restes de Cora; la fosse, selon l'usage indien, fut comblée non avec de la terre entassée, mais avec des branchages verts, des plantes odoriférantes et des fleurs; cette dernière cérémonie fut accomplie, comme les autres, avec beaucoup de décence et de simplicité. Puis de nouveau les jeunes Delawares s'arrêtèrent, paraissant demander s'il convenait, ce triste et dernier devoir accompli, d'achever la cérémonie selon les rites de leur tribu; le chasseur s'avança alors une seconde fois vers elles et prit de nouveau la parole:

« Les jeunes femmes indiennes en ont fait assez, dit-il; elles savent bien que l'esprit d'un blanc n'a besoin ni de vêtement ni de nourriture. »

Le chasseur se tourna vers David la Gamme, qui venait d'ouvrir son livre et qui se préparait à entonner un chant sacré; il ajouta :

« Je vais laisser parler celui qui connaît mieux que moi les usages chrétiens. »

Les femmes delawares s'écartèrent un peu et se tinrent modestement à quelque distance; tout à l'heure elles avaient

rempli, avec convenance et dignité, le premier rôle dans cette triste scène; elles demeurèrent, avec le même tact, simples spectatrices, apportant la plus grande attention à l'achèvement de cette cérémonie. Aussi longtemps que durèrent les chants et les prières de David, elles ne donnèrent ni une marque de surprise ni un signe d'impatience. Elles écoutaient pieusement, comme si elles eussent entendu le sens des paroles sacrées, et elles montrèrent toute la douleur, toute l'espérance et la résignation dont le cantique du musicien était empreint.

Le grand et douloureux spectacle qui s'était déroulé sous ses yeux dans la journée avait sans doute inspiré le maître de chant, et son émotion secrète secondant ses efforts, il se surpassa lui-même. Jamais sa voix n'avait paru plus pleine et plus sonore; après les accents si plaintifs et si touchants des jeunes filles, son chant ne perdait rien à la comparaison; aussi termina-t-il son cantique comme il l'avait commencé, au milieu du silence le plus religieux et le plus solennel.

Quand David eut cessé de chanter, on eût pu remarquer que les regards de l'assemblée devenaient encore plus craintifs et plus inquiets; la contrainte que tous les assistants s'imposaient pour éviter tout bruit et tout mouvement parut plus attentive et plus soigneuse encore; cette attitude annonçait que le moment était venu où tous attendaient que le père de la jeune fille prît à son tour la parole. Munro, si accablé qu'il fût, le comprit, et, faisant sur lui le plus grand effort que puisse tenter la nature humaine, il se décida à parler. Il releva sa tête couverte de cheveux blancs, il prit un maintien ferme, et regarda la foule immobile qui se pressait autour de lui. Alors, après avoir fait signe au chasseur d'écouter attentivement ses paroles, il s'exprima en ces termes :

« Voulez-vous dire à ces jeunes filles, qui viennent de

montrer tant de douceur et de bonté, qu'un malheureux vieillard, brisé par la souffrance, les remercie du fond de son cœur. Dites-leur que l'Être suprême, auquel nous rendons tous nos adorations, leur tiendra compte de leur charité; peut-être un jour leurs yeux s'ouvriront-ils à la lumière de l'Évangile, et les retrouverons-nous aux pieds de l'Éternel ! »

Le vieux chasseur écouta attentivement les paroles que Munro prononça d'une voix tremblante; mais, lorsque le malheureux père eut fini, il branla la tête : pour lui ce souhait ne pouvait se réaliser; les Indiens et les blancs ne lui semblaient point devoir rien avoir de commun au delà du temps présent. Il avait depuis longtemps des idées fort arrêtées sur ce sujet, et doutait fort qu'un sauvage pût jamais se convertir à la religion chrétienne. Il n'était pas grand clerc, et son autorité en pareille matière était plus que douteuse; il murmura pourtant à voix basse, formulant ainsi son opinion :

« Elles ne sauraient entendre un pareil langage! Autant vaudrait leur dire que la neige ne tombe point en hiver ou que le soleil ne brille point en été, ou qu'il n'a jamais plus de force que lorsque les arbres sont dépouillés de leurs feuilles. »

Il se retourna néanmoins du côté des femmes indiennes, et il se chargea d'exprimer la reconnaissance de Munro dans des termes qui lui parurent plus appropriés à l'intelligence de ses auditeurs et plus en rapport avec leurs croyances. Munro ne put soupçonner qu'Œil-de-Faucon avait dénaturé ses paroles; d'ailleurs, cédant à son chagrin et comme accablé de l'effort qu'il venait de s'imposer, il laissa retomber sa tête sur sa poitrine et s'enfonça de nouveau dans ses sombres et douloureuses préoccupations. Durant ce temps, les guerriers de la tribu avaient rendu les derniers honneurs aux restes du Cerf-Agile. Il ne fut point

déposé dans la terre; cette tribu des Delawares, alors errante à tout hasard, attendait l'heure de rentrer dans le pays de ses pères, et la dépouille d'Uncas devait être un jour transportée aux lieux où avaient été le berceau de la famille du Mohican. Enfermé dans des bandes d'écorce, lié et défendu contre l'agression des fauves, il fut placé à l'ombre d'un petit bouquet de sapins qui croissait à l'entrée du camp. Lorsque ces cérémonies furent terminées, tous les regards se portèrent vers Chingachgook; le malheureux père, devinant les désirs du peuple, releva la tête, promena un regard assuré sur la foule, et prononça cette fois d'une façon nette et ferme les paroles suivantes :

« Mes frères sont-ils dans la tristesse? Mes filles pleurent-elles? Pourquoi pleurer? et pourquoi être tristes? Un jeune guerrier est allé chasser dans les bois bienheureux; il a fourni sa carrière avec honneur; il était bon, il était brave. Pourquoi verser des larmes? Pour moi, je ne suis plus qu'un tronc desséché, dépouillé de ses racines et de ses rameaux. Ma race a disparu des bords du grand lac salé, on ne la retrouve plus au milieu des rochers des Delawares; mais qui nous accusera d'avoir un jour oublié la sagesse? Je suis seul...

— Non, non, sagamore, s'écria Œil-de-Faucon, vous n'êtes pas seul; notre couleur n'est pas la même, mais Dieu nous a placés sur la même route, nous ferons ensemble le reste du voyage. L'enfant nous a quittés pour quelque temps; je n'oublierai pas non plus le Cerf-Agile, qui a si vaillamment marché à mes côtés dans le sentier de la guerre, et si souvent reposé auprès de moi dans la paix. Non, non, sagamore, vous n'êtes pas seul! »

Les deux fiers guerriers se serrèrent la main; ils s'inclinèrent l'un vers l'autre au-dessus du corps de leur enfant, et de grosses larmes roulèrent de leurs yeux et tombèrent sur la bière.

L'officier français vint alors rappeler à Munro qu'il était temps de s'éloigner. Heyward alla prendre dans une cabane, où elle était restée aux soins de quelques jeunes filles, la triste et défaillante Alice ; puis, après de courts et touchants adieux, ils s'éloignèrent ainsi que le pauvre musicien.

Œil-de-Faucon resta avec le sagamore dans la tribu des Delawares; il faisait de lointaines expéditions, mais revenait toujours aux lieux où le corps d'Uncas avait été déposé. Longtemps il servit de trait d'union entre les blancs et les Indiens. C'est ainsi que ceux-ci apprirent la mort de Munro, qui ne put survivre à la perte de sa fille aînée, et plus tard l'union d'Heyward et d'Alice.

Après le départ des blancs, le tamenund, resté à deux pas de la sépulture d'Uncas, éleva la voix pour disperser la multitude :

« Allez, enfants de Lenapes, allez ! La colère du Manitou n'est point apaisée. Le tamenund n'a plus rien à attendre. Les blancs triomphent, et l'heure des Peaux-Rouges n'est pas encore venue. Ma vie a été trop longue. J'ai vu à mon aurore les fils d'Unamis heureux et forts ; maintenant, avant même que ma nuit soit arrivée, je viens de voir mourir le dernier guerrier de la race antique des MOHICANS ! »

FIN

17775. — Tours, impr. Mame.